



LES

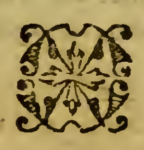
ŒUVRES DE CICERON

DE LA TRADUCTION de Monſieur DU RYER, &c.

TOME XII.

CONTENANT

I. *Le Dialogue de la Vieilleſſe.*
II. *Le Dialogue de l'Amitié.*
III. *Des Orateurs illuſtres.*
IV. *Le Songe de Scipion.*



A PARIS,
Au Palais, Par la Compagnie des Libraires Aſſociez au Privilege.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.

A PARIS,

Chez

GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré, dans la Salle des Merciers, ſous la Montée de la Cour des Aydes, à la Juſtice.

JEAN COCHART, dans la Gallerie des Priſonniers, au S. Eſprit.

ESTIENNE LOYSON, dans la Gallerie des Priſonniers, au nom de Jeſus.

GABRIEL QUINET, dans la Gallerie des Priſonniers, à l'Ange Gabriel.

CLAUDE BARBIN, ſur la Montée de la Sainte Chapelle, au ſigne de la Croix.

ET

RENE' GUIGNARD, au premier pilier de la grand' Salle, au Sacrifice d'Abel.

Au Palais.



CATON L'AISNE. OU DIALOGUE DE LA VIEILLESSE.

Si je puis dissiper les ennuis qui te rongent,
Et chasser la tristesse, où tes chagrins te plongent,
Si je releve enfin ton esprit abbatu,
Quel honneste loier, Tite, me promes-tu?

ENcore que les vers d'Ennius, n'aient pas beaucoup de pompe, ils ont beaucoup de fidelité: Et je crois, Atticus, qu'il m'est permis de vous parler de la mesme façon que ce Poëte parle à Flaminius son ami, quoy que je sçache fort bien que vous n'estes point comme Flaminius

agité jour & nuit de fascheuses inquietudes. Car je connois la moderation & l'égalité de vostre esprit, & je n'ignore pas que non seulement vous estes revenu d'Athenes avec un surnom si glorieux, mais encore que vous en avez rapporté la sagesse & la courtoisie, il me semble neantmoins que je vous vois quelquesfois affligé plus vivement que moy des mesmes choses qui m'affligent; Mais parce que la consolation doit estre d'autant plus grande, que la douleur est sensible, il vaut mieux que je remette à une autre fois le soin d'adoucir vostre ennuy, & que maintenant je vous entretienne de la vieillesse : Car c'est un fardeau qui déja nous accable, ou qui est prest de nous accabler, dont je seray bien aise de diminuer la pesanteur & pour vous & pour moi. Ce n'est pas que je doute que vous ne la supportiez avec autant de sagesse, de modestie, & de courage, que vous avez accoûtumé de supporter toutes choses : Mais je n'ay jamais eu la pensée d'écrire de la vieillesse, qu'en mesme temps vous ne vous soiez presenté à mon esprit : Je vous ay consideré comme une personne extrémement capable de goû-

ter cét ouvrage, & à qui particulierement je le devois adresser, parce qu'il peut nous estre utile à tous deux, & qu'en vous faisant ce present je ne laisse pas d'en joüir. Certes les heures que j'ay emploiées à la composition de ce livre m'ont semblé si delicieuses, que non seulement elles ont chassé de mon esprit tous les chagrins qu'apporte la vieillesse, mais qu'elles m'ont fait trouver encore cette mesme vieillesse douce & agreable. On ne peut donc loüer assez dignement la Philosophie, puis que ceux qui la suivent, passent leur vie sans tristesse & sans inquietude: Mais c'est chose dont nous avons déja parlé, & dont nous parlerons encore à l'avenir. Maintenant je vous envoie le traitté de la Vieillesse, dans lequel je n'ay pas donné le principal personnage à Tithon, comme a fait Aristochius en un pareil ouvrage, parce qu'appliquant la fable à des pensées si serieuses, elle eust en quelque façon diminué la force de mes raisonnemens! Mais j'ay voulu representer ce dernier acte de la vie sous la personne sçavante & venerable de Marc Caton, afin que la reputation de sa haute sagesse &

de ſa profonde ſcience donnaſt de la force & de l'autorité à mes paroles. Je feins que Scipion & Lælius ſont en une admiration continuelle de voir la conſtance avec laquelle Caton ſouffre les incommoditez de la vieilleſſe, je feins que Caton leur répond. Que ſi ſes argumens ſont plus étudiez & plus forts, que ne ſont ceux que nous avons accoutumé de voir dans ſes livres, il en eſt redevable aux lettres Grecques, où il a pris plaiſir de s'exercer ſur la fin de ſes jours. Mais que me ſerviroit de parler davantage de la Vieilleſſe, il vaut mieux laiſſer parler Caton, il vous découvrira toutes les pensées que j'ay euës ſur ce ſujet.

SCIPION.

Il eſt vray, Caton, que nous admirons continuellement Lælius & moy voſtre rare & parfaite ſageſſe, mais nous ſommes encore plus étonnez de voir, que vous trouvez ſi douces & ſi ſupportables les incommoditez de la vieilleſſe, qui dans l'opinion de la pluſpart des vieillards eſt ſi peſante & ſi odieuſe, qu'ils s'imaginent porter ſur leurs eſpaules un fardeau plus peſant que n'eſt le mont Æthna.

CATON.
Ce qu'il ſemble que vous admirez en moy, Scipion & Lælius, n'eſt pas ſi difficile à executer, ny ſi digne d'admiration : Car tout aage eſt peſant & faſcheux à celuy qui n'a pas fait proviſion des choſes neceſſaires pour vivre heureuſement; mais à quelques diſgraces que nous puiſſe aſſujettir l'ordre immuable de la nature, elles ne paſſent point pour maux en la pensée de ceux, qui ne cherchent que dans eux-meſmes la cauſe de leur felicité. Or c'eſt un avantage qui ſe trouve principalement dans la vieilleſſe, auſſi chacun ſouhaite d'y parvenir : mais les hommes ſont ſi contredisans, ſi fous, & ſi legers, qu'ils la blaſment & la condamnent dés qu'ils y ſont parvenus. Ils ſe pleignent de la voir arriver plutoſt qu'ils ne s'eſtoient imaginez, & ils ſe pleignent ſans ſujet: Car qui les oblige de croire vraye une choſe fauſſe, & par quelle raiſon eſt-ce que la vieilleſſe ſe gliſſeroit en nous avec plus de precipitation aprés la jeuneſſe, que la jeuneſſe ne s'y gliſſe aprés l'enfance? Comment eſt-ce que la vieilleſſe ſeroit moins ſupportable à ceux qui auroient huit cens ans, qu'à ceux

qui n'en auroient que quatre - vingts ? Certes cét aage, quelque long qu'il puſt eſtre, eſtant une fois écoulé, ne pourroit adoucir aucunement les inquietudes d'un vieillard dont l'eſprit ne ſeroit pas bien reglé. Partant, ſi vous avez accoutumé d'admirer ma ſageſſe, & pleuſt aux Dieux qu'elle fuſt digne de voſtre admiration, & du ſurnom glorieux dont vous m'honorez; je parois ſage ſeulement en ce point, que me laiſſant conduire par la nature, ainſi que par un guide fidelle, je la ſuis, & luy obeï comme à un Dieu. Et certes il n'y a pas d'apparence que cette meſme nature, dont les enſeignemens ſont ſi utiles pour vivre heureux, aiant ſi ſagement ordonné les autres aages de la vie, ait apporté tant de negligence en ce qui regarde celuy de la vieilleſſe; ſemblable à un Poëte ignorant, qui auroit heureuſement écrit les premiers actes d'une tragedie, & ne pourroit achever le dernier. Toutesfois, parce qu'il eſt neceſſaire que les choſes humaines finiſſent, il a fallu qu'il arrivaſt à l'homme, ce que nous voions tous les jours aux fruits de la terre, qui aprés la maturité que la nature leur ordonne, ſe fletriſſent enfin,

& tombent d'eux-mémes, ce que l'homme ſage doit endurer modeſtement, car de vouloir s'oppoſer à la nature, n'eſt-ce pas, comme les grands, faire la guerre aux Dieux ?

LÆLIUS.

Je repond pour Scipion & pour moi, que vous nous obligerez tres-ſenſiblement, ſi vous voulez prendre la peine de nous enſeigner de bonne heure, comment il faut que nous ſupportions les incommoditez de la vieilleſſe, car nous eſperons d'y arriver quelque jour, & nous avons meſme la volonté d'y parvenir.

CATON.

Je vous obeïray tres-volontiers, Lælius, & principalement, s'il eſt vray, comme vous dites, que cét entretien vous doive eſtre à tous deux ſi agreable.

SCIPION.

Il le ſera indubitablement, car comme c'eſt une carriere que vous avez déja preſque fournie, & dans laquelle il faut que nous entrions quelque jour, nous voulons ſçavoir particulierement quel chemin il faut tenir pour y arriver, ſi toutesfois la priere que nous vous en faiſons ne vous eſt point importune.

CATON.

Je m'en acquiteray le mieux qu'il me sera possible, & d'autant plus aisément, que plusieurs fois j'ay oüy les plaintes de ceux de mon aage : car selon le proverbe ancien, chacun recherche ordinairement la societé de ses semblables. Or ses plaintes sortoient particulierement de la bouche de C. Salinator, & de Sp. Albinus, personnages consulaires, presque aussi vieux que moy, qui ne trouvoient rien de plus déplorable que la vieillesse, tant parce qu'elle leur ostoit l'usage des voluptez, sans lesquelles ils ne croioient pas que la vie eust rien d'agreable, qu'à cause qu'ils se voioient en quelque façon méprisez de ceux mesmes qui avoient accoutumé de les honorer. Mais si la vieillesse a quelques defauts, ce ne sont pas ceux dont ils l'accusoient : car pourquoy les mesmes choses ne m'arriveroient-elles pas? pourquoy n'affligeroient-elles point tant d'autres vieillards que je connois, qui ne se pleignent aucunement, dont la pluspart se réjoüissent de n'estre plus esclaves des passions dereglées, & sont en la mesme veneration qu'ils estoient auparavant. Certes, la cause de tant de

plaintes eſt dans les mœurs plutoſt que dans l'aage, car la vieilleſſe eſt ſupportable, lors que l'eſprit eſt moderé & ſociable, mais l'inhumanité eſt importune & faſcheuſe en quelque aage qu'elle ſe rencontre.

LÆLIUS.

Ce que vous dites, Caton, eſt veritable, mais quelqu'un vous répondra, peut-eſtre que ce ſont les grandes richeſſes, & les hautes charges que vous poſſedez, qui vous font trouver la vieilleſſe ſupportable, & que tout le monde ne peut pas avoir les mémes avantages.

CATON.

Les biens de la fortune y contribuent veritablement quelque choſe, mais non pas tout: Et c'eſt ce que répondit fort à propos Themiſtocle; car un homme de neant de l'Iſle de Seriphe, aiant reproché à ce grand capitaine Athenien, qu'il n'eſtoit pas noble, ou du moins qu'il eſtoit redevable de ſa nobleſſe à la nobleſſe de ſa patrie plutoſt qu'à l'éclat de ſes actions; Je ne laiſſerois pas d'eſtre noble, luy dit Themiſtocle, quand je ſerois né comme toy dans l'Iſle de Seriphe; mais tu n'aurois aucune part aux avantages de la nobleſſe, quand

mesmes tu aurois comme moy la fameuse ville d'Athenes pour ta patrie. On peut raisonner de la mesme façon sur la vieillesse, car il est mal-aisé que les sages mémes trouvent quelque douceur dans cét aage, lors qu'il est accompagné d'une necéssité extréme, & tout au contraire, il est bien difficile qu'un esprit mal reglé ne le trouve ennuyeux, mesme dans l'opulence de toutes choses. Certes, mes chers amis, l'étude & la pratique de la vertu sont de puissantes armes contre les incommoditez de la vieillesse, & ceux qui ont vécu longuement, recueillent enfin des fruits merveilleux de ces nobles exercices, non seulement à cause que ces vertus ne les abandonnent jamais, mesme à la fin de la vie, bien que ce soit un tres-grand avantage, mais encore parce que le contentement interieur qu'ils ont d'avoir bien vécu, que les témoignages de la conscience qui parlent en leur faveur, & le souvenir de leurs bonnes actions, sont infiniment agreables.

De moy, à peine estois-je sorti de l'enfance, que j'aimai Q. Fabius Maximus, celuy qui reprit Tarente, tout vieillard qu'il estoit, comme s'il eust

esté de mon aage : aussi je remarquois en ce grand personnage une certaine gravité, accompagnée d'une courtoisie extremement attraiante, & les chagrins de la vieillesse n'avoient aucunement alteré la douceur de ses mœurs. Ce n'est pas qu'il fût absolument vieux, lors que je commençay de le suivre, mais il estoit fort avancé dans l'aage, car il étoit sorti de son premier Consulat un an devant que je fusse né, il exerçoit cette magistrature honorable pour la quatriéme fois, quand je fis avec luy le voiage de Capoüe, en qualité de jeune soldat: Je le suivis cinq ans aprés à Tarente, en ce temps-là je fus fait tresorier des guerres, & puis Edile, & quatre ans aprés Preteur, dont je soutins la charge, Tuditanus & Cethegus estans Consuls. Ce grand Fabius, enfin devenu vieux, fit par ses persuasions éloquentes passer à Rome la loy Cincia, touchant les dons & les presens. Il alloit à la guerre & la faisoit en cét aage, avec une vigueur de jeune homme, & sçavoit si bien par sa patience, & par son adresse, attiedir les boüillantes impetuositez d'Annibal, que nostre amy Ennius voulant le loüer a dit de luy.

Enfin en differant, & fuiant le combat,
Maxime a remis Rome en son premier estat,
Aussi preferoit-il le salut de l'Empire
A ce fameux renom où tout le monde aspire,
Et c'est par où l'éclat d'un bruit si glorieux,
Fait si haut retentir ses faits victorieux.

Mais combien emploia-t'il de vigilance, de soins & de conseils à reprendre Tarente; aussi Salinator, qui aprés avoir abandonné la ville, s'estoit sauvé dans la forteresse, aiant eu la hardiesse de luy dire en ma presence, en se glorifiant; C'est par mon moien Q. Fabius, que vous avez repris Tarente, vous avez raison répondit en soûriant Fabius, car si vous ne l'eussiez point perduë, je ne l'eusse jamais reprise.

S'il fut considerable dans les emplois militaires, il ne le fut pas moins dans les fonctions de la robe; car pendant que Sp. Carvilius son collegue luy laissoit toute charge de la Republique, il eut seul la resolution & le courage de s'opposer, autant qu'on le pouvoit aux desseins de C. Flaminius Tribun du peuple, qui par force, & contre l'autorité du Senat, vouloit distribuer à la populace le territoire de la marque d'Ancone, & des Gaules. Il eut la hardiesse, étant au-

gure, de ſoutenir que les auſpices étoient heureux, quand les choſes ſe faiſoient pour le bien de la Republique, & qu'ils eſtoient funeſtes, lors que la Republique s'y trouvoit intereſſée. J'ay remarqué des choſes merveilleuſes en la conduite de ce grand perſonnage, mais je n'y ay rien trouvé de plus admirable, que la conſtance avec laquelle il ſouffrit la perte de ſon fils, homme Conſulaire, & veritablement illuſtre. Quels raiſonnemens de Philoſophie ne mépriſons nous point, quand nous liſons la harangue funebre que fit alors ce docte vieillard.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en public que ſes vertus ont éclaté, c'eſt en particulier, c'eſt dans la maiſon, c'eſt dans ſoy-méme qu'il eſtoit admirable: Peut-on s'imaginer de plus beaux diſcours que les ſiens, peut-on oüir de plus doctes enſeignemens, & de plus rares maximes que celles qu'il nous a laiſſées? Jamais homme fut-il mieux verſé que luy dans la connoiſſance de l'antiquité; il eſtoit grand Juriſconſulte, il eſtoit augure excellent, & ſçavant enfin comme ſont ordinairement les Romains. Sa memoire eſtoit rem-

plie de toutes les grandes choſes : il ne ſçavoit pas ſeulement les guerres de ſon pays, il ſçavoit encore l'hiſtoire de toutes les guerres eſtrangeres. Certes je ne me laſſois jamais de l'entendre diſcourir, m'imaginant bien comme il eſt arrivé, qu'aprés ſa mort je ne trouverois plus perſonne de qui je puſſe rien aprendre. Mais pourquoy vous ay-je ſi long-temps entretenus de Fabius ? c'eſt parce que vous avoüerez, ſans doute, qu'une telle vieilleſſe ne peut avoir eſté malheureuſe. Cependant tout le monde ne peut pas eſtre ou Scipion, ou le grand Fabius, pour ſe reſſouvenir agreablement des villes qu'il a priſes, des batailles qu'il a gagnées, ſur la mer ou ſur la terre, des guerres qu'il a heureuſement achevées, & des triomphes dont ſes victoires ont eſté honorées.

Il eſt vray toutesfois que ceux qui ont paſſé leur vie dans la paix, dans le repos, & hors le maniement des affaires publiques, ne laiſſent pas d'avoir une vieilleſſe heureuſe, nous en trouvons un exemple en la perſonne de Platon, qui mourut aagé de quatre vingts un an la plume à la main, & faiſant des livres. Nous remarquons ce méme exemple

dans la vie d'Isocrate, qui composa son Panathenaïque aagé de quatre-vingts quatorze ans, & véquit encore cinq ans aprés. Nous sçavons que son maistre Gorgias Leontin ne mourut qu'à cent sept ans, & qu'il ne cessa de travailler durant tous les momens d'une si longue vie. Aussi lors qu'on luy demanda comment il se pouvoit resoudre à vouloir vivre si longuement; Je n'ay aucun sujet, répondit-il, de trouver ma vieillesse ennuyeuse. Belle réponse, & digne d'un sçavant homme : Car les vicieux rejettent la cause de tous leurs maux sur leur vieillesse, mais c'est une erreur qui n'est jamais tombée en l'esprit d'Ennius, dont j'ay tantost parlé.

Comparable au cheval qui fut plein de vigueur,
Et qui devenu vieux languit sur la litiere,
Apres que mille fois, maistre de la carriere,
De la course Olympique il est sorti vainqueur.

Il compare sa vieillesse à celle d'un cheval vigoureux & victorieux aux jeux Olympiques: Mais vous pouvés vous ressouvenir de son âge, puisque dix neuf ans apres sa mort T. Flaminius & M. Acilius furent faits Consuls, & qu'il mourut au méme temps, que Cæpion & Philippe furent pour la seconde fois honorés du Consulat.

Ce fut alors qu'on me vid haranguer à haute voix, & de toutes mes forces en faveur de la loy Voconia, quoy que je fusse déja parvenu jusques à l'aage de soixante & cinq ans. Ennius donc qui en avoit soixante & dix, portoit avec une moderation d'esprit si merveilleuse, les deux fardeaux qu'on croit estre les plus pesans de la vie, la pauvreté & la vieillesse, qu'il sembloit méme qu'il goutast quelque sorte de joie & de satisfaction parmy ces incommoditez.

Certes quand je repasse par mon esprit toutes les infirmitez de la vie, je trouve quatre raisons principales pour lesquelles la vieillesse nous semble malheureuse. Nous la croions malheureuse premierement, parce qu'elle nous rend incapables du maniement des affaires : Secondement parce qu'elle affoiblit le corps, & le fait esclave des maladies: En troisiéme lieu, parce qu'elle nous oste l'usage présque de tous les plaisirs ; Et enfin parce qu'elle nous approche de la mort. Mais de grace examinons serieusement toutes ces raisons, & voions avec soin ce qu'elles peuvent avoir de force & d'autorité.

La vieillesse, disons-nous, nous retire du

du maniement des affaires,mais de quelles affaires ? eſt-ce de celles qui demandent de la jeuneſſe & des forces? Quoy les occupations de la vieilleſſe ſont-elles ſi peu conſiderables, & quand le corps eſt affoibli par l'aage, l'eſprit qui ne vieillit point,ou qui ne vieillit qu'en ſe perfectionnant, n'eſt-il pas capable d'agir? Ces grands perſonnages Q. Maximus L. Paulus voſtre pere, Scipion, & beau pere de mon fils, & tant d'autres fameux vieillards, comme les Fabrices, les Curies, les Coruncans, languiſſoient-ils dans l'oiſiveté, lors que par leurs conſeils & par leur autorité ils deffendoient ſi genereuſement la Republique ? Non ſeulement App. Claudius eſtoit vieux, il eſtoit encore aveugle, & cependant comme il oüit que toutes les opinions du Senat concluoient à faire la paix & alliance avec Pyrrhus, il eut bien la hardieſſe de dire ce qu'Ennius a exprimé dans ces vers.

Qui change en vos eſprits ces nobles mouvemens,
Dont ils formoient jadis leurs juſtes ſentimens ?

Il dit encore avec la méme gravité bien d'autres choſes que je n'allegue

point ici, parce que vous avez veu les vers d'Ennius, & que nous avons la harangue d'Appius entre les mains. Il la prononça dans le Senat dix-ſept ans apres qu'il eut eſté honoré pour la ſeconde fois de la pourpre conſulaire. Or dix ans s'eſtoient écoulez entre ſon premier & ſon ſecond conſulat; Et il avoit eſté fait Cenſeur, avant d'avoir eſté fait pour la premiere fois Conſul. D'où nous pouvons conclure, qu'il eſtoit déja vieux durant la guerre de Pyrrhus, & cependant, nous aprenons de nos peres, qu'il ne laiſſoit pas de travailler utilement pour le bien de la Republique.

Ceux-là donc ont des ſentimens déraiſonnables, qui croient les vieillards incapables de l'adminiſtration des affaires; & leur opinion eſt ſemblable à l'extravagance de ceux, qui diſent qu'un pilote eſt inutile dans ſon vaiſſeau, parce qu'en conduiſant ſon gouvernail, il demeure à ſon aiſe aſſis ſur la poupe, tandis que les autres ſont obligez de grimper de cordage en cordage, de courir ſur les bancs, & de vuider l'eau dont la ſentine eſt remplie: Il eſt vrai qu'il ne fait pas les mémes choſes que font les jeunes

gens,mais il en fait de meilleures & de plus importantes.

Ce n'est point la vigueur de l'aage,ce n'est point la force ou l'agilité du corps, qui fait reüssir les grandes affaires, c'est la prudence, le conseil,& l'autorité : & bien loin de penser que les vieillards soient privez de ces belles qualitez, il est indubitable, qu'elles s'augmentent & se perfectionnent encore par la vieillesse. Si ce n'est,peut-estre,que je vous semble oisif & inutile, parce que je ne vais plus à la guerre, moy qui jusqu'icy ay emploiay toute ma vie en tant de diverses occasions,en qualité de soldat,de Tribun, de Lieutenant d'armée, & de Consul. Et toutesfois je ne laisse pas maintenant de prescrire au Senat ce qu'il faut faire pour le salut & l'honneur de Rome; je luy fais prevoir de bonne heure par quels moiens on pourra s'oposer aux entreprises de Cartage,qui se dispose il y a long-temps à nous faire la guerre,& que je ne cesseray point d'aprehender, jusques à ce que j'aprenne qu'elle soit entierement rasée.

Plaise aux Dieux immortels, valeureux Scipion, de vous reserver l'honneur d'une si importante victoire,& de

permettre que vostre courage acheve, ce que vostre ayeul a si heureusement commencé. Il y a déja trente-trois ans que ce grand personnage est mort, mais la memoire de ses belles actions ne mourra jamais. Cette perte m'est tousiours si sensible, que je ne la puis oublier. Il mourut un an avant que je fusse esleu Censeur, neuf ans apres mon Consulat, & dans la méme année qu'il fut pour la seconde fois creé Consul avec moy. Pensez-vous qu'un tel personnage eust trouvé sa vieillesse importune, quand méme il eust vécu jusques à l'aage de cent ans ? Non certes. Je sçay bien qu'il n'eust plus esté capable ny de courir, ny de sauter, ny de lancer un javelot, ny de combattre de prés l'épée à la main; mais ses conseils eussent tousiours esté excellens, ses raisonnemens admirables, & son jugement merveilleux. Que si ces hautes qualitez ne se rencontroient point dans la vieillesse, nos peres n'auroient point donné à leur conseil souverain le nom de Senat. Aussi chez les Lacedemoniens ceux qui exercent les premieres magistratures sont appellez vieillards. Mais s'il vous plaist de lire ou d'entendre ce qui s'est passé de re-

marquable parmy les nations estrangeres, vous trouverez que l'imprudence des jeunes gens a renversé les plus florissantes Republiques, & que la sagesse des vieillards les a restablies. Dites-moy, je vous prie, comment l'éclat de la vostre s'est si-tost obscurci ? On répond dans la comedie du Poëte Nevius plusieurs choses à une pareille demande, mais particulierement celle-cy.

Leurs Conseillers d'Estat, estoient des jeunes fous.

La temerité est ordinaire à la jeunesse, la prudence est le partage des vieillards. Vous me direz que la memoire des vieilles gens se diminuë, je l'avoüe, si elle n'est exercée, lors méme qu'elle se rencontre avec un esprit naturellement pesant. Je ne connois pas seulement ceux qui vivent maintenant avec nous, je connois méme leurs peres, & leurs ayeuls, & tant que je verray leurs tombeaux, je ne crains pas de perdre la memoire de leurs grandes actions, cét aspect réveille plutost mon souvenir, & fait que ces illustres morts sont toûjours presens à mon esprit.

Je n'ay jamais oüy dire qu'aucun vieillard ait oublié l'endroit où il avoit

caché son tresor ; Ils ne perdent jamais la memoire des choses qui concernent leurs interests. Ils se souviennent des temps que leurs debtes se doivent acquiter, ils sçavent le nom de leurs creanciers & de leurs debiteurs. De combien de choses ne se sont point ressouvenus tant de Jurisconsultes, tant de Pontifes, tant d'Augures, tant de Philosophes, quoi qu'il fussent extremement vieux ? L'esprit demeure aux vieilles gens, pourveu qu'ils n'interrompent point ni leurs estudes, ny leurs travaux, & non seulement ce glorieux avantage arrive à ceux qui sont élevez aux grandes dignitez, mais mémes à ceux qui menent une vie privée. Sophocle tout cassé de vieillesse composoit des tragedies, mais parce que cette occupation sembloit luy faire negliger le soin de ses affaires domestiques, ses enfans le firent appeller devant les Juges, pour le faire interdire, comme un insensé, de l'administration de ses biens, tout ainsi que nos loix prononcent l'interdiction contre les enfans, qui ont dissipé les biens que leurs peres leurs ont amassez. Le vieillard se contenta pour sa deffence de reciter en presence de ses juges la

tragedie d'Ædipe Coloneen qu'il avoit nouvellement composée, & ayant demandé si c'estoit là l'ouvrage d'un insensé, ils trouverent cette piece si belle, qu'ils le renvoyerent absous.

Pensez-vous que la vieillesse ait pû destourner du travail agreable de l'étude ces sçavans personnages Hesiode, Simonides, Stesichore, ou Isocrate, & Gorgias, dont j'ay tantost parlé? Pensez-vous qu'elle en ait pû divertir Homere, ny les Princes de la Philosophie Pythagore & Democrite, ny Platon, ny Xenocrates, ny en suite Zenon, Cleante, ny le Stoïque Diogene, que vous-mémes vous avez veu dans Rome? Ne sçavez-vous pas que ces grands hommes ont aussi longuement estudié qu'ils ont vécu?

Mais c'est assez parler de ces divines qualitez de l'esprit. Je connois parmy les Sabins des païsans qui demeurent pres de ma maison, & qui me voient fort souvent, sans le conseil desquels il ne se fait rien d'important dans le païs. On les consulte pour faire les semences, pour recueillir & serrer les fruits. Ce n'est pas que le grand soin qu'ils prennent à la recolte des biens de

de sa terre m'estonne aucunement ; car il n'y a point d'homme, quelque vieux qu'il soit qui ne pense pouvoir vivre encore un an : Si quelque chose en eux me donne de l'admiration, c'est de les voir travailler à des choses, dont ils sçavent bien qu'ils n'auront pas la joüissance ; Ils plantent des arbres, qui ne doivent servir qu'au siecle suivant, comme dit nostre Statius en ses Synephebes. Aussi, si vous prenez la peine de demander à un ancien laboureur pour qui il seme, il ne manquera pas de vous répondre, je seme pour les Dieux immortels, qui non seulement ont voulu que je recueillisse le fruit qu'avoient semé mes peres, mais que de méme j'en semasse en faveur de ma posterité. Cecilius toutesfois parlant de ce vieillard, qui a soin de se rendre utile au siecle à venir, luy fait bien dire de meilleures choses.

Certes quand les vieillards ne seroient point sujets,
A mille infirmitez que l'aage leur amene,
C'est assez qu'il leur faut regarder mille objets
Dont le moindre les met en peine,
Et qu'ils voudroient bien ne voir pas,
Durant ce long chemin qui conduit au trépas.

Ce n'eſt pas qu'il n'arrive auſſi ſouvent aux jeunes gens des choſes qu'ils ſont bien-aiſes de voir, & d'autres qu'ils ſeroient bien-aiſes de ne voir point : mais ce que dit en ſuite le méme Cecilius eſt encore plus honteux pour la vieilleſſe.

Penſe auſſi qu'un vieillard a ce malheur en luy,
Que ſon aage le rend faſcheux aux yeux d'autruy.

Il eſt vray toutesfois que la vieilleſſe eſt plus agreable qu'odieuſe : Car comme les ſages vieillards ſe plaiſent dans la converſation des jeunes gens bien nez, comme leur vieilleſſe leur ſemble plus douce, quand ils ſe voient cheris & honorez de la jeuneſſe, de meſme les jeunes gens ſont ravis d'apprendre des vieillards ces belles maximes qui les excitent à l'amour de la vertu. Ainſi je ne penſe pas que ma converſation vous ſoit moins agreable que la voſtre m'eſt delicieuſe : Ainſi vous voiez, mes amis, que non ſeulement la vieilleſſe n'eſt point languiſſante, qu'elle n'eſt point pareſſeuſe, qu'elle n'eſt point inutile, mais plutoſt qu'elle agit continuellement, & que les occupations des vieil-

lards font conformes aux inclinations qu'ils avoient avant que d'eſtre vieux. Mais comment feroient-ils oiſifs, puis qu'ils apprenent continuellement, comme nous remarquons en la perſonne de Solon, qui ſe glorifie dans ſes vers d'eſtre devenu vieux en apprenant tous les jours quelque choſe de nouveau; comme il eſt aisé de voir en moy-meſme, qui ſur mes vieux jours me ſuis appliqué à la lecture des livres Grecs, que j'ay, pour ainſi parler, avidement devorez, comme ſi j'euſſe voulu étancher une grande & longue ſoif, afin de ſçavoir pertinemment choiſir dans l'hiſtoire Grecque les exemples dont vous voiez que je me ſers maintenant: Car oiant dire que Socrates déja vieux avoit appris à joüer de la lire, & ſçachant que les anciens ſe plaiſoient à ces divertiſſemens, Je voudrois bien, diſois-je, m'y pouvoir exercer auſſi bien qu'eux; mais enfin j'emploiay mon temps dans les connoiſſances des lettres.

Quant à l'infirmité qu'on attribuë à la vieilleſſe, & qui paſſe pour ſon ſecond defaut; Je répond, que je ne deſire non plus les forces d'un jeune homme en l'aage où je ſuis, que je deſi-

rois celles d'un Taureau ou d'un Elephant quand j'estois jeune. Nous faisons les choses avec bien-seance, lors que nous les faisons selon les loix de la nature, & c'est estre ridicule que de vouloir aller au delà de ses forces. Vit-on jamais une plus grande extravagance que celle de Milon Crotoniate, qui estant cassé de vieillesse, & considerant les luiteurs, qui s'exerçoient dans le Cirque, jetta les yeux sur ses bras morts, & en pleurant, profera ces paroles, helas ! mes bras sont morts. Tes bras ne sont point si morts, que tu es mort toy-mesme, ridicule Milon, car jamais tes vertus ne t'ont annobli; & si tu te peux prevaloir de quelque noblesse, tu la dois toute entiere à la vigueur de tes reins & de tes bras. De semblables paroles ne sont jamais sorties de la bouche de Sextus Æmilius: T. Coruncanus, qui vivoit long-temps devant luy, n'eut jamais de pareils sentimens : Il ne s'en remarqua jamais de si bas dans la vie de P. Crassus; la haute sagesse de ces grands hommes, qui donnoient des loix à leurs citoiens, s'est toûjours acruë, à mesure que leurs forces se sont di-

minuées, & a regné ſur leurs eſprits juſqu'à la fin de leur vie.

Vous craignez, dites-vous, qu'eſtant orateur voſtre éloquence ne s'énerve, & ne devienne languiſſante dans la vieilleſſe. Veritablement cette occupation demande des poulmons & des forces, auſſi bien que de l'eſprit, mais toûjours malgré les années, la voix conſerve, en quelque façon, ce qu'elle avoit de plus agreable dans la jeuneſſe: je ne l'ai point encore perduë, & cependant vous voiez l'aage que j'ai. Les diſcours des vieillards ont leurs graces, leurs harangues polies, judicieuſes, douces & meſurées, ſont bien ſouvent capables d'attirer & de retenir grand nombre d'auditeurs. Que ſi leur aage ne leur permet pas de faire les efforts neceſſaires aux grandes actions, ils peuvent toutesfois les enſeigner à Scipion & à Lælius. Or y a-t'il rien au monde de plus charmant qu'une vieilleſſe environnée de jeunes gens illuſtres, qui rendent des deferences reſpectueuſes à ſes inſtructions & à ſes conſeils? Eſt-il beſoin que les vieillards aient de ſi grandes forces? pour former la jeuneſſe dans l'exercice des lettres, ou dans la

ſcience des bonnes mœurs, pour les rendre capables de s'acquiter honorablement des belles charges, & peut-on voir un emploi plus glorieux.

Certes, les deux Scipions, & vos deux ayeuls P. Æmilius & P. Affricanus, me sembloient heureux, parce que je les voiois toûjours accompagnés d'une jeune & floriſſante nobleſſe ; Et je ne m'imagine point qu'aucun de ceux qui ſe mélent d'enſeigner les arts liberaux ſoit mal-heureux, pour avoir épuisé toute ſa vigueur, & vieilli dans une ſi penible occupation : ce manquement de forces eſt ſouvent plutoſt un effet des vices de leur jeuneſſe, que des incommoditez attachées à leur aage : car ceux qui durant leur jeuneſſe, ſe ſont abandonnez aux excez de la debauche, trouvent enfin ſur leurs vieux jours qu'ils n'ont fait autre choſe, qu'affoiblir, & debiliter leurs corps. Cette verité ſe juſtifie par les dernieres paroles de Cyrus, qui au rapport de Xenophon, dit en mourant, que tout vieux qu'il eſtoit il n'avoit point remarqué que ſa vieilleſſe euſt affoibli ſes forces, mais qu'il s'eſtoit toûjours ſenti auſſi vigoureux à cét aage, qu'il avoit eſté durant ſa plus

grande jeunesse. Il me souvient d'avoir veu L. Metellus lors que j'estois encore enfant, il faloit que ce grand personnage fust vieux, puis qu'il avoit esté creé deux fois Consul, & quatre ans aprés souverain Pontife, dont il avoit exercé la charge l'espace de vingt deux ans: Il est vray toutesfois que sur la fin de ses jours il estoit encore si sain & si robuste, qu'il ne vouloit pas seulement souhaiter les forces de la jeunesse.

Il n'est pas necessaire de me loüer, bien que cela soit assez ordinaire aux vieillards, & qu'on l'excuse en ceux de mon aage. Ne voiez vous pas comme dans Homere, Nestor parle avantageusement de ses vertus? Il avoit déja vécu un temps incroiable, & n'apprehendoit pas, loüant en luy des choses vraies d'acquerir la reputation d'un homme vain, & qui aime trop à parler: Car, comme dit Homere, les paroles qui sortoientde sa bouche estoient plus douces que le miel, & il n'avoit pas besoin des forces du corps, pour former la douceur de ce langage. Toutesfois le general de l'armée des Grecs, Agamemnon, ne souhaitoit point de voir son camp fortifié de dix Capitaines semblables à A-

jax, mais bien d'avoir dix vieillards comme Nestor ; & si ce bon-heur luy estoit arrivé, il croioit la destruction de Troie dans peu de temps infaillible.

Laissons-là les loüanges de Nestor, pour considerer un peu ce qui regarde ma personne. J'ay déja quatre vingts quatre ans & je voudrois bien me glorifier comme Cyrus d'avoir encore toute la vigueur de ma jeunesse : mais il est vray que je n'ay plus les mesmes forces, que j'avois, quand je portois les armes durant la guerre punique, quand j'étois tresorier des guerres dans la méme année, quand je fus en Espagne en qualité de Consul, & lors enfin qu'honoré de la charge de tribun militaire je combatis auprés des Thermopiles quatre ans aprés, sous le Consulat de M. Attilius Glabrio. Cependant, comme vous voiez, la vieillesse ne m'a point encore entierement affoibli, & les forces ne me sont point necessaires, soit pour avoir seance au Senat, ou audiance au bareau, soit pour me rendre utile à mes amis, à mes hostes, & à tous ceux enfin qui se sont mis sous ma protection. Je n'eus jamais de complaisance pour ce proverbe ancien, quoy

qu'il ſoit aſſez approuvé; qui nous conſeille de devenir de bonne heure vieux, ſi nous voulons eſtre long-temps vieux: J'aime mieux n'eſtre pas ſi long-temps vieux, que d'eſtre vieux avant que d'étre vieux. C'eſt pour cela que perſonne juſqu'icy ne m'a viſité qu'il ne m'ait trouvé occupé. Je ſçay bien que je ne ſuis pas ſi vigoureux que vous, mais pas un auſſi de vous deux n'eſt ſi fort que ce Capitaine Romain Tullius Pontius, & penſez-vous pour cela eſtre moins conſiderables que luy? Celuy-là eſt veritablement fort qui ſçait moderer ſes forces, & dont les entrepriſes ne vont point au deſſus de ce qu'il peut : Ce qu'il a de vigueur luy plaiſt, & il n'en ſouhaite pas davantage.

On dit que Milon marcha cent vingt ſix pas dans le lieu deſtiné pour les jeux Olimpiques, portant un beuf vivant ſur ſes eſpaules. Dites moy, de grace, Scipion, quelles forces vous choiſiriez ſi celles du corps de Milon, & celles de l'eſprit de Pythagore vous eſtoient offertes? puiſque la vigueur du corps eſt un bien, ſervons-nous-en, tandis que nous la poſſedons, & ne la deſirons point lors qu'elle nous manque; comme

s'il faloit que ceux qui ſortent de l'enfance ſouhaitaſſent d'y retourner. Le cours de l'aage eſt limité par la nature, qui n'a qu'une voie dans laquelle nous marchons tous également. Chaque partie de noſtre vie a quelque choſe de particulier & de remarquable en ſa ſaiſon, comme donc la foibleſſe eſt le partage de l'enfance, l'orgueil celuy de la jeuneſſe, & l'honneſte gravité celui de l'aage viril, ainſi nous remarquons dans la vieilleſſe une certaine maturité de jugement qui lui eſt naturelle, & dont les vieillards reçoivent le fruit en ſa ſaiſon.

Il me ſemble que je vous entend, Scipion, & que vous me demandez ce que fait aujourd'huy voſtre hoſte Maſſiniſſa, aagé de quatre vingts dix ans, luy, qui ne monte jamais à cheval, quand il s'eſt mis en chemin à pied, & qui durant le chemin ne met point pied à terre, quand il eſt parti à cheval: lui qu'aucune injure de l'air ne peut obliger à ſe couvrir la teſte; luy, dont le corps eſt extrémement ſec, & qui chargé de tant d'années ne laiſſe pas de faire les fonctions & tous les devoirs d'un grand Roi. Ainſi vous voiez que l'exercice & la temperance ſont capables de conſer-

ver quelque chose de la vigueur de la jeunesse. Les vieillards, dites-vous, n'ont point de forces, aussi n'en desirent-ils pas ; donc les loix dispensent nostre aage de toutes les charges qui demandent des forces pour les exercer? Donc, non seulement nous ne sommes point obligez de faire ce que nous ne pouvons faire, mais encore on ne nous contraint point d'aller, jusques où peut aller nostre puissance. Ainsi la plusspart des vieillards sont si foibles & si languissans, qu'ils ne se peuvent acquiter d'aucune charge, ny des moindres devoirs de la vie civile. Certes, c'est un defaut qui n'est point tant attaché à la vieillesse, qu'il est ordinaire à ceux qui manquent de santé.

A quel point, je vous prie, estoit infirme le fils du grand Scipion l'Affricain? combien la santé de ce fils qui vous adopta estoit-elle imparfaite; puis qu'il n'en avoit presque jamais? Si les indispositions continuelles de son corps n'eussent point arresté les nobles mouvemens de son ame, il eust paru comme une autre lumiere éclatante dans Rome : car avec la valeur & le courage de son pere, dont il avoit herité,

ſon eſtude & ſes veilles luy avoient encore acquis de hautes connoiſſances dans les lettres. Se faut-il donc eſtonner de voir quelquefois des vieillards infirmes, puiſque c'eſt une diſgrace que les jeunes gens meſmes ne ſçauroient éviter? Il faut reſiſter à la vieilleſſe, Scipion & Lælius, remedier, s'il ſe peut par nos ſoins à ſes incommoditez, ou nous recompenſer au moins de la perte du corps par l'acquiſition des bonnes qualitez de l'eſprit. Il faut combattre contre cét aage infirme de meſme que contre une maladie. Il faut conſiderer ce que nous avons de ſanté, uſer, à proportion, d'exercices moderez, & d'une ſi exacte temperance à noſtre boire & à noſtre manger; que l'un & l'autre ſerve à reparer nos forces, non pas à les étoufer.

Non ſeulement nous devons ſonger au corps, nous devons encore prendre garde à ne pas negliger l'eſprit: Car c'eſt une lumiere divine, qui s'eſteint d'elle-méme dans la vieilleſſe, ſi nous ne luy fourniſſons ſans ceſſe un aliment conforme à ſa nature; ſemblable à une lampe, qui ceſſe d'éclairer, ſi vous ceſſez d'y verſer de l'huile. Le grand

travail & la laſſitude appeſantiſſent le corps, mais l'exercice reveille l'eſprit & le delaſſe ; & quand Cecilius le Comique appelle des vieillards inſenſez, il entend parler de ceux qui ſont hebetez, trop credules, & vitieux. Or ce ſont là les vices, non pas abſolument de la vieilleſſe, mais d'une vieilleſſe pareſſeuſe, languiſſante & qui aime trop l'oiſiveté. Comme l'inſolence & les débauches ſont plus ordinaires aux jeunes gens qu'aux vieillards, & qu'entre ces jeunes gens les méchans ſeulement y ſont ſujets, ainſi cette folie de vieilleſſe, ce que nous appellons communément radoter, eſt le vice des foibles vieillards, non pas de tous les vieillards. Encore qu'Appius fuſt vieux & aveugle, il ne laiſſoit pas de bien conduire ſa famille, de gouverner une grande maiſon, quatre garçons déja grands & cinq filles; il ne laiſſoit pas de maintenir hautement tous ceux qui s'eſtoient mis en ſa protection ; car il avoit toûjours l'eſprit tendu comme un arc, & ſa vieilleſſe n'avoit point de langueur, qui le puſt faire ſuccomber. Non ſeulement il avoit de l'autorité ſur les ſiens, mais encore un Empire abſolu. Ses en-

fans le reveroient, ses serviteurs le craignoient, & sa personne leur estoit à tous extremement chere. Enfin toutes les façons de vivre, & tous les enseignemens de son pere se pratiquoient en cette maison : tant il est vray, qu'il n'y a rien de si honorable, que la vieillesse, si elle se sert de protection à soy-méme, si elle ne relasche rien des droits & de l'autorité qui luy apartiennent, si elle ne s'assujetit aux volontez de personne, & si enfin elle conserve, jusqu'au dernier soupir de sa vie, une autorité souveraine sur les siens. Car comme nous honorons un jeune homme, quand nous voions reluire dans ses actions la sagesse & la maturité des vieillards; ainsi nous respectons un vieillard, quand nous remarquons dans sa vie la gayeté & la sincerité des jeunes gens : & celui qui suivra ces maximes, quelque vieux de corps qu'il puisse estre, ne le sera jamais de l'esprit.

Les operations du mien sont si peu troublées par ma vieillesse, que j'en suis maintenant sur le septiéme livre de l'origine des peuples. Je ramasse dans cét ouvrage tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'antiquité. Je compose des

harangues des plus illuſtres cauſes que j'ay deffenduës dans le Senat & ailleurs. Je parle amplement du droit civil, des augures & des Pontifes. J'y méle ce que j'ay trouvé de plus beau dans les écrits des Grecs; & pour exercer ma memoire, à la façon des diſciples de Pythagore, non ſeulement je fais reflexion le ſoir ſur ce que j'ay dit, ce que j'ay oüy, & ce que j'ay fait, mais je remarque encore à quel jour je l'ay fait, je l'ay oüy, ou je l'ay dit. Voila les occupations de mon eſprit, c'eſt dans ces belles carrieres qu'il s'exerce; & lors que je m'aplique avec paſſion à toutes ces choſes, je ne deſire pas beaucoup les forces du corps. Je ſuis toûjours preſt à ſervir mes amis, j'ay l'honneur d'aſſiſter ſouvent au Senat, j'y aporte de moi-méme de hautes reſolutions, apres que je les ay longuement meditées, s'il arrive qu'elles ne ſoient pas aprouvées de toute cette auguſte compagnie, je les defend non pas avec les forces du corps, mais avec celles de l'eſprit: Et quand je ne pourrois executer, ce que j'aurois une fois reſolu, toûjours aurois-je quelque ſorte de ſatisfaction penſant & révant dans mon lit aux choſes que mon aage

ne me permettoit pas de faire. Mais j'ai vécu d'une façon qui me fait trouver tout possible : Car enfin, mes amis, j'ay conservé mes forces en agissant continuellement, & m'exerçant, soit dans le travail de l'estude, soit dans l'administration des affaires, soit dans quelques autres occupations honnestes ; & qui sçait vivre de la sorte ennemi de l'oisiveté ne s'aperçoit pas qu'il vieillit, quand méme il a les cheveux blancs. Ainsi le temps dont la nature a limité la vie de l'homme aproche, sans presque que nous nous en apercevions ; le fil de nos jours ne se romp pas si-tost, mais il s'use insensiblement.

On dit en troisiéme lieu que la vieillesse est malheureuse, parce qu'elle nous prive de l'usage des voluptez. O glorieux employ de l'aage ! puisqu'il purge en nous ce que nous avions de plus vitieux durant nos premieres années. Ecoutez, illustre jeunesse, une vieille harangue d'Archita Tarentin, homme rare, & des premiers de son siecle, qui me fut donnée à Tarente, lors qu'estant de vostre aage, j'y fus avec Q. Maximus. Ce fameux Archita disoit, que la nature n'a point donné de peste aux hommes

plus dangereuse & plus mortelle que les plaisirs du corps : Que les alechemens de la concupiscence nous portent aveuglement dans l'excez de toutes sortes de voluptez : Que de là naissent les trahisons contre la patrie, les destructions des Republiques, & les secrettes intelligences avec les ennemis: qu'il n'y a point de crime, qu'il n'y a point d'attentat, qu'il n'y a point de sacrilege, que cette infame volupté ne nous fasse executer : Qu'elle est la source des violemens, des adulteres, des incestes, & de tout ce qui se commet de lasche & de honteux dans le monde : Qu'elle est enfin l'ennemie la plus capitale de l'entendement, soit que ce soit un Dieu; soit que ce soit la nature, qui ait fait à l'homme ce divin present de l'esprit, qui est la plus noble partie de luy méme, estant impossible que la temperance trouve place où la concupiscence preside, ny que la vertu puisse demeurer dans le Royaume de la volupté.

Or afin de nous faire mieux comprendre cette verité, ce grand personnage vouloit qu'on se figurast un homme, autant charmé par la volupté qu'on le peut estre: Il ne doutoit point qu'on ne creust,

creuſt,que les operations de l'eſprit, de la raiſon, & du jugement de ce voluptueux ne fuſſent abſolument interdites, tant que ſon corps ſe plairoit à ces rejoüiſſances illegitimes. Et partant,il ne croioit pas qu'il y ait rien de plus deteſtable,ny de plus contagieux que la volupté;puiſqu'enfin elle eſteint les divines lumieres de l'entendement.Je trouve ces belles paroles d'autant plus veritables qu'un nommé Nearchus,bourgeois de Tarente, noſtre hoſte, & qui demeura conſtamment dans l'alliance du peuple Romain, dit avoir apris des plus aagez, que non ſeulement Archita les prononça en la preſence de Q.Pontius Samnite,ſon Pere,homme docte & ſi vaillant,qu'il deffit à Caudene P. Poſthumus & T. Veturius Conſuls Romains; mais qu'il eut encore pour auditeur Platon Athenien;qui ſous le Conſulat de Lucius Æmilius,& d'Appius Claudius, au raport de l'hiſtoire vint à Tarente.

Pourquoy eſt-ce que je vous allegue toutes ces choſes, ſinon afin que vous apreniez; que ſi par les connoiſſances que nous donnent la prudence & la raiſon,nous ne pouvons avoir en honneur la volupté, qu'au moins nous avons des

obligations tres-estroites à la vieillesse, qui fait en nous que rien ne nous plaist que ce qu'il est necessaire que nous fassions : Car cette passion des-honneste, cette ennemie irreconciliable de la raison, est cause, que nous ne pouvons nous donner à nous mémes des conseils salutaires; Elle éblouït, pour ainsi parler, les yeux de nostre entendement, & n'a aucun commerce avec la vertu.

Ce fut contre ma volonté, que je chassay du Senat L. Flaminius, sept ans apres son Consulat ; car il estoit frere de ce vaillant personnage T. Flaminius, mais je creu qu'il faloit, par cét exemple extraordinaire, faire voir à toute la terre l'excez & l'horreur de sa lubricité.

Cét homme voluptueux, estant Consul, & commandant aux Gaules, s'oublia jusqu'au point, que de tuer d'une cognée un des prisonniers condamnez à mort, à cause seulement qu'une femme impudique l'en avoit prié dans la débauche d'un festin. Il est vray que la faveur de son frere Titus pour lors Censeur, & à qui j'avois succedé en cette charge, le sauva, mais nous ne pûmes aprouver Flaccus & moy une si abominable lubricité, qui de la honte d'un

particulier faisoit le deshonneur de tout l'Empire.

J'ay souvent oüy dire à des vieillards, qui, estans jeunes, l'avoient apris des plus vieux de leur temps, que C. Fabricius avoit accoutumé de s'estonner, de ce que, pendant son ambassade aupres du Roy Pyrrhus, un nommé Thessalus Cyneas luy avoit dit, qu'il y avoit à Athenes un excellent Philosophe, qui soustenoit, que le souverain bien de la vie consiste dans la volupté, & qu'elle doit estre le but de toutes nos actions; & l'on remarque que M. Curius & T. Coruncanus ayant oüy ces paroles, souhaitoient avec passion qu'on pust persuader aux Samnites, & à Pyrrhus méme cette dangereuse doctrine, parce qu'il seroit aisé de les vaincre, s'ils se laissoient surprendre aux charmes de la volupté.

Ce M. Curius, cinq ans avant qu'étre creé Consul, voyoit familierement P. Decius, qui, honoré pour la quatriéme fois de la pourpre Consulaire, s'immola genereusement soy-méme pour le salut de sa patrie: Fabricius estoit des amis de cét illustre Citoyen, Coruncanus le connoissoit

auſſi particulierement, & ſçavoit bien juger, tant par les circonſtances de ſes propres actions, que par celles de ce Conſul amoureux de ſa patrie, qu'il y a quelque choſe dans le monde de glorieux & d'illuſtre, à quoy noſtre inclination naturelle nous porte, & que les honneſtes gens recherchent au mépris méme de la volupté.

Qu'eſt-il donc neceſſaire de parler ſi long-temps au deſavantage de la volupté, pour vous montrer, que non ſeulement ce n'eſt point une honte aux vieilles gens de le pas ſouhaiter, mais que plutoſt ils en ſont dignes de loüanges. Comme ils font gloire d'eſtre ſobres, la temperance exacte qu'ils obſervent en leur boire & en leur manger les guarentit de ces faſcheuſes indigeſtions, & jamais les fumées du vin ne forment durant la nuit de viſions importunes dans leur imagination. Neantmoins, parce qu'il eſt difficile de reſiſter abſolument aux douceurs attrayantes de la volupté, que le divin Platon apelle l'amorce des méchans, à cauſe que les hommes s'y laiſſent ſurprendre comme les poiſſons à l'ameçon, il ſemble qu'il ſoit neceſſaire que nous accordions quelque choſe aux

plaiſirs des ſens : Mais je réponds à cela, que ſi les vieillards ſont obligez de renoncer à ces feſtins immoderez, ils ne laiſſent point de trouver leurs petits repas delicieux. Il me ſouvient qu'eſtant encore jeune je voiois ſouvent le vieillard Caius Duillius, fils de Marcus, revenant de ſouper de chez ſes amis, accompagné de flambeaux, & ſuivi de flutes, dont l'harmonie eſtoit un de ſes plus agreables divertiſſemens. C'eſtoit veritablement un honneur, dont juſques-là aucun homme privé ne s'eſtoit prevalu, mais Duillius tiroit ce privilege du bruit de ſes actions heroïques, & du glorieux avantage d'avoir eſté le premier qui deffit ſur la mer les Africains.

Mais qu'eſt-il beſoin que je cherche dans les exemples eſtrangers à quoy ſe ſont ordinairement divertis les anciens vieillards. Je reviens aux particularitez de ma vie. Premierement j'ay toûjours eu des compagnons dans mes réjouïſſances, & de fait, je n'exerçois encore que la charge de Treſorier, quand les ſocietez de jeunes gens furent eſtabliès à Rome. Ce fut au méme temps que les Romains receurent l'auguſte maniere

de faire des ſacrifices à la grande mere des Dieux. Je me réjoüiſſois donc dans de petits feſtins avec mes compagnons, mais nous mélions toûjours dans nos actions cette ardeur de jeuneſſe, qui s'alentiſſant à meſure que nous avançons dans l'aage, rend nos joies plus modeſtes & plus temperées : quoy que dés ce temps-là je conſideraſſe ſeulement le plaiſir de nos petites débauches, par celuy que je gouſtois dans la compagnie & dans la converſation de mes amis. Et c'eſt pourquoy nos anciens, qui ont donné les noms aux choſes, ont ſagement appellé cette compagnie d'amis aſſis à table & mangeans les uns avec les autres, un convive, comme s'ils euſſent voulu dire, qu'ils ſont aſſis enſemble, pour vivre enſemble, & pour entretenir la ſocieté. Tout au contraire des Grecs, qui appellent cette méme aſſemblée, une compotation, ou commenducation, & qui par ces termes groſſiers ſemblent loüer ſeulement en ces compagnies ceux qui boivent ou mangent le mieux; comme s'il n'eſtoit pas plus raiſonnable de tirer l'étimologie d'une choſe, de ce qu'elle a de noble & de relevé, que

non pas de ce qu'elle a de bas & de terrestre.

De moy, j'aime à boire & à manger quelquefois avec mes amis, parce que j'aime leur conversation, & je goute ces joies non seulement avec mes égaux, qui me restent à present en fort petit nombre, mais aussi avec ceux de vostre aage, & principalement avec vous; car j'ay cette obligation à la vieillesse, que diminuant en moy cette avidité que j'avois, estant jeune, de boire & de manger, elle m'a augmenté celle d'entendre discourir agreablement comme vous faites. Ce n'est pas que parmy les vieillards il ne s'en trouve quelques-uns, qui se plaisent encore dans ces festins, car enfin la vieillesse n'est point privée des sentimens naturels; & je n'ay garde de declarer absolument la guerre à tous les plaisirs des sens, puisque je sçai qu'il y en a que nous pouvons moderément gouter, & qui ne sont point condamnables. Quant à moy, je prens plaisir à voir les charges & les dignitez instituées dans les festins par nos ancestres: J'écoute avec joie les discours du maitre de la table, quand il parle le verre à la main, conformement à son insti-

tution : je gouſte une certaine volupté, lors que je boy à longs traits, dans de petits verres, ou dans de grands qui ſont à demy plains, comme Xenophon nous enſeigne dans ſon ſimpoſe. J'aime à boire frais en eſté, le feu & le Soleil me réjouïſſent durant l'hyver. Je continuë cette façon de vivre, mémes lors que je ſuis parmy les Sabins dans mon vilage. Je mange tous les jours avec mes voiſins, & nous nous entretenons ſi agreablement à table ſur toutes ſortes de ſujets, que nos converſations font ſouvent durer le repas juſques bien avant dans la nuit.

Les vieilles gens, me direz-vous, ne goutent pas les plaiſirs du corps juſques au point d'en eſtre chatoüillez, je le croy, mais il eſt vray auſſi qu'ils ne les deſirent pas avec ardeur, & afin d'en eſtre chatoüillez : Car ils n'ont garde de ſouhaiter ce qui de ſoy eſt importun, faſcheux, & des-honneſte. Auſſi Sophocles répondit à mon gré fort à propos & ſagement ſur ce ſujet, lors qu'un vieillard luy ayant demandé s'il eſtoit encore amoureux. Plaiſe aux Dieux, luy dit-il, de me donner de meilleurs & de plus ſalutaires deſirs, car

je

je me ſuis éloigné de ceux-là, comme je m'éloignerois d'un maiſtre barbare & furieux, qui l'épée à la main ſe voudroit jetter deſſus moy. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit peut-eſtre quelquefois ennuyeux & honteux meſme à la jeuneſſe, d'eſtre privée de ces choſes, lors qu'elle ſouhaite avec paſſion d'en joüir, mais je trouve qu'il eſt bien plus agreable d'en eſtre privé aprés s'en eſtre raſſaſié que d'en avoir encore la joüiſſance. Neantmoins parce que ce n'eſt pas en eſtre privé, que de ne les pas deſirer, je conclu qu'il y a plus de plaiſir à ne les pas ſouhaiter, qu'il n'y en a à en joüir. Or s'il arrive que les jeunes gens s'arrétent à ces douceurs, avec plus de ſoin & de paſſion que les vieillards, je crois comme nous avons déja dit, que la poſſeſſion des choſes de peu d'importance premierement les amuſe, & qu'enfin ils s'abandonnent à ces divertiſſemens, dont la vieilleſſe n'eſt pas encore tout à fait privée, bien qu'elle n'en joüiſſe pas abondamment; car comme ceux qui ſont les plus proches du theatre de Rome, ont les places les plus avantageuſes pour voir le farceur Turpio Ambivius, dont toutesfois les boufonneries ſont de telle

nature, qu'elles ne laiſſent pas de donner beaucoup de plaiſir aux ſpectateurs les plus éloignez: Ainſi les jeunes gens qui regardent de prés la volupté, y trouvent, peut-eſtre, plus de ſatisfaction que les vieillards, mais ces mémes vieillards, qui la conſiderent de loin, & auſſi long-temps qu'il eſt neceſſaire de la conſiderer, ne laiſſent pas d'y prendre leur plaiſir.

Que ſi vous me demandez en quoy conſiſte ce plaiſir des vieilles gens, & s'il eſt veritablement conſiderable; Je vous répondray Scipion & Lælius, qu'il conſiſte à ſe voir gueri des fauſſes & dangereuſes opinions du monde, à n'eſtre plus eſclaves de l'ambition, de la vanité, de l'amour, & de la haine, & à ſecoüer enfin le joug rigoureux des paſſions illegitimes, comme par le privilege de ceux que l'aage diſpenſe d'aller à la guerre. Je vous répondray qu'il conſiſte à n'avoir plus d'inquietude, à vivre bien dans ſoy-meſme, & avec ſoy-meſme, comme détaché de ſon corps, & de toutes les choſes qui peuvent troubler la tranquillité de l'eſprit. Or y a-t'il rien au monde de plus delicieux qu'une vieilleſſe oiſive, pour-

veu que toûjours quelque étude serve de nourriture & de divertissement à l'esprit. Combien de fois avons-nous veu le vieillard C. Gallus ami de vostre pere, Scipion, si agreablement attaché aux dimensions du Ciel & de la terre, qu'il sembloit qu'il deust rendre l'ame dans ses profondes speculations? combien de fois le jour l'a-t'il s rpris sur un ouvrage, qu'il avoit commencé dés le soir? combien de fois s'est-il mis à l'étude au point du jour, sans se souvenir, que durant ce travail le Soleil avoit achevé sa carriere, si la nature ne l'en eût averti, en dérobant la lumiere à ses yeux. N'avoit-il pas des joies extraordinaires quand il nous annonçoit les éclipses du Soleil & de la Lune, long-temps avant qu'elles deussent arriver? comment se plaisoit-il en des études, méme de legere importance, parce qu'elles étoient subtiles? A quel point Nevius étoit-il satisfait en écrivant la guerre des Romains contre Cartage: Comment Plaute passoit-il agreablement le temps en travaillant à ses deux comedies, l'une intitulée Truculentus, & l'autre Pseudolus. Le vieillard Livius que j'ay veu, & qui sortit de la vie, quand j'en-

tray dans mon adolescence, Tuditanus & Cethegus estant Consuls, ne prit-il pas plaisir l'espacede sept ans, avant que je fusse né de lire publiquement une comedie qu'il avoit composée? Que dirai-je du plaisir que prenoit P. Luinius Crassus à s'exercer dans la Jurisprudence? Que dirai-je des occupations de P. Scipion, qui ces jours passez fut honoré de la dignité de grand Pontife? Tous ceux que je viens de nommer, n'ont pas laissé, pour estre vieux, de se divertir avec joie dans toutes ces sortes d'études. S'il faut parler de M. Cethegus, qui au sentiment d'Ennius, estoit le plus persuasif de tous les hommes de son temps, avec quel soin & quelle allegresse, tout vieux qu'il estoit, s'attachoit-il continuellement à la pratique de l'éloquence? y a-t'il parmy les festins, y a-t'il parmy les jeux, y a-t'il parmy les femmes débauchées des plaisirs comparables à l'allegresse interieure de ces venerables vieillards? Ce sont-là certes les plus beaux fruits de l'étude, & les plus parfaits contentemens de la vie, qui dans les ames bien nées croissent insensiblement avec l'aage. C'est ce que Solon nous a fait entendre de bonne grace

par ces paroles, que j'ai déja remarquées, qu'il prenoit plaisir à devenir vieux, parce que de jour en jour il apprenoit quelque chose de nouveau; il n'y a point aussi de ravissement au monde qui puisse égaler cette satisfaction de l'esprit.

Considerons maintenant les plaisirs que prennent les laboureurs à cultiver la terre; car c'est une occupation qui me plaist infiniment, & je la trouve à ce point delicieuse, tant parce que la vieillesse ne nous empéche point d'en goûter le contentement, qu'à cause qu'elle me semble avoir beaucoup de rapport avec la façon de vivre des Philosophes, Premierement n'est-il pas veritable, que ce n'est pas sans avoir bien raisonné, qu'on donne tant de façons à la terre, qui ne refuse jamais le joug qu'on luy impose, & qui rend toûjours avec usure, tantost plus grande, tantost moindre ce qu'une fois elle a receu. Ce n'est pas que les fruits admirables qu'on en recueille soient le sujet de toutes mes réjoüissances, je considere encore avec une certaine allegresse la nature & la proprieté de cette terre, qui aiant receu dans son sein déja amoli & labouré, le grain qu'on y a répandu, l'enferme

premierement dans elle-mesme, ce que nous appellons communément herser, le couve, pour ainsi parler, & l'échaufe; & puis venant à l'humecter de ses tiedes vapeurs, s'enfle, & en fait sortir un germe, qui verdissant & s'élevant sur des filets de racines aussi déliez que des cheveux, croist peu à peu, & enfin devenu grand, s'appuie sur un tuyau plein de nœuds, & s'enferme en haut dans des foureaux, d'où il fait sortir son fruit arangé proprement en épi par petites mailles, entourées & comme armées de petits traits, pour empécher les oiseaux de le bequeter.

Il ne seroit point necessaire que je vous dise, comme on plante la vigne, comme elle bourgeonne, comme elle croist; mais je ne me puis lasser de vous conter mes joies, afin que vous reconnoissiez combien j'aurois tort de trouver ma vieillesse ennuyeuse. Et veritablement quand nous ne considererions point avec étonnement les proprietez admirables de tant de choses engendrées de la terre, qui d'un petit pepin de figue, qui d'un petit pepin de raisin, qui des plus petites graines des fruits, qui des moindres filets des racines,

produit enfin des troncs & des branches d'une grosseur prodigieuse; N'est-il pas vrai que nous ne sçaurions voir sans admiration, & sans plaisir, ces larmes qui distillent de la vigne, ce bois qu'elle jette, ce sarment qu'on en coupe, & des provins qui la renouvellent ?

Voiez comme la vigne, qui est foible de soy, & qui naturellement rampe à terre, si elle n'est soûtenuë, se sert de ses tendrons, ainsi que de mains pour embrasser tout cequ'elle rencontre, afin de s'élever ? voiez, je vous prie, jusques où elle s'étendroit en serpentant & s'alongeant de toutes parts, & comme enfin elle feroit une forest de bois & de fueilles, si l'art du vigneron n'emploioit le fer pour en retrancher les superfluitez : de sorte qu'au commencement du Printemps on voit paroistre le bourgeon sur les neuds du sarment qui reste, & de ce bourgeon sort la grape, qui recevant peu à peu sa nourriture & son accroissement de l'humidité de la terre & de la chaleur du Soleil; est premierement aspre au goust, puis s'adoucit en meurissant, à labry, & sous la fraischeur d'une infinité de fueilles qui la defendent contre les injures de l'air &

contre les ardeurs du Soleil trop violentes. Peut-on rien voir de plus beau, ny de plus agreable que ce fruit? Certes non seulement je le regarde avec joie, à cause des commoditez qui m'en reviennent, comme j'ay déja dit, mais je prens encore plaisir à considerer ses proprietez, & à cultiver le plan qui me le donne. Je considere avec allegresse cét arrengement d'eschalas d'une égale hauteur fichez par ordre dans la terre, comme on y lie la vigne, comme on la provigne comme on la taille en sa saison & comme ce sarment coupé sert à la replanter. Que dirai-je de la maniere d'arrouser la terre, d'y faire des mares, des fosses, des rigoles? que dirai-je de toutes les façons qu'on luy donne pour la rendre plus fertile & plus abondante? que dirai-je enfin du profit qui se trouve à l'amander? J'en ay déja amplement discouru dans le livre que j'ay fait de l'agriculture, bien que le docte Hesiode, qui a écrit de cette mesme agriculture, n'en ait aucunement parlé. Et cependant Homere, qui, selon mon opinion, vivoit plusieurs siecles avant luy, introduit le Roi Laërtes, prenant plaisir à voir son fils labourer & fumer la terre.

Non ſeulement ces riches moiſſons, non ſeulement ces belles & vaſtes prairies, non ſeulement les vignes & les arbres qu'elles embraſſent ſi étroitement, rendent la campagne agreable ; elle eſt encore delicieuſe par l'abondance des paturages qui ſervent à nourrir le beſtial, par le plaiſir & le profit que donnent les mouches à miel, par ces plants d'arbres fruitiers, par ces eſpaliers admirables, & enfin par l'aimable varieté de fleurs, qui embeliſſent les jardins. Elle eſt encore delicieuſe, par les divertiſſemens qui ſe prennent à planter des arbres, & à les enter, en quoy conſiſte l'occupation des champs la plus ingenieuſe.

Je pourrois m'étendre davantage ſur les divertiſſemens que la campagne produit, mais je ſens bien que j'en ay déja diſcouru trop longuement. Je crois neantmoins que vous me pardonnez, car j'ay une affection tres-particuliere pour tout ce qui regarde l'agriculture; & afin que vous ne penſiez pas, que je croie la vieilleſſe exempte de toutes ſortes d'imperfections, je vous dis que c'eſt un vice naturel aux vieillards que d'eſtre grands parleurs. C'eſt dans ces

occupations champeſtres que M. Curius paſſa les reſtes de ſa vie aprés avoir triomphé des Samnites, des Sabins, & de Pyrrhus. Et certes quand je jette les yeux ſur la maiſon des champs de cét illuſtre Capitaine, car elle n'eſt pas fort éloignée de la mienne, je ne puis aſſez admirer la temperance d'un ſi grand perſonnage, ny ſa façon de vivre accommodée à chaque temps. J'admire Curius, qui, aſſis auprés de ſon feu, refuſe de grandes ſommes d'or que luy preſentent les Samnites : J'admire Curius, qui leur répond, qu'il luy ſemble, que ce n'eſt point une choſe glorieuſe de poſſeder de l'or, mais bien de commander à ceux qui poſſedent de l'or. Penſez-vous qu'un eſprit ſi grand & ſi genereux puſt trouver ſa vieilleſſe ennuyeuſe ?

Mais je reviens aux laboureurs, pour ne me point éloigner de moy-meſme. Il y avoit alors des Senateurs à la campagne, je veux dire, des vieillards, puis que L. Quintus Cincinnatus, menant la charuë dans ſes terres, fut averti qu'il avoit eſté creé Dictateur à Rome; & vous ſçavez, que par le commandement de ce Dictateur, C. Servilius Hala

maiſtre de la Cavalerie tua Sp. Melius, qui ſe vouloit élever ſur le troſne des Rois. On faiſoit venir du village M. Curius, & les autres vieillards pour leur donner place au Senat, & ceux que Rome deputoit pour les aller querir, s'appelloient de-là voiageurs. Eſtimez-vous donc miſerable la vieilleſſe de ceux qui ſe ſont ainſi divertis dans les occupations champeſtres. Pour moy, je ne penſe pas qu'il y ait une façon de vivre plus heureuſe que celle-là, non ſeulement à cauſe que l'agriculture eſt utile à tout le genre humain, mais encore parce que l'homme en ſon particulier, comme j'ay dit, prend plaiſir à s'y exercer, & que ſes divertiſſemens mémes luy fourniſſent une abondance de toutes choſes neceſſaires, tant pour ce qui regarde la conſervation de ſa vie, que pour ce qui concerne le culte des Dieux. C'eſt pourquoy l'on ne doit pas ſi abſolument condamner la vieilleſſe, puis que parmi les vieilles gens il y en a quelques-uns qui joüiſſent de divertiſſemens ſi agreables.

N'eſt-il pas vray qu'un laboureur aſſidu à cultiver ſes terres, a ſes caves toûjours pleines de vin excellent; qu'il

a en tout temps sa provision de bonne huile, & ses greniers remplis de toutes sortes de grains ? N'est-il pas vray que sa maison est toûjours riche, que sa basse cour n'est jamais degarnie de porcs, de troupeaux de moutons, de chevraux & de volailles ? N'est-il pas vray que jamais le lait, le miel, & le fromage ne luy manquent? les laboureurs appellent maintenant les commoditez qu'ils attirent de leurs jardins, une autre provision, à quoy le profit, qui revient du divertissement de la chasse, sert encore d'un delicieux assaisonnement. Que diray-je du contentement que donne l'aspect de ce riche émail des prairies, de ces belles allées d'oliviers plantez à la ligne, & de plusieurs autres arbres de differentes especes ? Je finis aprés vous avoir dit, qu'il n'y a rien au monde de plus excellent qu'une terre bien cultivée, soit que vous consideriez les necessitez de la vie, soit que vous regardiez ses divertissemens; & que bien loin d'estre privez de ces douceurs par la vieillesse, elle nous invite plutost, & nous excite à les goûter, car où est-ce que le feu & le Soleil peuvent plus commodement rechauffer les vieillards qu'à la

campagne? où eſt-ce que l'ambre & les eaux les peuvent rafraichir plus agreablement ? Que les jeunes gens donc mettent toutes leurs joyes dans la poſſeſſion de leurs armes & de leurs chevaux, qu'ils aiment ſur toutes choſes leurs lances & leurs javelots, qu'ils ſe plaiſent particulierement à nager & à courir, pourveu que de tous les jeux ils nous laiſſent à nous autres vieillards celui des dez & des échecs, qu'ils faſſent toutesfois ce qu'il leur plaira, car la vieilleſſe pour eſtre heureuſe, n'a pas beſoin de ces divertiſſemens.

Il y a pluſieurs choſes extremement utiles ſur ce ſujet dans les livres de Xenophon, que vous devez lire attentivement, comme déja vous avez commencé. Quelles loüanges ne donne-t'il pas à l'agriculture, au livre qu'il a fait de l'œconomie : & afin que vous compreniez les ſentimens de ce Philoſophe, il ne croit pas qu'il y ait au monde un exercice plus royal que celuy de cultiver la terre. Socrates s'entretient dans ce livre avec Critobulus, & parlant de Cyrus Roy des Perſes, homme d'un grand eſprit, & dont toutes les qualitez eſtoient roiales raconte qu'un perſonnage illuſtre

de Lacedemone nommé Lisandre, l'étant venu saluer à Sardes, & luy aiant offert de riches presens de la part des Lacedemoniens, Cyrus le receut fort civilement, & pour le divertir, lui montra les belles & longues routes de son parc: Que Lisandre ravi de voir des arbres si hauts, si droits, & plantez avec un si bel ordre, en échiquier; Qu'admirant cette terre de toutes parts avec soin labourée, nettoiée, & émaillée de fleurs, dont l'odeur delicieuse parfumoit l'air d'alentour, il ne se put empécher de dire, qu'il ne pouvoit assez admirer, non seulement le soin & la peine, mais encore l'esprit & l'industrie de celuy, qui avoit compassé & ordonné si agreablement toutes ces choses. A quoy Cyrus répondit, c'est moi qui les ay ainsi compassées & ordonnées, jusques-là méme, que la pluspart des arbres que vous voiez ont esté plantez de ma main. Qu'alors Lisandre considerant avec attention la pourpre roiale de Cyrus, la majesté de son visage, la propreté & la richesse de ses habits à la Persienne, couverts d'or & de pierreries; Certes, Cyrus, luy dit-il, on a raison de croire que vous estes heureux, puisque

la fortune s'est jointe à vostre vertu.

C'est donc de cette felicité qu'il est permis aux vieillards de joüir ; l'aage n'empéche point que jusques au dernier soupir de nostre vieillesse, nous ne nous divertissions à mille choses, & principalement à ce qui concerne l'agriculture. Nous sçavons que M. Valerius Corvinus emploia les derniers momens de sa vie à cultiver la terre, lui qui vécut cent ans, dont quarante-sept s'écoulerent entre son premier & son sixiéme Consulat. Ainsi l'on peut dire qu'il marcha dans la carriere de l'honneur jusques à l'aage, que nos anciens ont marqué pour le commencement de la vieillesse ; mais qu'il fut plus heureux durant la sienne, que durant sa jeunesse, puisqu'estant vieux il eut moins de peine & plus d'autorité.

Certes l'autorité est le plus haut degré où puissent aspirer les vieilles gens. Combien fut-elle considerable en L. Cæcilius Metellus, combien en Attilius Calatinus, qui seul par le consentement de plusieurs nations eut l'honneur d'estre qualifié par excellence le premier du peuple : éloge qu'on voit encore gravé sur son sepulchre. Il falloit

bien que ce ſage vieillard euſt des qualitez extraordinaires, puiſque la reputation de tous les Romains ſe ſoumet à la ſienne, & conſent qu'on luy donne de ſi hautes loüanges. Quel homme eſtoit P. Craſſus, nagueres ſouverain Pontife? Quel homme eſtoit M. Lepidus, honoré apres luy de la méme dignité Pontificale? Que diray-je de Paul, ou de Scipion l'Africain? que diray-je du grand Scipion, dont j'ay déja parlé? non ſeulement on defferoit beaucoup à leurs avis, mais ce qu'ils ſembloient méme aprouver par le moindre geſte eſtoit aprouvé de tout le monde; tant leur autorité eſtoit reſpectée. Certes cette autorité reluit avec tant d'éclat dans une vieilleſſe vertueuſe, qu'on en fait plus de cas que de toutes les voluptez des jeunes gens.

Mais ſouvenez-vous, je vous ſuplie, que dans tous mes diſcours je loüe ſeulement les vieillards, qui dés leur jeuneſſe ont baſti les fondemens de leur vertu. De là vient ce que j'ay dit autrefois avec l'aprobation de tout le monde, que la vieilleſſe eſt malheureuſe, qui veut élever ſa reputation ſur de ſimples paroles, & qui n'a point fait de bonnes

actions

actions qui lui puissent servir de fondement. Ce ne sont point les cheveux blancs, ce ne sont point les rides, qui donnent du credit aux vieillards; cette autorité qui les rend venerables, est un fruit qui commence à croistre dés les premieres années de leur vie, qui meurit enfin & se recueille dans leur vieillesse.

Ces honneurs que nous rendons aux vieilles gens, comme de les saluer, d'aimer leur conversation, de leur ceder la premiere place, d'aller au devant d'eux, & de les reconduire, de nous tenir debout & découverts devant eux & enfin de leur demander conseil dans nos plus grandes affaires, pour estre en aparence legers & communs, ne laissent pas d'étre les plus considerables; & nonseulement ils s'observent religieusement parmy nous, mais encore dans les Republiques les mieux policées. On raporte à ce propos de Lisandre Lacedemonien, dont j'ay tantost parlé, qu'il avoit accoutumé de dire, que la ville de Lacedemone étoit le sejour du monde le plus honorable pour les vieilles gens, parce que c'estoit le lieu où la vieillesse estoit le plus honorée: & de fait, l'histoire nous aprend qu'un vieillard Athenien s'étant pre-

ſenté ſur le theatre, aux jeux qu'on celebroit dans la ville d'Athenes, pas un de ſes compatriotes ne luy offrit de place, mais que s'eſtant aproché des Ambaſſadeurs Lacedemoniens, qui avoient ſeance en un certain lieu du theatre, ils ſe leverent tous, pour rendre honneur au vieillard, & le firent aſſeoir aupres d'eux : Que le peuple, à qui cette action ſembla ridicule, s'eſtant mis à batre des mains, un des Ambaſſadeurs dit hautement, que les Atheniens ſçavoient bien ce qui eſtoit raiſonnable, mais qu'ils ſe ſoucioient peu de l'obſerver. Il ſe fait pluſieurs choſes remarquables dans nôtre compagnie, & conformes aux actions des Lacedemoniens : mais celle-cy, dont nous parlons, s'y obſerve particulierement : Car chacun de nous y opine, ſelon le rang que ſon aage luy donne : Les vieillards ſont placez au deſſus de ceux qui poſſedent les premieres Magiſtratures, & les augures qui ſont plus aagez, au deſſus meſme de ceux qui ont quelque commandement.

Y a-t'il donc des voluptez corporelles, qu'on puiſſe comparer aux avantages, que nous tirons de cette autorité.

Certes ceux qui l'ont possedée avec honneur, ont, selon mon opinion, heureusement achevé le cours de leur vie, & ne ressemblent pas à ces mauvais Comediens, qui manquent au dernier Acte de leur Comedie, & ne la sçauroient achever. Je sçay bien qu'il y a des vieillards inquiets, chagrins, sujets à se mettre en colere, & enfin de facheuse humeur ; Et si nous passons plus avant, je diray méme qu'il s'en trouve d'avares : mais toutes ces imperfections sont des vices des mœurs & non pas de la vieillesse. Si toutesfois ce chagrin, & ces autres defauts, dont je viens de parler, ne sont absolument justes, ils ont au moins quelque aparence de raison, qui les rend excusables : Car les vieillards pensent qu'on les méprise, & qu'on se moque d'eux. Ajoutons à cela, que la moindre injure blesse un esprit, qui loge dans un corps infirme.

Cependant il n'y a pas une de ces imperfections, que l'étude & les bonnes mœurs ne puissent corriger, il n'y a pas une de ces amertumes qu'elles ne puissent adoucir. Et cela se remarque, non seulement dans le cours de la vie, mais dans la representation méme du cours de

la vie, en ces deux freres, que Terence introduit dans sa Comedie des Adelphes : combien l'un montre-t'il de rudesse & de mauvaise humeur en toutes ses actions, combien les civilitez de l'autre sont-elles agreables. Ainsi se gouverne le monde, car comme tous les vins ne s'aigrissent pas pour estre vieux, le grand nombre d'années ne rend pas tous les hommes chagrins. J'aprouve fort la severité dans la vieillesse, mais je veux que, comme les autres choses, elle soit moderée & sans aigreur. Quant à l'avarice des vieillards, je ne comprend pas sur quelles raisons elle est fondée : Car je ne trouve rien de plus impertinent dans le monde, que de renouveler les ardeurs d'amasser des richesses, d'autant plus qu'il reste moins à vivre, & par consequent qu'on en a moins affaire.

Enfin l'on attribuë à la vieillesse un quatriéme defaut, qui semble la devoir épouvanter, ce sont les aproches de la mort, dont veritablement elle ne peut estre éloignée. O miserable vieillard, qui dans la suitte de tant d'années n'a pû reconnoistre combien la mort est digne de mépris. Elle est absolument indifferente, si nostre ame est par elle absolu-

ment eſteinte,mais elle eſt deſirable, ſi elle conduit noſtre ame en quelque lieu, où elle ſoit éternellement bien-heureuſe,car je ne penſe pas qu'il y ait de milieu entre ces deux choſes. Que craindray-je donc,s'il n'y a point de miſere pour moy,apres la mort, ou s'il y a une felicité perpetuelle? Quel homme aſſez depourveu de jugement,fuſt-il méme en la fleur de ſon aage,ſe peut vanter d'étre aſſeuré de vivre depuis le matin juſqu'au ſoir? Certes cét aage eſt bien plus ſouvent que le noſtre en danger de tomber dans les embuſches de la mort. Les jeunes gens ſont plus ſujets à eſtre malades que nous,leurs maladies ſont plus violentes, leur gueriſon couſte plus de ſoins & plus de larmes que la noſtre. De là vient que peu de perſonnes arrivent juſqu'à la vieilleſſe. Or ſi la jeuneſſe imitoit la façon de vivre des vieillards, elle vivroit bien plus heureuſement & plus ſagement; Car l'eſprit,le jugement, & la conduite ſe remarquent particulierement dans la vieilleſſe,& il eſt vrai que jamais nous n'euſſions veu de ſi floriſſantes Republiques, ſi elles n'euſſent eſté eſtablies & gouvernées par des vieillards.

Mais je reviens aux considerations de cette mort prochaine, qui n'est pas seulement un vice de la vieillesse, puisque vous voiez méme que la jeunesse y est sujette. J'ai experimenté moi-méme que la mort frape indifferemment toutes sortes d'aages, tant en la perte de mon fils, qu'en celle de vos freres, Scipion, que leurs merites extraordinaires destinoient aux premieres charges de la Republique. Mais un jeune homme, me direz vous, espere de vivre longuement, & un vieillard ne peut raisonnablement se flater de cette esperance. J'avoüe qu'un jeune homme l'espere, mais il l'espere follement: Car qu'y a-t'il de plus extravagant au monde que de prendre l'incertain pour le certain, & le faux pour le vray. Il est vray qu'un vieillard ne sçait plus qu'esperer, mais en cela méme sa condition est meilleure que celle du jeune homme, car il posséde les choses qu'il avoit esperées. Le jeune veut vivre longuement, le vieux a déja longuement vécu. Et toutefois, bons Dieux, quelle longue durée peut-on trouver dans la vie de l'homme, quand méme nous considererions celle d'Arganto-nius, Roy des Tartessiens qui selon que

l'aprend l'hiſtoire regna quatre vingts ans vers les extremitez d'Eſpagne, & en vécut ſix vingts.

Tout ce qui finit ne me peut ſembler long, car enfin ce terme eſtant arrivé, tout ce qui s'eſt paſſé de temps s'eſt évanouï, & s'il reſte quelque choſe à l'homme, c'eſt ſeulement le fruit de ſes bonnes actions. Les heures, les jours, les mois, & les années paſſent inſenſiblement & nous échapent, pour ne jamais revenir, & nous ne ſçavons pas ce qui les ſuivra. Ainſi chacun ſe doit contenter du temps qui luy eſt ordonné pour vivre. Le Poëte n'eſt point obligé d'achever ſa Comedie, pour plaire au comedien, c'eſt aſſez qu'il ait reüſſi aux actes qu'il en a faits, & juſqu'où le ſujet a conduit ſes penſées. Le ſage n'eſt point obligé de vivre juſqu'à ce que les années l'acablent, peu de jours ſont aſſez longs pour bien vivre, & avec honneur. Si les voſtres ſont ainſi limitez, vous devés en cela regler vos reſſentimens, à l'exemple des laboureurs, qui ne regrettent point la perte des douceurs du Printems, quand ils joüiſſent des beaux jours de l'Eſté, ou des richeſſes de l'Automne. L'adoleſcence eſt particulierement re-

presentée par le Printemps, parce que durant cette saison, les fleurs nous montrent les fruits que nous pouvons esperer. Les autres aages de la vie ont du raport avec les saisons de l'année, durant lesquelles on moissonne & on cueille les fruits. Ceux de la vieillesse, comme je vous ay déja souvent dit, consistent au souvenir des biens qu'on a acquis, & en l'abondance de ceux qu'on possede. J'appelle biens toutes les choses qui se font selon les loix de la nature. Or qui a-t'il de plus naturel aux vieillards que de mourir, puisque cette méme mort arrive aux jeunes gens malgré méme la nature. C'est pourquoy il me semble que les jeunes cessent de vivre, de la méme façon que la flame cesse d'éclairer quand on a jetté beaucoup d'eau dessus, & que la chaleur naturelle, qui fait la vie, s'éteint d'elle méme dans les vieillards, ainsi que le feu s'éteint de luy-méme, quand il a consumé le bois qu'on luy avoit donné: de sorte que si les uns, en mourant ressemblent aux pommes qu'on abat de l'arbre, lors qu'elles sont encore vertes, les autres ressemblent à ces mémes pommes, qui tombent d'elle-mémes, quand elles sont meures.

meures. La violence oste la vie aux jeunes, la maturité de l'aage l'oste aux vieux.

Certes cette maturité me semble si delicieuse, que mes joyes s'augmentent dans mon ame, à mesure que j'aproche de l'heure de ma mort, comme si apres une longue & perilleuse navigation, je commençois à voir la terre. Chaque aage a des limites que luy donne la nature, mais elle n'en a point donné à la vieillesse. Ainsi le vieillard vit avec honneur, & selon les maximes de la raison, pourveu qu'il fasse son devoir dans l'exercice de sa charge, qu'il maintienne son autorité, & qu'il méprise la mort. De là vient que la vieillesse est quelquefois plus vigoureuse & plus resoluë que la jeunesse. Et c'est ce que Solon répondit si à propos à Pisistratus, car ce tiran luy aiant demandé, de quelles forces, enfin, ou de quelles esperances il estoit apuyé, pour s'oposer avec tant d'audace à ses roiales intentions. Je n'ay, luy dit-il, d'autre apuy que ma vieillesse. La meilleure & la plus heureuse fin de la vie arrive à l'homme, quand ses sens & son jugement n'estans point encore alterez, la nature elle méme rompt l'ou-

vrage qu'elle avoit ſi merveilleuſement formé. Car comme le méme artiſan qui a baſti une maiſon, ou conſtruit un navire, les peut facilement deffaire, ou demolir; ainſi la méme nature, qui avoit ſi eſtroitement uni les parties de l'homme, les peut diſſoudre. Mais ces parties ſe deſuniſſent avec douleur, quand leur union eſt toute nouvelle, & ſe détachent facilement, lors que cette union eſt vieille. D'où vient qu'il ne faut pas que les vieillards ſouhaitent avec trop d'avidité la poſſeſſion de ce reſte de vie, ny qu'ils s'en privent, ſi quelque raiſon importante ne les y oblige. Pythagore deffend de ſortir de la vie ſans le commandement expres de celuy qui commande, c'eſt à dire de Dieu : Et nous liſons dans l'éloge du ſage Solon, qu'il voulut que ſa mort fuſt accompagnée des larmes de ſes amis. Il voulut, je m'aſſeure, que les ſiens s'affligeaſſent de ſa perte & la pleuraſſent. Mais je ne ſçay ſi les ſouhaits d'Ennius ont eſté plus raiſonnables, quand il dit.

Que perſonne à ma mort ne répande de larmes.

Ennius ne croit pas qu'on doive pleurer une mort, qui ſert de paſſage à

l'immortalité. Or ſi nous avons en mourant quelque douleur, ou quelque aprehenſion de cette mort, elles ne peuvent eſtre de longue durée principalement aux vieillards. Cependant nous devons ſouhaiter apres la mort quelque ſentiment, ou nous devons croire qu'il n'y en a point. C'eſt ſur quoy nous devrionsfaire reflexion dés noſtre basage, afin de mépriſer la mort, puiſque, ſans cette meditation, il n'y a perſonne au monde qui puiſſe poſſeder aucune tranquilité d'eſprit. Certes il faut mourir, & le temps de cette mort eſt ſi certain, que nous ne ſçavons pas ſi c'eſt aujourd'hui méme qu'elle doit arriver. Le moien donc que l'homme vive ſans inquietude, s'il craint à tous les momens du jour que cette mort ne le ſurprenne.

Il n'eſt pas neceſſaire que j'employe beaucoup de diſcours pour prouver cette verité, puiſque je me ſouviens de L. Brutus, qui fut tué en delivrant ſa patrie de l'opreſſion de ſes ennemis; puiſque je me ſouviens des deux Decies, qu'un méme deſir d'obliger leur patrie precipita volontairement dans le tombeau; puiſque je me ſouviens de M. Regulus, qui s'en alla genereuſe-

ment au ſuplice,pour ne point violer la foy qu'il avoit donnée à ſon ennemy, puiſque je me ſouviens des deux Scipions,qui expoſerent ſi courageuſement leur vie, pour s'opoſer au paſſage des Africains ennemis de Rome,puiſque je me ſouviens de L. Paulus,voſtre ayeul, Scipion, qui pour reparer honorablement la faute inſigne que fit ſon Collegue en la journée de Cannes,ne craignit point de ſe jetter ſoy-méme dans les embuches de la mort;Puiſqu'enfin je me ſouviens deM.Marcellus,dont les plus grands ennemis mémes n'ont pasvoulu, qu'ilfuſt privé de l'honneur de la ſepulture. Mais j'aydéja remarqué dans mon livredegenealogies,que les legionsRomaines,la teſte levée,& avec une gaieté genereuſe, ſont ſouvent allées en des lieux,d'où elles croioient bien ne revenir jamais.

Seroit-il donc raiſonnable que les vieillards craigniſſent, ce que mépriſent les jeunes gens, non ſeulement ceux qui n'ont qu'une legere teinture des ſciences, mais les plus ruſtiques mémes. Certes je crois qu'on ſe raſſaſie de la vie, en ſe raſſaſiant de toutes les choſes neceſſaires à la vie.L'enfan-

ce a de certains divertiſſemens qui luy plaiſent, pourquoy ceſſent-ils de nous eſtre agreables quand nous ſommes parvenus juſqu'à la jeuneſſe ? Pourquoy dans l'aage viril mépriſons-nous des plaiſirs, qui nous ſembloient ſi delicieux dans le commencement de cette jeuneſſe? Et ſi méme cét aage viril a des joies, qui ne nous touchent aucunement dans la vieilleſſe, ne pouvons-nous pas dire par un ſemblable raiſonnement, que le vieillard a des contentemens & des douceurs, qui enfin s'évanoüiſſent. Comme donc les plaiſirs des autres aages finiſſent, ainſi finiſſent ceux de la vieilleſſe, & c'eſt alors que le degouſt que nous avons de la vie nous fait connoiſtre que la mort eſt proche de nous, & que ſon temps eſt venu.

A n'en point mentir ; je ne ſçay pas pourquoy je n'oſe vous dire les ſentimens que j'ay de la mort, veu que je ſuis d'autant plus capable qu'un autre de la connoiſtre, que je ſuis plus pres d'elle que beaucoup d'autres. Je m'imagine déja, Scipion, & Lælius, voir vos peres, ces hommes illuſtres, & mes plus chers amis, joüiſsans d'une vie, qui ſeule doit eſtre apellée vie: Car tan-

dis que nos ames ſont renfermées dans ces priſons corporelles, il eſt vray que les loix de la nature nous obligent à des fonctions faſcheuſes, & bien penibles; Or eſt-il que noſtre ame eſt toute celeſte, qu'elle eſt ſortie de cette maiſon des Dieux, & comme tombée ſur la terre, qui eſt une demeure entierement repugnante à ſa divinité & à ſon immortalité.

Mais je crois que les Dieux immortels ont répandu les ames dans les corps, afin qu'entr'elles il s'en trouvaſt quelques-unes, qui protegeaſſent la terre, & qui conſiderant d'icy bas cét ordre admirable & ce mouvement reglé des Cieux, priſſent plaiſir de les imiter par une façon de vivre reglée & vertueuſe. Voila les ſentimens que j'ay de la mort, qu'ont imprimez dans mon eſprit & la raiſon, & nos conferances ordinaires, & l'autorité puiſſante des plus ſçavans Philoſophes. J'écoutois lire la doctrine de Pythagore, & celle de ſes Sectateurs, qui jadis furent apellez les Philoſophes d'Italie; & j'aprenois qu'ils ont touſiours creu que nos ames ont été tirées de l'entendement de Dieu. Je liſois ces raiſonnemens admirables ſur

l'immortalité de l'ame, que nous laiſſa Socrates en mourant, luy que l'Oracle méme d'Apollon a jugé le plus ſage des hommes.

Qu'eſt-il beſoin de vous en dire davantage? Ainſi j'ay creu, ainſi je croy, que l'ame eſt immortelle, ne pouvant pas m'imaginer qu'un eſprit mortel ſoit capable d'une ſi grande agilité, d'une memoire des choſes paſſées ſi preſente, d'une providence pour l'avenir ſi judicieuſe, de tant d'arts, de tant de ſciences, de tant d'inventions. Ainſi je crois que l'ame eſt immortelle, parce qu'elle agit continuellement, ſans toutefois qu'elle ait aucun principe de mouvement, puiſqu'elle ſe meut de ſoy-méme; parce que ce mouvement ne doit jamais finir, n'y ayant pas aparence qu'elle ſe veüille elle méme abandonner. Ainſi je croy que l'ame eſt immortelle, parce que ſa ſubſtance eſt toute ſimple, parce qu'elle n'admet en elle aucun mélange, ny aucune choſe contraire ou diſſemblable à ſa nature; ce qui la rend indiviſible, & par conſequent independante de la mort. Oüy veritablement il eſt aisé de voir qu'elle n'y eſt point ſujette, quand on

vient à confiderer que les hommes fçavent tant de chofes mefmes avant que d'eftre nez. Ce que je puis facilement juftifier par l'exemple des enfans, de qui l'efprit devore, pour ainfi parler, fi promptement les arts qu'on leur enfeigne, quoy que tres-difficiles, qu'ils femblent les avoir appris autresfois, & s'en reffouvenir, plutoft que les apprendre. Ce font-là prefque les pensées de Platon, mais le grand Cyrus, en mourant parle de la forte chez Xenophon. Ne penfez pas, dit-il, mes chers enfans, quand je feray feparé de vous, que je fois abfolument reduit au neant, ou que je n'aie aucune exiftance. Comme lors que je converfois parmy vous, il vous eftoit impoffible de voir mon ame, mais que mes actions feulement vous faifoient juger qu'elle eftoit enfermée dans ce corps: ainfi devez-vous croire, quand mefme vous ne me verrez plus, qu'elle refide encore quelque part dans l'eftre des chofes. Certes les actions illuftres des grands hommes ne recevroient point de fi hautes loüanges aprés leur mort, fi leurs ames glorieufes qui ne meurent point avec eux, ne nous obligeoient d'en conferver la

memoire. De moy, je n'ay jamais pû croire que les ames vivent tant qu'elles ſont enfermées dans les corps mortels, & qu'elles meurent dés qu'elles en ſont ſorties. Je n'ay jamais pû croire, que l'ame devint inſensée, pour avoir logé dans un corps inſensé, mais je me ſuis toûjours perſuadé que s'eſtant une fois détachée de ces liens terreſtres, elle étoit pure, elle eſtoit nette, elle eſtoit ſage, & telle enfin qu'elle avoit commencé d'eſtre avant qu'elle informaſt ce corps. Il eſt aisé de voir ce que devient chacune de ces choſes, lors que la mort en a rompu la naturelle union: Elles s'en retournent toutes au lieu de leur origine, mais l'ame ſeule ne ſe voit point, ſoit qu'elle anime encore cette maſſe corporelle, ſoit qu'elle s'en retire. Vous reconnoiſſiez maintenant qu'il n'y a rien au monde qui reſſemble mieux à la mort que le ſommeil : Mais ceux qui dorment ne font-ils pas remarquer que leurs ames ſont divines puiſqu'elles voient ſi loin dans l'avenir pendant le peu de liberté que l'aſſoupiſſement du corps leur laiſſe prendre dans leur priſon. C'eſt de-là que vous pouvez conclure à quel point elles ſeront clair-

voyantes & lumineuſes, quand elles auront tout-à-fait ſecoüé le joug de cette honteuſe & peſante ſervitude. Et partant ſi ces choſes ſont veritables, vous devez, mes chers enfans, m'honorer comme un Dieu; ſi au contraire l'ame meurt avec le corps, toûjours eſtes vous obligez de cherir ma memoire, d'une affection pieuſe & inviolable, vous qui reverez les Dieux, dont les bontés & les ſoins adorables protegent & gouvernent l'Univers. Voila ce que dit Cyrus en mourant.

Voyons maintenant, s'il vous plaiſt, quels ſont nos ſentimens ſur ce ſujet. Jamais, Scipion, perſonne ne me perſuadera que Paul, voſtre pere, que vos deux ayeuls Paul & Scipion l'Africain, que le frere de cét Africain, que voſtre Oncle, & enfin que tant d'autres perſonages illuſtres, qu'il n'eſt point icy beſoin de nommer, euſſent entrepris de ſi grandes & de ſi penibles choſes, pour l'honneur de leur poſterité, s'ils n'euſſent ſceu veritablement, qu'ils pouvoient prendre part à cét honneur. Et afin qu'à l'exemple des vieillards, je me glorifie un peu moy-méme, vous imaginez-vous que j'aurois eſſuyé tant de

travaux, pensez-vous que j'aurois pris tant de peine, & les jours & les nuits, dans la paix, & durant la guerre, si j'avois creu que la fin de ma vie deust estre celle de ma gloire. Ne m'eust-il pas esté plus doux & plus delicieux de passer cette vie dans une oisiveté tranquile, sans peine & sans inquietude. Mais mon ame s'élevoit tousiours je ne sçai comment dans moy-méme, pour regarder l'avenir, comme le precieux objet de ses desirs, & comme si elle eust esté asseurée de vivre, apres estre sortie de cette vie. Or pourquoi est-ce que les ames des honnestes gens aspirent ainsi à l'immortelle gloire, & travaillent incessamment pour l'acquerir, sinon parce qu'il est vray que nos ames sont immortelles? D'où vient que le sage reçoit la mort avec un visage égal & satisfait, & que l'insensé ne la considere qu'avec un esprit inquiet, & rempli d'apprehensions, sinon à cause que le sage, qui prevoit de loin, aperçoit la beauté de la demeure destinée pour son ame, & que cét avantage ne peut arriver au méchant, que l'ignorance & l'horreur de ses crimes aveuglent pour les felicitez éternelles.

Certes j'ay une paſſion extraordinaire de voir vos illuſtres ayeuls que j'ay tant honorez & cheris, & je n'ay pas ſeulement cette paſſion pour ceux que j'ay connus & frequentez, je l'ay encore pour ceux dont j'ay oüi parler, pour ceux de qui j'ai leu l'hiſtoire, & de qui meſme je l'ay écrite, & quand je conſidere que je ſuis preſt d'arriver en ce lieu bien-heureux, il feroit bien difficile de m'obliger à rebrouſſer chemin & de faire de mes jours comme d'une bale qu'on renvoie au lieu d'où elle eſt partie. Car quand meſme il plairoit à Dieu de m'accorder la faveur de renaître & de retourner de l'aage où je ſuis dans le berceau, je refuſerois autant qu'il me feroit poſſible, de recommencer une courſe que j'ay preſque achevée, & de r'entrer dans une carriere que j'ay déja fournie. Auſſi quelles douceurs goutons-nous dans la vie, ou plutoſt quelles inquietudes n'y rencontrons-nous pas, mais je veux qu'elle ſoit pleine de delices, ou enfin nous nous en raſſaſions, ou le terme de cette vie arrive, & nous empéche d'en joüir. Certes j'aurois mauvaiſe grace de me plaindre de la vie, bien que pluſieurs

sçavans personnages s'en soient plaints autresfois assez souvent. Je ne me repens point d'avoir vécu , puisque ç'a esté de sorte que ma vie n'a pas esté inutile à tout le monde ; & je sors de ce monde ainsi que d'une Hostellerie, non pas comme de ma maison, quand je considere que la nature nous a presté ce logis pour y sejourner quelque temps, non pas pour y faire une demeure éternelle.

O que le jour sera beau & favorable, qui me permettra de m'aller joindre à cette auguste assemblée des esprits bien heureux , & de sortir pour jamais d'une foule de peuple si basse, si méchante , & si importune. Non seulement alors j'iray voir ces grands personnages , dont j'ay tantost parlé, j'auray mesme le plaisir d'embrasser mon fils cét homme illustre , dont la bonté & la pieté ont esté sans exemple. Je reverray cét aimable Caton, dont j'ay moy-méme brulé le corps , bien que selon l'ordre de la nature, il devoit bruler le mien. Aussi l'ame de Caton ne m'a point abandonné, mais me regardant sans cesse, & ne me perdant point de veuë , elle est allée prendre possession d'un lieu où elle jugeoit bien que je devois aller aprés ma mort.

Quoy que l'égalité de mon eſprit parût inebranlable, quand je fis cette perte, je ne laiſſay pas d'en recevoir de tres-ſenſibles atteintes de douleur ; & ſi je m'en ſuis en quelque facon conſolé, ç'a eſté ſeulement parce que j'ay creu qu'il s'écouleroit peu de temps entre le départ de mon fils & le mien.

Ce ſont-là les aimables reflexions d'eſprit qui me font trouver la vieilleſſe agreable, & c'eſt ce que vous dites que vous admirez en moy l'un & l'autre, Scipion & Lælius. Que s'il eſt vrai que je me trompe dans l'opinion que j'ay que les ames ſont immortelles, c'eſt volontiers que je me trompe, & je ſerois bien marri que durant ma vie on me gueriſt de cét erreur, qui fait une partie de mes joies. Car s'il ne me reſte aucun ſentiment aprés la mort, ainſi que taſchent de le perſuader certains petits Philoſophes, au moins n'appréhenderay-je pas que ces Philoſophes ſe moquent de mon erreur quand ils ſeront morts : Et ſupposé méme que nos ames ne deuſſent point eſtre immortelles, toûjours eſt-il deſirable à l'homme de mourir, lors que le temps deſtiné à la vie eſt expiré; puis que la vie de l'hom-

me a ſes bornes & ſes limites auſſi bien que les autres choſes creées. Or eſt-il que la vieilleſſe eſt la fin & l'accompliſſement de cette vie, dont en ce temps-là nous ſommes déja raſſaſiez, & qui à l'exemple d'une comedie, doit finir avec le dernier acte, puis qu'autrement elle nous ſeroit ennuyeuſe.

Voila ce que j'avois à vous dire de la vieilleſſe ; & plaiſe aux Dieux que vous arriviez juſqu'à cét aage, afin que vous adjoûtiez plus de creance aux choſes que vous venez d'oüir, aprés que vous en aurez fait l'experience.





LÆLIUS, OU DIALOGUE DE L'AMITIE'.

Traduit du Latin de Ciceron.

Q. Mutius Scævola, Augure, avoit accoutumé de reciter avec beaucoup de grace plusieurs choses, qu'il avoit apprises de C. Lælius son beau-pere; & ne faisoit aucune difficulté en toutes sortes de rencontres, de l'honorer du nom de sage. Pour moy j'eus, dés ma jeunesse, par la recommandation de mon pere, un accez si facile auprés de Scævola, que je me rendis inseparable d'un vieillard si sçavant, tant que j'eus le pouvoir & la permission de joüir de sa compagnie. Ainsi

Ainsi je prenois plaisir de repasser dans ma memoire les belles maximes que j'avois remarquées dans ses disputes de Jurisprudence, & plusieurs sentences aussi considerables que je luy avois oüy dire élegamment & à propos. Ainsi je n'avois point de passion plus grande que de pouvoir devenir par ses sages instructions plus habile homme que je n'étois. La mort m'aiant ravi ce fameux personnage, j'eus recours au Pontife Scævola, à qui j'ose donner cette loüange, qu'entre nos citoiens, il ne s'en trouve aucun, qu'il ne surpasse en équité, en force & en adresse d'esprit. Mais nous pourrons parler une autre fois du Pontife, revenant maintenant à l'Augure. Il me souvient que s'entretenant un jour dans sa maison de differentes choses avec un petit nombre de ses plus chers amis, où j'eus l'honneur d'estre receu, il tomba insensiblement sur un discours que presque tout le monde avoit alors à la bouche. Vous n'avez pas oublié, je m'asseure, Atticus, combien estoient communs en ce temps-là les étonnemens, combien grandes estoient les plaintes de Rome, voiant la haine mortelle, & les dissen-

ſions ſurvenuës entre P. Sulpitius Tribun du peuple, & Q. Pompeius pour lors Conſul, veu qu'ils vivoient auparavant dans une tres-parfaite intelligence; & vous devez d'autant plus en avoir conſervé la memoire que vous eſtiez plus que nul autre aux bonnes graces de Sulpitius. Scævola donc eſtant tombé à propos ſur cette hiſtoire, nous fit le recit d'une conference touchant l'Amitié que Lælius avoit euë avec luy, & avec ſon autre gendre C. Fannius fils de Marcus, peu de temps aprés la mort de Scipion l'Affricain. J'en ay retenu ce qu'il y avoit de plus remarquable, que j'ay déduit à ma mode en ce Traité, où j'ay repreſenté ces grands hommes comme parlans, de peur d'eſtre obligé de repeter trop ſouvent ces mots importuns *dis-je, dît-il*, & afin que ce diſcours ſe fiſt comme entre des perſonnes qui ſont preſentes, & qui ſe peuvent répondre les unes aux autres. Et veritablement lors que vous me preſſiez d'écrire de l'amitié, cette occupation me ſembloit digne non ſeulement de la connoiſſance de tout le monde, mais encore de noſtre converſation particuliere & voſtre priere en cela me trouva

diſpoſé de moy-méme à travailler utilement pour beaucoup de perſonnes. Mais comme dans le Traité de la vieilleſſe que j'ay intitulé le Grand Caton, & que je vous ay adreſſé, j'ay introduit ce vieillard diſputant parce qu'il n'y avoit point d'homme qui me ſemblaſt plus propre à repreſenter ce perſonnage, que celuy qui avoit eſté long-temps vieux, & à qui principalement la vieilleſſe avoit eſté glorieuſe: Ainſi aiant appris de nos peres combien l'amitié reciproque de C. Lælius & de P. Scipion eſtoit excellente, & combien elle eſt digne de memoire, j'ay creu que ce meſme Lælius eſtoit ſeul capable d'en diſcourir, & de nous en faire voir les beautez, que ſes diſputes avoient appriſes à Scævola mon maiſtre. Certes ces manieres de raiſonner qui ſont formées ſur celles des perſonnages anciens & illuſtres, ſemblent eſtre en quelque façon graves & pleines de majeſté. C'eſt pourquoy je me laiſſe quelquesfois tellement tranſporter en liſant mon ouvrage, que je m'imagine que c'eſt Caton qui parle & non pas moy. Comme alors un vieillard entretenoit un autre vieillard de la vieilleſſe, ainſi dans ce diſcours, un amy

entretient ſon amy de l'amitié. Caton le plus ſage & le plus vieux de tous les hommes de ſon temps, parloit alors de la vieilleſſe ; maintenant Lælius le plus capable de tous ceux qui ſçavent aimer, raiſonne ſur l'Amitié. Détournez donc un peu je vous prie, Atticus, voſtre pensée de deſſus moy, & croiez entendre diſcourir Lælius. Imaginez-vous que Q. Fannius & Q. Mutius Scævola viennent chez leur beau-pere aprés la mort de Scipion l'Africain, que c'eſt par eux que ce diſcours ſe commence, Lælius répond & ſa diſpute eſt touchant l'Amitié, comme la ſuite de cét entretien vous le fera connoiſtre, ſi vous prenez la peine de le lire.

FANNIUS.

Ce que vous dites eſt veritable, Lælius, il ne s'eſt point veu juſqu'icy de perſonnage ny plus illuſtre ny plus honneſte homme que Scipion l'Affricain; mais conſiderez je vous prie, que tout le monde vous contemple, que tout le monde vous appelle ſage, que tout le monde croit que c'eſt à vous ſeulement qu'appartient un nom ſi glorieux. Je ſçay bien qu'on a fait autresfois ce méme honneur à M. Caton, je ſçay bien que nos Peres en ont jugé digne Q. A-

cilius, mais je ſçay bien auſſi que ny l'un ny l'autre ne l'a merité ny receu comme vous. Acilius fut nommé ſage, parce qu'il avoit la reputation d'eſtre parfaitement versé dans la Juriſprudence: L'experience qu'avoit Caton d'une infinité de choſes, celles que ce grand perſonnage avoit ou ſagement preveuës ou genereuſement executées, ſoit dans le Senat ou en public; ſes ſubtiles & adroites réponſes avoient élevé ſon merite à ce haut rang de gloire, & ce grand nom de Sage eſtoit comme un ſurnom dont l'on prenoit plaiſir d'honorer ſa vieilleſſe. Mais quant à vous, Lælius, c'eſt d'une autre façon que cét éclat de gloire vous environne, non ſeulement voſtre bonne naiſſance, non ſeulement vos mœurs publient que vous étes ſage, mais voſtre rare ſçavoir, mais tant de veilles qui vous ont conſumé dans l'étude, l'annoncent encore par toute la terre. Ce ne ſont point les applaudiſſemens d'une multitude ignorante, qui parlent de vous de la ſorte, c'eſt par les voix des ſçavans hommes que ces loüanges raiſonnent en voſtre faveur; C'eſt par leurs ſentimens qu'il ne ſe trouve point de Sage en toute la

Grece qui vous égale car les ſept Sages mémes qu'elle a produits n'en meritent ny le nom ny le rang, en l'opinion de ceux qui ſubtiliſent ſur la ſageſſe. Il eſt vray que la ville d'Athenes ſe peut vanter d'avoir porté un homme, qui par le jugement de l'Oracle d'Apollon fut eſtimé tres-ſage : Mais on croit voſtre ſageſſe ſi excellente, qu'elle nous perſuade que toutes choſes dépendent de vous, & que vous les poſſedez dans vous-méme, parce que les plus grands biens de la vie ſont les biens de l'ame, ainſi l'on croit que voſtre vertu vous éleve au deſſus de tous les accidens de la fortune. C'eſt pour cela ſans doute que chacun me demande, & Scævola particulierement de quelle ſorte vous a touché la mort de Scipion l'Affricain, & leur curioſité eſt d'autant plus grande, que ces jours paſſez vous manquaſtes de vous trouver aux jardins de D. Brutus, où nous nous aſſemblaſmes à l'ordinaire, & où vous vous rendiez toûjours des premiers pour y conferer avec nous.

SCÆVOLA.

Il eſt vray que pluſieurs s'en informent, Lælius, comme a dit Fannius ; je leur répond, que vous ſouffrez avec

ſſez de conſtance l'affliction que vous
auſe la mort d'un ſi aimable & ſi grand
erſonnage, mais qu'il eſtoit difficile
ue vous n'en fuſſiez vivement touché,
oſtre naturel eſtant ſi excellent. Quant
ce qu'ils m'alleguentque noſtre aſſem-
lée ne fut point honorée derniere-
ent de voſtre preſence, je leur dis,
ue c'eſt à voſtre indiſpoſition, plutoſt
u'à voſtre triſteſſe que la cauſe en doit
ſtre imputée.

LÆLIUS.

Vous répondez avec beaucoup de
ugement & de verité, Scævola, car au-
un antre empéchement n'a deu eſtre
apable de me faire manquer à ce de-
oir, dont je me ſuis toûjours acquité le
nieux qu'il m'a eſté poſſible, tant que
j'ai eu de la ſanté, ne pouvant pas m'i-
maginer qu'un homme genereux par au-
cun accident de la fortune puiſſe differer
quelquefois ce qu'il eſt obligé de faire.
Pour vous, Fannius, qui vous perſuadez
que l'on ſe preſſe à me donner des élo-
ges à meſure que je n'en demande point
& que je n'en penſe pas meriter, vous
me traitez bien en amy, mais, ſi je ne me
trompe, vous ne jugez pas favorable-
mẽt de Caton: car il fut ſage durant ſa vie

ou bien jamais il ne ſe vit de ſage ; ce que je crois plus volontiers. Donc, ſans nous arreſter à tant de choſes qu'il a faites, quels ſentimens, je vous prie, fit-il paroiſtre à la mort de ſon fils ? Je me ſouviens encore de Paulus, Caius eſt encore dans ma memoire, mais ces gens-là que j'ay veus, ne ſont point comparables au grand Caton, cét homme illuſtre. Donnez-vous donc de garde, Fannius, de vous imaginer que celuy-là meſme, qui au jugement d'Apollon, comme vous dites, poſſede la ſupréme ſageſſe, doive pretendre quelque avantage par deſſus le merite de Caton. On donne des loüanges aux choſes que Socrates a dites, mais on honore hautement ce qu'a fait Caton. Quant à moy pour vous en parler nettement, c'eſt ic[i] ma penſée. Que les ſages en jugent [à] leur faintaiſie, je mentiray, ſi je dis que je n'ay point eſté touché de la perte de Scipion. Oüy veritablement la douleu[r] me ſaiſit, quand je me vois privé de l[a] compagnie d'un homme, qui dans mo[n] ſentiment n'aura jamais ſon ſemblable, & qui n'en peut avoir eu juſqu'icy ſelon que je le puis juſtifier. Cependan[t] je n'ay beſoin d'aucun remede, parc[e]
qu[e]

que je me console moy-mesme, & ma consolation est d'autant plus grandeque je ne suis point capable de cette erreur, qui rend d'ordinaire incurable le déplaisir que cause la perte des amis. Ainsi je n'ay garde de croire qu'il soit rien arrivé de sinistre à Scipion, s'il y a eu quelque disgrace, c'est sur moy seulement qu'elle est tombée : Or s'affliger de ses propres douleurs, c'est un effet de l'amitié qu'on se porte à soy-méme, non pas de celle qu'on a pour son amy. Qui peut n'avoüer pas que tout a succedé heureusement à Scipion, si parmy les honneurs qu'il est permis aux hommes de souhaiter, il ne s'en trouve aucun qui ne luy ait esté conferé, si vous en exceptez l'immortalité seulement, à laquelle il ne pensoit pas que l'on deust aspirer, parce que ce desir luy sembloit contraire à l'ordre étably dans le monde par les Dieux & par la nature. Quoi n'a-t'il pas dés le commencement de sa jeunesse, par une incroiable vertu surpassé de bien loin les hautes esperances que tous les citoiens avoient conceuës de luy, lors qu'il estoit encore enfant ? Demanda-t'il jamais le Consulat, & cependant il fut deux fois Consul, une

fois devant le temps ordonné par les loix, une autre fois en une ſaiſon, qui veritablement luy pouvoit eſtre favorable, mais preſque trop tard pour la Republique. Quoy, n'a-t'il pas éteint le feu des guerres preſentes, n'a-t'il pas étouffé les ſemences des guerres futures en ruinant deux villes qui s'eſtoient declarées ennemies de l'Empire ? Que diray-je de la douceur de ſes mœurs, de ſa pieté envers ſa mere, de ſa liberalité envers ſes ſœurs, de ſa bonté envers les ſiens, de ſa juſtice envers tout le monde. Toutes ces choſes vous ſont connuës, mais vous pouvez apprendre de la triſteſſe que tout le monde fit paroiſtre à ſes funerailles, combien il eſtoit cher à la ville de Rome. A quoy donc luy auroit ſervi d'avoir encore vécu quelques années ? Car bien que la vieilleſſe ne ſoit point ennuieuſe, ainſi qu'il me ſouvient de l'avoir oüi dire à Caton, qui nous le ſoutenoit à Scipion & à moy, un an devant que de mourir, elle amortit neantmoins cette vigueur qu'avoit encore alors Scipion. Ainſi ſa vie, ſa fortune, & ſa gloire furent ſi éclatantes, que pour les rendre plus illuſtres on n'y ſçauroit rien adjouter. Pour

e regard de sa mort, le coup en fut si
rompt qu'il n'en sentit pas la douleur.
Certes il est bien difficile de dire quel
ut le genre de cette mort, & vous voiez
uels sont là-dessus les sentimens de
out le monde. Il est pourtant permis
'asseurer une chose, c'est qu'entre les
lus beaux jours de Scipion il y en eut
n principalement qui luy fut glorieux,
uand le Senat estant levé, les Sena-
eurs, le peuple Romain, & les alliez
e Rome, le conduisirent sur le soir
ans sa maison la veille de sa mort,
arce qu'il semble que de ce haut faiste
'honneur il ait esté plutost élevé dans
es cieux que precipité dans le tombeau.
Aussi je ne suis pas de l'opinion de
eux qui commencerent de soutenir ces
ours passez, que les ames meurent avec
es corps, & que tout s'éteint par la
nort. Je me soumets avec plus de rai-
on à l'autorité des anciens, ou bien à
elle de nos ancestres, qui n'auroient
as establi de si pieux privileges en fa-
eur des morts, s'ils n'avoient sceu qu'ils
e leur sont pas inutiles. Je suy les sen-
imens de ceux qui ont vécu dans ce païs
c qui par leurs beaux preceptes, & par
eurs belles ordonnances, ont rendu flo-

riſſante cette grande Grece, qui eſt aujourd'huy ſi ruinée, qu'on peut à peine la trouver dans elle-meſme. Je ſuy les ſentimens de celuyqui par l'oracle d'Apollon fut eſtimé le plus ſage des hommes, qui ne s'arreſtoit pas tantoſt à une opinion, & tantoſt à une autre, comme il avoit accoutumé de faire en ſes autres diſputes, mais qui ſoutenoit continuellement que les ames des hommes ſont divines, & qu'eſtant ſeparées des corps, elles rencontrent un chemin favorable aux juſtes qui les remene dans les Cieux. C'eſtoit-là ſi bien le ſentiment de Scipion, qu'il ſemble l'avoir eu un peu devant que de mourir : car vous ſçavez que s'eſtant aſſemblé chez moy avec vous, Scævola, avec Philus, Manilius & pluſieurs autres, il diſcourut de la Republique durant trois jours & que la fin de ſon diſcours fut preſque emploiée à parler de l'immortalité de l'ame, & à nous en raconter des choſes qu'il diſoit avoir apriſes en ſonge de Scipion l'Affricain.

S'il eſt donc veritable, que par la mort l'ame des gens de bien s'envole du corps, comme de la priſon & des liens qui la tenoient captive, & s'en va

droit au Ciel, à qui penſons-nous que ce chemin celeſte ait eſté plus facile à tenir, qu'à Scipion. Ainſi je crains, ſi je m'afflige de ſa mort, d'acquerir pluſtoſt la qualité d'envieux que celle d'amy. D'ailleurs s'il eſt vray que l'ame & le corps aient un deſtin ſemblable, & qu'il ne reſte ny à l'un ny à l'autre aucun ſentiment aprés leur ſeparation, comme il n'y aura rien de bon en la mort il n'y aura rien auſſi de mauvais. Or eſt-il que celuy qui a perdu le ſentiment eſt en pareil eſtat que ſi jamais il n'avoit eſté né; & cependant non ſeulement la naiſſance de Scipion eſt le ſujet de nos réjoüiſſances; mais, tant que Rome ſera Rome, elle en témoignera de l'allegreſſe. C'eſt pourquoy, comme j'ay déja dit, toutes choſes luy ont heureuſement ſuccedé, & mal-heureuſement à moy, qui devois avec quelque ſorte de juſtice ſortir le premier de la vie, puis que j'y eſtois entré le premier: Et toutesfois le ſouvenir de noſtre amitié, m'entretient ſi agreablement, qu'il me ſemble que j'ay vécu bien-heureux, parce que j'ay vécu avec Scipion, parce que nous avons manié conjointement les affaires particulieres & publiques,

parce que nos emplois ont esté communs, soit dans la paix, ou dans la guerre, dans la ville ou dans la campagne, & parce qu'il s'est toûjours trouvé entre nous deux un mutuel accord de volontez, de sentimens & de desirs en quoy consiste sur toutes choses la force de l'amitié; aussi la reputation que donne cette fausse sagesse dont parloit tantost Fannius, ne me réjoüit pas tant que l'esperance que j'ay, que la memoire de nôtre amitié sera éternelle. Et ma joie est d'autant plus grande, que ne s'estant trouvé jusqu'icy dans tous les siecles que trois ou quatre exemples d'amis parfaits, je puis, ce semble, me promettre, que l'amitié reciproque de Scipion & de Lælius augmentera ce nombre aux siecles suivans.

FANNIUS.

Les choses arriveront indubitablement comme vous l'esperez, Lælius, mais puisque nous joüissons d'un loisir assez tranquille, & que vous estes tombé si à propos sur le discours de l'amitié, vous me ferez une faveur tres-particuliere, & à Scævola, pareillement, comme je crois si vous prenez la peine de nous expliquer ce que c'est que cette amitié, quelles qualitez sont necessaires pour s'en

rendre digne, comment & de quelle maniere on la peut cultiver; Enfin, si vous nous voulez dire quel est vostre sentiment sur ce sujet, de la méme façon que vous avez accoutumé de traiter les autres matieres.

SCÆVOLA.

Vous m'obligerez aussi tres-sensiblement, Lælius; & Fannius m'a prevenu dans le dessein que j'avois de vous faire la méme suplication: ainsi vous ne pouvez douter que cét entretien ne nous soit à l'un & à l'autre extrémement agreable.

LÆLIUS.

Il ne me le feroit pas moins qu'à vous deux; si je me confiois assez en moy-mesme: Car le sujet de l'amitié est à mon gré le plus beau sujet qui soit dans la nature, & comme a dit Fannius, nous avons maintenant assez de loisir. Mais considerez, je vous prie, qui je suis, & ce que mon esprit est capable de produire. C'est la coutume des hommes sçavans, & particulierement des Grecs, de faire paroistre sur le champ leur éloquence, en discourant des premieres chosesqui leur sont proposées, & cette haute entreprisedemande unhom-

me qui ſoit continuellement en exercice. Je ſuis donc d'avis que vous demandiez à ceux qui ſont une profeſſion particuliere de diſputer ſur toutes ſortes de ſujets, tout ce qui ſe peut dire de l'amitié, & moy je vous exhorteray ſeulement autant qu'il m'eſt poſſible, de la preferer à tout ce que le monde a de plus precieux.

Certes je ne crois pas que la nature nous puſt rien donner de meilleur que l'amitié, ny qui s'accordaſt mieux avec la bonne & la mauvaiſe fortune ; mais j'en ay premierement cette opinion, que c'eſt parmi les gens de bien ſeulement qu'elle ſe peut rencontrer. Ce n'eſt pas que je la vueille reſtreindre dans les bornes d'une definition rigoureuſe comme font ceux qui en diſcourent trop ſubtilement, puiſque leurs ſubtilitez, pour eſtre en quelque façon veritables ne ſont utiles en quoy que ce ſoit au commerce de la vie. Si l'on en croit leurs ſentimens, il ne ſe peut trouver aucun homme de bien que le ſage, je veux que cela ſoit, mais certainement ils entendent parler de cette haute ſageſſe, à laquelle juſqu'icy pas un mortel n'a pû atteindre. Quant à nous,

ιous devons eſperer les choſes que l'u-
ιge commun a introduites dans la vie,
ιon pas celles qui ſont imaginaires, &
ιu'on ſouhaite ſeulement, parce qu'on
eroit bien-aiſe de les poſſeder, ſi elles
e pouvoient acquerir. Si je parle de C.
abritius, de M. Curius & de T. Co-
uncanus, que nos Anceſtres ont eſtimé
ages, je ne diray jamais qu'ils l'ont eſté
ι la façon de ceux qui ſubtiliſent ainſi
ur l'amitié. Qu'ils prennent donc pour
ux ce nom de ſage, à qui tout le mon-
de porte envie, & qui pourtant eſt ſans
exemple; pourveu qu'ils m'accordent
au moins que ces gens-là ont eſté gens
de bien; mais certes ils ne me l'accorde-
ront pas, puiſqu'ils croient que celuy-là
ſeul qui eſt ſage, peut étre homme de
bien.

Donc pour en parler nettement, &
avec moins de ſubtilité, diſons, que
ceux-là ſont veritablement gens de
bien (auſſi ont-ils eſté tenus pour tels)
qui ſe gouvernent de ſorte qu'ils ſont
eſtimez fideles, équitables, ſinceres, &
liberaux, en l'opinion de tout le mon-
de. Diſons que ceux-là veritablement
ſont gens de bien, de qui les ames ne
ſont point agitées d'aucuns deſirs déré-

glez, en qui ne ſe rencontre point cette temerité aveugle & criminelle, qui porte les eſprits à l'execution des choſes injuſtes, mais qui toûjours fermes & genereux, ſoit dans leurs ſentimens, ou dans leurs actions, obeïſſent aux mouvemens de la nature, entant qu'elle eſt la regle des bonnes mœurs, & que les hommes s'y doivent & s'y peuvent aſſujetir pour bien vivre : comme ont fait ces grands perſonnages que je viens de nommer.

Il me ſemble, à n'en point mentir, que nous ne ſommes tous venus au monde, qu'afin ſeulement qu'il y euſt entre nous quelque eſpece de ſocieté : mais cette ſocieté eſt d'autant plus grande que nous ſommes plus étroitement liez les uns aux autres. Ainſi nos compatriotes nous ſont plus chers que les eſtrangers, & nous aimons davantage nos parens que ceux qui ne le ſont pas. Il eſt vray que la nature elle-meſme engendre l'amitié entre les parens; mais c'eſt une amitié qui n'eſt pas aſſez ferme, ſi bien que l'amitié eſt plus excellente que la parenté, parce que la parenté peut ſubſiſter ſans la bien-veillance, & que l'amitié ne le peut faire. Car ſuppo-

sé que cette bien-veillance ſoit entierement bannie, le nom d'amitié perit neceſſairement avec elle, & cependant la parenté demeure. Or quant à la force de cette amitié, je la trouve d'autant plus rare & d'autant plus merveilleuſe, que dans un nombre infini d'hommes, entre leſquels la nature elle-meſme a établi la ſocieté, il s'en trouve à peine deux, ou du moins fort peu, que cette bien-veillance mutuelle uniſſe parfaitement. Auſſi l'amitié n'eſt autre choſe qu'un accord mutuel de tout ce qu'il y a de divin, avec tout ce qu'il y a d'humain dans le monde, qu'unit enſemble parfaitement l'affection: Et cét accord eſt ſi admirable que je ne penſe pas, ſi nous exceptons la ſageſſe, que les Dieux immortels aient rien donné de meilleur aux hommes. Il s'en trouve cependant qui font plus de cas des richeſſes, d'autres eſtiment davantage une parfaite ſanté, beaucoup recherchent avec plus de paſſion ou la puiſſance ou les honneurs. La volupté en touche d'autres plus ſenſiblement, en quoy ils ſont auſſi beſtes que les beſtes brutes. Car toutes ces choſes ſont incertaines, caduques & periſſables, & ne dépendent

pas tant de nos conseils, que de l'indiscretion d'une aveugle & d'une inconstante fortune.

Ceux-là, sans doute ont les sentimens justes & nobles qui mettent leur souveraine felicité dans la possession de la vertu : mais cette mesme vertu produit & contient en soy l'amitié, & l'amitié pareillement ne sçauroit subsister sans vertu. Nous la considerons icy selon nostre façon de vivre & de parler, & n'en mesurons pas la grandeur à la façon de certains ignorans, avec une magnificence de paroles empoulées. Nous recevons au nombre des gens de bien, ceux qui ont passé dans le monde pour gens de bien, comme les Pauls, les Catons, les Caies, les Scipions & les Philes ; puis que leur maniere de vivre leur a fait meriter cét honneur; Et nous passons sous silence ceuxqui jusqu'icy nous ont esté inconnus, & qui ne se trouvent nulle part.

Certes l'amitié qui naist entre ces excellentes personnes, leur fournit des commoditez si considerables, qu'il m'est presque impossible d'en exprimer la grandeur. Car premierement qui est celuy, à qui, comme dit Ennius, il est

permis de joüir de la vie, qui n'ait une joye extraordinaire, qui n'ait un repos & une satisfaction d'esprit toute parfaite de pouvoir confier en seureté ses pensées à la bien-vieillance mutuelle d'un amy ? Y a-t'il rien au monde de plus delicieux que la possession d'une personne, à qui l'on puisse parler & dire toutes choses aussi hardiment qu'à soy-méme ! Trouverions-nous si agreables & si charmans les biens que la prosperité nous donne, si nous n'avions quelqu'un qui prist part à nos interests, & qui s'en réjouïst également avec nous ? Pourrions-nous suporter avec constance les assauts rigoureux que nous livre quelquefois la mauvaise fortune, si nous n'avions un ami que nos afflictions touchassent plus sensiblement, que nous n'en serions touchez nous-mémes ? Il est vray que toutes les autres choses que nous desirons nous aportent quelque sorte de commodité, & que chacune d'elles en son particulier, nous peut estre utile à quelque usage. Nous souhaitons les richesses, pour nous en servir, & pour nous rendre en les distribuant considerables dans le monde. Nous souhaitons les honneurs, pour en rece-

voir des louanges. Nous ſouhaitons des plaiſirs, pour eſtre touſiours gais. Enfin nous ſouhaitons la ſanté, pour faire facilement & réglément toutes les fonctions naturelles, & pour nous garantir ainſi des atteintes de la douleur. Mais l'amitié toute ſeule nous eſt utile en mille ſortes, de quelque coſté que nous puiſſions nous tourner elle ſe preſente, afin que nous l'emploions. On ne la bannit d'aucune compagnie, auſſi ſe trouve-t'elle par tout, à propos, ſans que jamais elle y ſoit importune, de ſorte que nous ne nous ſervons pas en tant d'endroits de l'eau, ni du feu, ni de l'air, que nous faiſons de l'amitié.

Ce n'eſt pas neantmoins de l'amitié vulgaire ou de la mediocre que je pretens parler maintenant, bien qu'elle ait ſes douceurs, bien qu'elle ait ſes utilitez. Je parle icy de la vraie, je parle icy de la parfaite, je parle icy de celle dont ſi peu de perſonnes ont eſté capables. C'eſt celle-là qui rend les proſperitez plus éclatantes, c'eſt celle-là qui rend les adverſitez plus ſuportables, en les partageant avec les amis. Mais bien qu'elle ſoit infiniment eſtimable, par le nombre & par la grandeur des commo-

litez qui nous en reviennent, elle a cecy d'excellent encor par dessus toutes les autres choses, qu'elle imprime dans nos ames de certains raions d'esperances, qui nous font avec joie souhaiter l'avenir. Elle empéche que nos esprits ne s'amolissent & ne succombent, & fait que lors que nous considerons un amy, nous le considerons comme un autre nous-mémes. Par cette aimable reflexion d'esprit nous avons prés de nous, ceux qui sont absens de nous: nous considerons dans l'opulence, ceux qui sont dans la pauvreté; nous voions la vigueur dans la foiblesse; & ce qui est encore plus estrange, & plus difficile à croire, nous regardons comme des personnes vivantes, ceux qui sont effectivement dans le tombeau: tant l'amitié rend profitables & cét honneur que leurs amis leur rendent, & le desir extréme qu'ils ont de les revoir, & le plaisir qu'ils prennent à s'en ressouvenir. De là vient; que la mort de ceux-là semble heureuse, & la vie de ceux-cy digne de loüange. Que si vous ostez du monde cét aimable bien de l'affection, pensez-vous qu'une seule famille, pensez-vous méme que le labourage

des champs puiſſe jamais ſubſiſter. Et ſi ces conſiderations nevousfont pas aſſez connoiſtre l'importance & la force de l'amitié & de la concorde, remarquez-les, de grace, en leur opoſant les deſordres qui naiſſent ordinairement des diſſentions. Où trouverez-vous une maiſon aſſez riche & aſſez bien reglée, où trouverez-vous une ville aſſez bien policée & aſſez bien munie de toutes choſes, qui ne puiſſe eſtre renverſée de fonds en comble par les inimitiez & les mauvaiſes intelligences? Jugez de là quels biens poſſede l'amitié.

On dit qu'un ſçavant perſonnage, nommé Agrigentinus, a écrit dans des vers Grecs, que tout ce qui ſe meut dans la nature, & qui eſt compris dans le monde, ſe forme & s'entretient par l'amitié, & que tout ſe ruine & ſe diſſipe par la diſcorde. C'eſt ce que tous les hommes ſçavent aſſez, quoy qu'ils ſemblent ne vouloir pas l'avouer. Car ſi quelqu'un rend à ſon ami des témoignages de ſon amitié, ſoit en s'expoſant pour luy dans le peril, ou en partageant avec luy les dangers, qui eſt-ce qui n'honorera pas cette action d'une infinité de loüanges? Quels aplau diſſe-
mens

nens n'entendiſmes-nous pas ces jours paſſez à la repreſentation de la nouvelle tragedie de M. Pacuvius mon hôte & mon ami, quand le Roi ne ſçachant pas lequel des deux Acteurs eſtoit Oreſte, Pilade ſoutenoit hautement que c'eſtoit luy, pour mourir en la place de ſon amy Oreſte, qui de l'autre coſté maintenoit qu'il eſtoit ſeul le vray Oreſte non point Pilade. Si tous les ſpectateurs battoient des mains pour une fable, que penſez-vous qu'ils auroient fait pour une choſe vraye. La nature manifeſtoit alors aſſez clairement ſa puiſſance, puiſque les hommes aprouvoient en autrui ce qu'ils ne pouvoient faire eux-mémes.

Je vous ay juſqu'icy, ce me ſemble, deduit aſſez au long tout ce que je penſois de l'amitié, s'il reſte quelque choſe à dire, comme ſans doute il en reſte beaucoup, je ſuis d'avis que vous le demandiez à ceux, qui en diſputent ordinairement.

FANNIUS.

C'eſt de vous principalement que nous eſperons cette grace, bien que ſouvent je leur aye demandée, & que j'aye autrefois aſſés volontiers oüi leurs

ſentimens ſur ce ſujet : mais nous attendons de vous une façon de diſcourir & de s'exprimer bien differente de la leur?

SCÆVOLA.

Je vous verrois encore plus confirmé dans cette opinion que vous n'étes, ſi vous euſſiez eſté preſent ces jours paſſez dans les jardins de Scipion, lors qu'on y diſputa de la Republique, avec quelle éloquence, bons Dieux, Lælius ſe montra-t'il le defenſeur de la juſtice, contre la harangue eſtudiée de Philus.

FANNIUS.

Il eſtoit bien aiſé de defendre la juſtice à celuy qui eſt extremement juſte.

SCÆVOLA.

Donc quant à l'amitié, ne ſera-t'i pas facile pareillement d'en diſcourir celuy, qui pour l'avoir conſervée avc beaucoup de fidelité, beaucoup de con ſtance, & beaucoup de juſtice en a rece beaucoup de gloire.

LÆLIUS.

Cela s'appelle proprement violente un homme. Mais que vous importe pa quelles raiſons vous me contraignie d'en parler. Vous m'y contraignez, cer tes, puis qu'il eſt d'autant plus difficil

de resister aux desirs genereux de ses amis, en des choses qui d'elles-mémes sont bonnes, qu'il semble qu'il y ait quelque sorte d'injustice en cette resistance. Je vous dirai donc, qu'apres avoir longtemps medité sur l'amitié, j'ay creu que l'on devoit considerer sur toutes choses, si elle est desirable à cause de nostre foiblesse & de nostre indigence, afin qu'en recevant & rendant les bien-faits, nostre credit & nostre bien puissent s'acroistre par le secours de nos amis, à qui reciproquement & dans l'ocasion nous puissions faire la méme grace. Il est disje important de sçavoir, si cette maniere de proceder a quelque raport avec l'excellence de l'amitié, ou si la nature elle-méme ne nous en fournit pas quelqu'autre cause & plus belle, & plus ancienne. Car c'est l'amour, d'où se derive le nom d'amitié, qui forme premierement le lien de la bienveillance, puisque souvent nous recevons de l'utilité de ceux-là mémes pour qui nous avons seulement une affection feinte, & à qui nous ne faisons bonne mine, qu'à cause que la necessité du temps nous peut reduire en état d'avoir affaire d'eux. Mais quant à la parfaite amitié, la feinte & la dissimula-

tion en sont entierement bannies, tout y est vray & volontaire.

C'est pourquoy je suis plutost d'avis d'en attribuer l'origine à la nature méme, qu'à nostre foiblesse; & plutost encore à une certaine aplication d'esprit accompagnée de l'inclination qui nous porte à aimer, qu'à la pensée que nous aurions de prevoir, combien cette bien-veillance reciproque nous pourroit estre utile. Et cette opinion me semble d'autant plus raisonnable, que méme elle se trouve confirmée par certains animaux, qui aiment tellement leurs petits pendant quelque temps, & qui sont tellement aimez d'eux, qu'il est aisé de reconnoistre en leur union un sentiment d'amitié, qui se remarque toûjours davantage parmy les hommes; premierement à cause de l'affection par qui sont si estroitement unis les peres & les enfans, qu'il leur est impossible de rompre ce lien à moins que de commettre un crime detestable; & secondement, à cause de l'inclination particuliere que nous avons pour celuy, de qui les mœurs & le naturel se trouvent conformes aux nostres; parce qu'en méme-temps nous nous imaginons voir

en luy comme de certaines lumieres de probité & de vertu. Aussi n'y a-t'il rien de plus aimable que la vertu, ny rien qui porte davantage les hommes à s'entr'aimer, puisque nous cherissons mémes ceux que jamais nous n'avons veus, quand nous sçavons qu'ils sont vertueux, & gens de bien. Qui est-ce qui n'honore pas avec une particuliere affection la memoire de C. Fabritius, & de M. Curius, bien que ses yeux n'aient jamais esté honorez de leur presence? Qui est-ce qui n'a point de haine pour Tarquin le superbe, pour Sp. Cassius, pour Sp. Melius? Quoi que Rome ait combatu dans l'Italie contre Pyrrhus, & contre Annibal, qui lui vouloient envahir son empire, elle n'a point d'aversion pour Pyrrhus, parce qu'il eut toûjours de la probité; mais les cruautez d'Annibal sont cause, qu'elle ne pourra s'empécher de le hair éternellement.

Si donc la probité a tant de force, que nous l'aimions non seulement en ceux que nous n'avons jamais veus, mais méme en nos plus grands ennemis, se faut-il estonner si nous en sommes touchez, quand nous la remarquons en en ceux, avec lesquels nous pouvons

eſtre unis par le commerce de la vie, & par la conformité de nos mœurs? Je veux que la bienveillance mutuelle s'augmente, & qu'elle ſe fortifie par les bienfaits receus, par les témoignages d'amitié que l'on nous rend, & par la converſation ordinaire de nos amis: Mais ſi à ces puiſſantes conſiderations nous adjoutons ce premier mouvement d'eſprit qui fait aimer, nous ſentirons alors nôtre ame toute brulante de l'ardeur d'une veritable affection. Or de penſer que cette affection naiſſe de noſtre foibleſſe, ou de l'eſpoir d'aquerir par elle les choſes que nous n'avons pas, c'eſt aſſigner à l'amitié une mere bien vile & bien abjecte, & pour ainſi parler, qui n'eſt guerres genereuſe, puiſque c'eſt la faire paſſer pour fille de la pauvreté. Par ce moien celuy qui s'eſtimeroit le plus pauvre & le plus infirme, ſeroit le plus propre à contracter amitié.

Certes il en va bien autrement, car plus un homme a de confiance en ſoy-méme, plus il a de vertu & de ſageſſe, plus il eſt au deſſus de toutes les choſes neceſſaires à la vie, plus il croit qu'elles dependent de luy-méme, & qu'elles ſont en luy-méme, & que partant il

n'a besoin de personne, c'est lors qu'il est plus en estat de souhaitter cette union d'esprits, c'est lors qu'il est plus capable de la cultiver. En quoi pouvois-je estre utile à Scipion l'Affricain, en rien, certes, aussi ne m'estoit-il nullement necessaire : Et cependant l'estime que je faisois de son admirable & charmante vertu, & quelque bonne opinion peut-estre qu'il avoit conceuë de mes mœurs, firent naistre insensiblement entre nous une mutuelle bienveillance, qui s'accrut & se fortifia par nos frequentes conversations. Mais bien qu'elle ait produit de grandes & d'importantes commoditez, ce n'est pas neantmoins à l'esperance de les aquerir, que la cause de cette union doit estre attribuée comme nous sommes bien-faisans & liberaux, non pas afin d'en exiger quelque reconnoissance, car ce seroit prester nos bien-faits à usure, mais parce que naturellement nous sommes portez à la liberalité : Ainsi nous estimons l'amitié desirable non pas à cause du profit qui souvent en revient, mais parce que toutes ses douceurs sont renfermées dans elle-méme. En quoy nous sommes bien éloignez de l'opinion de ceux,

qui à l'imitation des animaux mettent leur ſouverain bien dans la volupté. Cette erreur neantmoins ne m'étonne pas, car que peuvent avoir de grand, de magnifique, & de divin, les pensées des hommes, dont les eſprits ſe ſont ravalez juſques à une choſe ſi baſſe, ſi abjecte, & ſi mépriſable.

Partant banniſſons ces gens-là de cette converſation, & nous contentons de ſçavoir, que l'inclination qui fait aimer, que la bien-veillance méme s'engendre & ſe forme en nous par la nature, & par la connoiſſance, que nous avons de la probité d'autruy; car nous la faiſons paſſer juſques dans nous mémes, en nous y aplicant, apres l'avoir deſirée, pour jouir plus parfaitement des mœurs & de la compagnie de celuy, que nous commençons d'aimer. De là vient que nous devenons ſes pareils & ſes égaux en affection, & que nous nous montrons touſiours plus preſts à l'obliger, qu'à ſouhaiter de luy aucune reconnoiſſance, par une honneſte émulation qui naiſt entre les amis. C'eſt de cette façon que l'amitié produira de grandes commoditez, & ſon origine que l'on raportera plutoſt à la nature qu'à noſtre infir-

infirmité, en sera plus noble & plus vraie. Car si l'utilité seule servoit de lien aux affections, elles seroient entierement des-unies, pour peu qu'elle vint à se perdre: mais les vraies amitiez sont éternelles, parce que la nature est immuable. Vous voiez qu'elle est l'origine de l'amitié, je ne sçay pas si vous desirez en entendre encore quelque chose.

SCÆVOLA.

Continuez, je vous supplie, Lælius, car je répond pour Fannius, qui est plus jeune que moy, que tout ce que vous direz luy plaira grandement.

FANNIUS.

J'approuve ce que vous dites, Scævola, soions donc attentifs.

LÆLIUS.

Ecoutez, mes amis, les mesmes choses que nous avons souvent dites de l'amitié Scipion & moy. Il soutenoit qu'il n'y a rien de plus difficile au monde, que de conserver l'amitié jusqu'à la mort, tant parce qu'il arrive quelquesfois, qu'il n'est pas necessaire pour le bien, ny de l'un, ny de l'autre des amis, qu'elle continuë davantage qu'à cause qu'on n'est pas toûjours d'une mesme opinion en ce qui regarde les interests

de la Republique. Il adjoutoit à ces raiſons le changement des mœurs, que cauſent ſi ſouvent aux hommes ou les diſgraces de la fortune, ou les incommoditez de la vieilleſſe ; & confirmoit ſon diſcours par l'exemple des enfans, qui ſe dépoüillent ſouvent avec l'enfance des choſes mémes qu'ils ont aimées avec plus de paſſion. Que s'il arrive que cette amitié dure juſqu'à l'adoleſcence, il eſt mal-aisé, diſoit-il, qu'elle ne ſe rompe, ou par les querelles qui peuvent ſurvenir, ou par la concurrence en la recherche des plaiſirs illicites, ou par la difference des conditions, ou par la conſideration de quelque faveur que l'un & l'autre brigue, & qui ne peut échoir qu'à l'un d'eux ſeulement. Suppoſé toutesfois que quelques-uns aient plus long-temps aimé, ſi l'on en croit ſon opinion, leurs ames ceſſeront d'étre unies, ſi-toſt qu'un meſme honneur ſera l'objet de leurs pretenſions. Car il n'y a point de peſte qui tuë plus facilement l'amitié dans la plus part des eſprits, que le deſir inſatiable d'acquerir des richeſſes, il n'y en a point de plus dangereuſe parmi les gens de bien, que ces combats d'honneur & de gloire.

Et de-là vient, que ſouvent aux plus grandes affections ſuccedent les plus grandes inimitiez. De-là naiſſent, diſoit Scipion, des diſſentions aſſez ſouvent raiſonnables, lors que nous exigeons de nos amis des choſes injuſtes, comme de vouloir qu'ils ſoient les miniſtres de nos paſſions dereglées, & les complices de nos méchancetez: car bien que leur refus ſoit legitime & honneſte nous avons cependant quelque raiſon de leur reprocher qu'ils ont violé les droits de l'amitié, puiſque par la demande que nous leur faiſions, & pour laquelle ils n'ont point eu de complaiſance, nous leur faiſions en méme temps une declaration ſolemnelle, qu'il n'y a rien dans le monde que nous ne vouluſſions executer pour leur ſervice. Ainſi, diſoit-il, nos plaintes ſouvent reïterées éteignent inſenſiblement cette ardeur de la bien-veillance, & produiſent enfin en ſa place des haines immortelles. Ainſi, par une certaine fatalité tant de choſes troublent les affections, qu'il ne faut pas ſeulement de la prudence, mais encore beaucoup de bon-heur pour éviter ces mal-heurs.

Conſiderons donc premierement, s'il

vous plaiſt, de quelle ſorte l'amour ſe doit gouverner dans l'amitié, & ſupposé que Coriolanus ait eu des amis; voions s'ils ont deu s'armer avec luy contre leur patrie, voions ſi les amis de Becillinus ont deu l'aſſiſter, lors qu'il aſpiroit à la Roiauté: voions ſi ceux de Sp. Melius ont deu l'aider. N'avons-nous pas veu Tyb. Gracchus abandonné par Q. Tubero, & par ſes amis de qui la qualité eſtoit égale à la ſienne, parce qu'il eſtoit ennemi de la Republique? Auſſi quand C. Bloſius Cumanus l'hoſte de voſtre famille, Scævola, me vint ſuplier au Conſeil, Lenarus & Rutilius, pour lors Conſuls, eſtans preſens, de faire en ſorte qu'on luy pardonnaſt cette faute: il ne pût alleguer d'autres raiſons pour s'excuſer, ſinon qu'il aimoit Tyb. Gracchus juſqu'à ce point, que d'avoir crû eſtre obligé de faire tout ce que cét ami avoit deſiré de luy. Mais ſi luy, dis-je, il vous euſt prié de mettre le feu au Capitole, jamais, dit il, il ne m'euſt fait cette priere, s'il vous l'euſt faite, luy repartis-je, j'y aurois obeï, comme à un commandement, répondit-il. Voiez, de grace, combien cette voix eſt abominable. Certes il a fait ce qu'il

lit, & plus encore qu'il ne dit: car il n'o-
beït pas ſeulement à la temerité de Grac-
chus, il la prevint, il ne fut pas ſeule-
ment le compagnon de ſon ami dans ſes
fureurs, il voulut eſtre ſon Capitaine.
Auſſi épouvanté des nouvelles pourſui-
tes qu'on faiſoit contre luy, il s'enfuit
en Aſie, il ſe rangea parmi les ennemis,
& receut enfin la juſte punition que ſa
folie avoit meritée, & que demandoit la
Republique. Tant il eſt vray qu'il n'y a
point d'excuſe pour un crime, quand
meſme ce crime auroit eſté commis en
faveur d'un ami. Car comme l'opinion
que nous avons conceuë de ſa vertu, a
ſervi de lien à noſtre amitié, il eſt bien
mal-aisé que l'amitié ſubſiſte, ſi cét ami
s'éloigne du chemin de la vertu. Et ſi
nous voulons qu'il ſoit juſte & raiſon-
nable d'accorder à nos amis tout ce qu'ils
nous demandent, & d'obtenir pareil-
lement d'eux tout ce que nous deſirons,
il faut que nous aions une haute ſageſſe
pour nous y gouverner de ſorte, qu'il
n'y ait rien de vicieux dans nos ſouhaits.

Mais nous parlons de ces amis que
nous voions, ou de qui nous nous ſou-
venons, ou qui par tout ſe ſont fait con-
noiſtre. Parmy ce nombre, il nous faut

tirer des exemples particulierement de ceux qui ont approché le plus prés de la perfection de la sagesse. Nous avons appris de nos peres, que P. Æmilius & C. Lucinius ont esté grands amis, qu'ils ont esté deux fois Consuls ensemble & deux fois Censeurs. On nous a laissé par écrit qu'ils furent parfaitement aimez de M. Curius & de T. Coruncanus, qui ne laissoient pas entr'eux deux de faire profession d'une étroite amitié. Et cependant nous ne pouvons soupçonner qu'aucun d'eux ait rien desiré de son ami qui fust ny contre leur foy, ny contre leur serment, ny desavantageux à la Republique. Mais qu'est il necessaire de faire cette remarque de ces grands hommes? quand quelqu'un d'eux l'auroit voulu, il ne l'auroit jamais obtenu, parce qu'ils ont tous esté gens de bien, & que c'est un aussi grand crime d'executer ces choses, lors qu'on en est supplié, que de supplier qu'on les execute. Quant à T. Gracchus, il est vray qu'alors il fut suivi de C. Carbo, & de C. Caton, mais il ne le fut pas de Caius son frere, qui maintenant est son plus grand ennemi.

Que premierement donc on observe

dans l'amitié comme une chose prescrite par une loy, qu'il ne faut jamais demander à nos amis des choses des-honnestes, ny leur en accorder lors qu'ils nous en demandent. Car d'avoüer, qu'en leur consideration on a fait une faute, lors principalement que la Republique y est interessée, c'est une excuse honteuse & qui n'est point recevable. Et quant à nous, Fannius, & Scævola, nous sommes élevez en un lieu, d'où necessairement il faut que nous prevoions de loin tout ce qui peut arriver de sinistre à la Republique. Déja la coutume de nos ancestres s'est en quelque façon écartée de son cours ordinaire: T. Gracchus s'est efforcé de parvenir à la Roiauté, ou plutost l'on peut dire qu'il a regné l'espace de quelques mois. Jamais Rome avoit-elle rien oüi de semblable, jamais avoit-elle rien veu de pareil? Ses parens & ses amis le suivirent encore aprés sa mort, mais je ne puis vous dire qu'avec des larmes, de quelle façon ils traiterent P. Scipion Nasica. Pour le regard de Carbo, nous l'avons deffendu le mieux qu'il nous a esté possible, à cause de la punition de T. Gracchus encore toute recente. Mais

quant au Tribunat de C. Gracchus je ne veux pas dire ce que j'en attens, car les choses mémes les plus lentes marchent enfin d'un pas precipité, lors qu'elles sont une fois arrivées sur le penchant de leur ruïne. Vous pouvez remarquer à l'inspection de la table quelle corruption est survenuë en la distribution des suffrages ; premierement par la loy de Gabinius, & deux ans aprés par celle de Cassius. Il me semble déja que je vois le peuple separé du Senat, & le maniement des grandes affaires remis à la discretion d'une multitude ignorante, force gens s'informeront d'où viennent ces desordres, mais peu demanderont comment il les faut éviter : pourquoy cela, sinon parce qu'il n'y a personne qui veüille entreprendre de semblables choses sans compagnons.

S'il arrive donc que les gens de bien par mal-heur ou par ignorance contractent de pareilles amitiez, il les faut avertir de ne croire point estre unis si étroitement, qu'ils ne se doivent separer de l'affection de leurs amis, quand ils leur verront faire des desseins contre le bien ou l'honneur de la Republique. Quant aux méchans, il leur faut ordon-

er des peines, & chastier aussi rigou-
eusement ceux qui n'ont esté que les
omplices, que ceux qui ont esté les au-
heurs. Qui est celuy qui a esté parmy
es Grecs plus illustre que Themistocle?
Qui est celuy qui a esté plus puissant? Il
ceut bien, estant General de l'armée
ontre les Perses, delivrer sa patrie d'u-
ne honteuse servitude, mais il ne put
ouffrir, comme il devoit l'ingratitude
le sa patrie, qui par envie quelque temps
aprés l'exila. Il fit la mesme chose qui
vingt ans auparavant avoit esté faite
chez nous par Coriolanus: pas un d'eux
ne trouva personne qui le voulust servir
contre la patrie, & tous deux se donne-
rent la mort. Ainsi cette union de vo-
lontez, qui se rencontrent parmy les
méchans, non seulement ne se doit
point excuser en la couvrant du nom
d'amitié: mais plutost elle doit estre pu-
nie par toutes sortes de suplices, afin
qu'à l'avenir personne ne s'imagine qu'il
luy soit permis de suivre un ami qui fait
la guerre à sa patrie. Je ne sçay pas tou-
tesfois si les choses réüssiront un jour si
heureusement, veu le cours qu'elles ont
commencé de prendre. Pour moy, je
considere toûjours avec autant de soin

ce que deviendra la Republique aprés ma mort, que j'en aporte à prendre garde en quel estat elle est maintenant.

Que cette loy donc soit premierement établie dans l'amitié, que nous demandions à nos amis des choses honnestes, & que nous les fassions en leur consideration. Que nous leur témoignions un zele continuel à les obliger, & jamais de remises ny de retardement en ce qui leur peut estre utile. Que nous prenions plaisir à les conseiller franchement & avec liberté. Que l'autorité de leurs salutaires persuasions soit sur nous absoluë. Que nous soions bien aises de la voir emploiée, non seulement à nous donner ouvertement avis de ce que nous devons faire, mais mesmes à nous remontrer avec severité, quand ils le jugeront à propos. Je sçay bien que plusieurs maximes sur ce sujet ont plû merveilleusement à certains esprits, qui ont passé pour sages dans la Grece; mais je sçay bien aussi qu'il n'y en a pas une, dont ils ne se soient efforcez de renverser la verité, par les subtilitez de leurs disputes. Si l'on en croit leurs sentimens, il nous faut bien donner de garde de contracter beaucoup d'amitiez,

de peur qu'une seule personne ne soit obligée de s'inquieter pour le succez des affaires de plusieurs. Le soin des siennes propres doit suffire & plus que suffire à chacun, & c'est une chose importuneque de s'embarasser pour celles d'autruy. Il n'y a rien de plus commode que de tenir les resnes extremement lasches dans l'amitié, pour les pouvoir, ou alonger, ou accourcir, quand il nous plaist: car le secret le plus excellentpour vivre heureux, n'est autre chose que la tranquillité, dont il est impossible qu'un homme puisse joüir, quand il est necessaire qu'il ait tout seul l'inquietude & le soin de beaucoup de monde. Les opinions des autres sont encore plus inhumaines, & j'en ay déja discouru succintement: car ils soutiennent, que les amitiez ne sont desirables qu'à cause de l'apui & de l'utilité que nous y rencontrons, non pas à cause de ce lien d'affection & de bien-veillance, qui unit les esprits. Que c'est un secours où l'homme doit d'autant plus aspirer qu'il se voit sans vigueur, sans biens, & sans protection: Et que delà vient qu'il est plus recherché parles femmesque par les hommes, pluspar les pauvres que par les

riches, & plus par les miſerables, que par ceux que nous eſtimons heureux.

O la belle, ô l'admirable ſageſſe! N'eſt-ce pas proprement vouloir oſter du monde le Soleil, que d'en vouloir bannir l'amitié? puiſque les Dieux immortels ne nous ont rien donné de meilleur ny rien de plus agreable. Quelle eſt, je vous prie, cette tranquillité d'eſprit, ſi elle eſt douce en apparence, elle eſt digne en effet d'eſtre chaſſée de beaucoup de lieux. Car il n'eſt pas raiſonnable de ne vouloir pas entreprendre une action honneſte, ny de l'abandonner aprés l'avoir entrepriſe, de peur d'avoir un peu de ſoin ſeulement. Si nous fuions le ſoin nous devons fuïr la vertu, qui neceſſairement eſt obligée d'en avoir ou pour combattre, ou pour haïr, ou pour mépriſer les choſes qui luy ſont contraires. Ainſi la bonté ne peut ſans quelque ſoin combatre la malice, ainſi la temperance ne peut ſans quelque inquietude haïr la volupté : Ainſi la valeur ne peut ſans quelque peine mépriſer la poltronnerie. Ainſi les hommes juſtes ne peuvent ſans quelque déplaiſir ſouffrir les injuſtices, ainſi les foibleſſes d'eſprit déplaiſent aux genereux, ainſi les actions

dereglées ne sçauroient agréer aux personnes modestes. Or c'est une marque qu'on a l'esprit bien-fait, quand on se réjouit des bonnes choses, & qu'on s'attriste des mauvaises. Et partant, si les sentimens de la douleur ont quelque prise sur l'esprit du sage, comme, sans doute, ils y en ont, si nous n'en arrachons absolument ceux de l'humanité : Pourquoy bannirons-nous entierement l'amitié du commerce de la vie, de peur d'estre obligez de souffrir quelque peine & quelque inquietude à son occasion? Car supposé qu'on oste à l'ame ce mouvement qui fait la joie & la tristesse, quelle difference y aura-t'il, je ne dis pas entre un homme & une pierre, mais entre un homme & un tronc d'arbre, ou quelque autre chose de pareille nature ? C'est pourquoi je ne pense pas que nous devions nous arrester à l'opinion de ceux, qui disent, que la vertu est faite d'une matiere presque aussi dure que le fer : elle est tendre, elle est maniable, non seulement en plusieurs choses, mais principalement dans l'amitié; puisqu'elle se dilate dans les joies des amis, & qu'elle se resserre dans leurs douleurs. Ainsi l'affliction, que nous cause souvent

l'affliction de noſtre ami, ne nous doit point obliger à bannir de la vie cette mutuelle bien-veillance, non plus que les peines, qui ſont inſeparables de la poſſeſſion de la vertu, ne doivent point eſtre cauſe que nous y renoncions.

Donc, puiſque la vertu ſert de lien à l'amitié, comme j'ay déja dit par tout où ſe rencontrera quelque lumiere de cette vertu, à laquelle un eſprit vertueux ſe puiſſe unir par cét attrait de conformité, là neceſſairement auſſi-toſt naiſtra l'affection reciproque. Y a-t'il rien au monde de plus impertinent, que de ſe réjoüir de mille choſes inutiles & vaines comme de l'honneur, de la gloire, d'un batiment, d'un habit, ou de quelques autres ornemens du corps, & de ne témoigner aucune allegreſſe pour l'acquiſition d'un amy vertueux, d'un ami qui ſçait aimer & recompenſer l'amitié de la meſme amitié qu'on luy porte? Y a-t'il rien de plus delicieux, que cette amoureuſe recompenſe, & ces témoignagnes reciproques d'affection que l'on ſe rend en s'obligeant l'un l'autre? Que ſi nous adjoutons encore ce qui ſe peut raiſonnablement adjouter, qu'il ne ſe trouve rien qui attire plus puiſſamment

ne chose à soy, que la ressemblan-
e attire à l'amitié, il faut de neces-
té qu'on m'accorde que les gens de
ien aiment les gens de bien, & qu'ils
attachent les uns aux autres par cét at-
ait de ressemblance, comme par les
œuds du sang & de la nature : car la
ature desire sur toutes choses ce qui
y ressemble avec des ardeurs & des
assions extraordinaires. C'est pour-
uoi mes amis il est indubitable, com-
e je croy, qu'il se rencontre toûjours
ntre les gens de bien une bien-veil-
ance presque necessaire qui est la sour-
e & l'origine que la nature a donnée à
amitié. Mais cette mesme probité s'é-
end aussi generalement sur le peuple,
ar la vertu n'est point inhumaine, elle
'est point superbe, elle est associée dans
e commerce des affaires du monde, el-
e a de coutume de proteger les na-
ons entieres, & de pourvoir à toutes
eurs necessitez, ce que sans doute elle
e feroit pas, si elle dédaignoit l'affe-
tion des petits.

Les hommes, selon mon sentiment,
ompent le plus aimable nœud de l'a-
nitié, lors que le seul espoir du gain
eur en fait contracter de feintes. Car

tout le bien, que nous pouvons avoi
acquis par la faveur de noſtre amy, n
ſçauroit tant nous réjoüir, que l'affec
tion méme de noſtre amy : & il arriv
que ces utilités ne nous ſont agreables
qu'entant qu'elles ſont accompagnée
de cette bienveillance, & produites pa
elle-méme. Tant s'en faut que les ami
tiez s'entretiennent par l'indigence
que les plus liberaux & les plus promt
à faire plaiſir, ſont ceux-là mémes q
n'ont affaire de perſonne, ſont ceux-l
mémes qui ſont comblez de biens, &
principalement de vertus, en qui conſi
te le plus grand & le plus ferme apu
de la vie. Mais je ne ſçay pas s'il eſt ab
ſolument neceſſaire dans l'amitié qu
les amis ne manquent jamais d'aucur
choſe: Car où eſt-ce que mon affectio
que mes conſeils, que mes ſoins, auroie
paru, ſi jamais Scipion n'en avoit eu b
ſoin, ny dans la paix, ny dans la guerre
L'amitié n'a donc pas ſuivi l'utilité, ma
l'utilité a ſuivi l'amitié.

Il ne faut donc point prendre la peir
d'écouter ces eſprits plongez dans l
delices, s'il leur arrive de diſcourir c
l'amitié, puiſqu'ils ne la connoiſſent, r
par uſage, ny par raiſonnement. C

q

ui eſt celuy-là, je vous prie, qui vou-
roit vivre dans la ſplendeur & dans
opulence de toutes choſes, à condition
eulement qu'il n'aimeroit perſonne, &
u'il ne ſeroit aimé de perſonne? N'eſt-
e pas proprement une vie de Tyran,
ans laquelle il ne ſe faut imaginer ny
oy, ny charité, ny bien-veillance, ny
eureté pour qui que ce ſoit; où toutes
hoſes ſont ſuſpectes, pleines de crain-
es, & d'inquietudes, où enfin l'amitié
e ſe trouve jamais? Comment, de gra-
e, aimerions-nous celuy, que nous crai-
nons, ou de qui nous penſons eſtre
rains? On l'honore toutefois d'une
nitié diſſimulée pendant quelque
emps, mais s'il vient à tomber du faî-
e de ſa grandeur dans la diſgrace,
omme aſſez ſouvent il arrive, on re-
onnoiſt alors qu'il n'eſtoit pas fort ri-
he en amis. Et c'eſt ce que remarqua
ans ſon exil Tarquin le ſuperbe, quand
dit, qu'il commençoit bien à juger
uels avoient eſté ſes vrais & ſes faux
mis, mais que c'eſtoit alors qu'il ne
ouvoit dignement remercier ny les
ns ny les autres, quoy que j'aye aſſez
e peine à croire, que dans l'excez de
on orgueil inſupportable il ait pû aquerir

un seul amy. Mais tout ainsi que ses mœurs insolentes n'en purent jamais faire de vrais, ainsi le plus souvent les richesses servent d'obstacles à l'acquisition des fidelles amitiez. Car non seulement la fortune est aveugle, mais elle rend encore aveugles ceux qu'elle comble de ses faveurs: on les voit aussi-tost enflez d'orgueil, tout le monde est l'objet de leurs mépris, parce qu'il n'y a rien au monde de plus insuportable, qu'un esprit dereglé que la fortune caresse.

Cela se justifie par l'exemple de ceux, qui dans l'autorité, dans le credit, & dans l'affluence de toutes choses, où la faveur vient de les élever, changent la douceur de leurs mœurs en des façons de vivre imperieuses, & dédaignent leurs amitiez anciennes, pour en faire de nouvelles. Or qu'y a-t'il au monde de plus semblable à la folie, que de songer dans no plus grandes prosperitez, à nous enrichir seulement des choses qui nous peu vent donner de l'argent, des chevaux des valets, des beaux habits, des vase d'un prix inestimable, & de n'avoir pa la pensée de faire provision d'amis, qu sont pour ainsi parler, les plus beau & les plus précieux meubles de la vie

Car nous ne sçavons pas pour qui nous acquerons les autres choses que nous acquerons, ny pour qui nous prenons tant de peine, & il arrive enfin qu'elles deviennent la proie & le butin de ceux qui se sont rendus les plus forts. Mais la possession des amis est tousiours paisible & asseurée, & quand nous serions aussi absolus possesseurs des autres biens, qui sont comme des dons de la fortune, tousiours ne sçaurions-nous gouster de parfaites douceurs dans la vie, si elles ne sont accompagnées de celles de l'amitié. Que cela soit dit jusqu'icy.

Il est à propos maintenant de prescrire des bornes à l'amitié. Considerons donc, s'il vous plaist, quelles sont celles que nous luy choisirons. Je voy sur ce sujet trois opinions differentes dont je n'aprouve pas une. Quelques-uns disent qu'il se faut gouverner envers ses amis, avec autant de bien-veillance & de circonspection qu'envers soi-méme. D'autres soutiennent qu'il se doit recontrer une certaine égalité & correspondance entre l'affection des uns & l'affection des autres. Et les derniers enfin veulent que nos amis fassent autant d'estime de nous, que nous en faisons de nous mémes. Je

ne ſuis dis-je de l'avis de pas un d'eux.

Premierement il n'eſt pas vray, que les intereſts de nos amis nous touchent avec les mémes ſentimens de bien-veillance & de circonſpection que nous avons pour ce qui nous regarde : Car combien faiſons-nous de choſes en la conſideration d'un amy que nous ne voudrions jamais entreprendre pour la noſtre particuliere, comme de mandier avec ſuplication tres-humble la faveur de ceux qui ſont au deſſous de nous, comme de nous mettre en de violentes coleres, comme de pourſuivre quelqu'un avec toute ſorte de rigueur. Certes ces tranſports qui ſeroient malſeans dans nos propres affaires, ont neantmoins bonne grace pour celles de nos amis. Combien ſe trouve-t'il de rencontres, où les honneſtes gens retranchent & permettent qu'on retranche de ce qui leur apartient legitimement, qu'ils ſe dérobent à eux-mémes, pour en enrichir leurs amis.

La ſeconde opinion, qui veut dans l'amitié une correſpondance égale de devoirs & de volontez, ne me plaiſt pas davantage. Car c'eſt prendre les choſes trop à la rigueur, & vouloir en

uelque façon, tenir compte de celles
ui sont données, & de celles qui sont
eceuës dans l'amitié, afin qu'il se trou-
e entre-elles une plus juste & plus ex-
cte proportion. Or la vraye amitié
e semble bien plus genereuse & plus
pulente, elle ne regarde point de si
rés si elle a plus donné qu'elle n'a re-
eu ; & veritablement il ne faut pas
aindre ny qu'il s'en perde, ny qu'il
n tombe à terre, ny que l'un d'eux
it mis, plus qu'il ne faut, dans ce com-
nerce de l'amitié.

Je trouve encore plus condamnable
a troisiéme opinion, qui veut, que l'es-
ime, que nos amis font de nous répon-
e entierement à celle que nous faisons
e nous-mémes : Car combien s'en voit-
dont le courage est bas & rampant, &
ui se deffient d'eux-mémes jusqu'à
'oser esperer aucune part dans les bon-
es graces de la fortune ? Le devoir de
eluy qui sçait aimer, n'est pas d'estimer
es amis au point que ses amis s'esti-
nent, mais c'est de faire tous ses efforts
our en relever le courage, lors qu'il est
batu, pour le porter à de plus hautes
sperances, & à des meditations plus
elevées. Il faut donc establir une autre

fin à la vraie amitié, mais je serai bien aise de remarquer auparavant ce qu Scipion avoit accoutumé d'y reprendre

Il soutenoit, qu'il ne se trouve rien a monde qui soit plus ennemi de l'amitié que le discours de celuy, qui disoit, qu'i faut aimer; comme si nous devions haï quelque jour. Il ne pouvoit s'imagine que ces paroles fussent sorties de la bou che de Bias, l'un des sept sages de l Grece, comme pense la plus-part d monde, mais que c'estoit plutost l'opi nion de quelque esprit avare, ambitieux & tyrannique, qui met son souverai bien dans sa souveraine puissance, ca le moien que nous puissions estre le amis de ceux, de qui nous croions pou voir estre un jour les ennemis? Ne se roit-il pas necessaire, en ce cas, qu nous souhaitassions qu'ils fissent conti nuellement des fautes, afin qu'ils nou donnassent continuellement de nou veaux sujets de les reprendre? Ne se rions-nous pas contraints, & de nou affliger lors qu'ils feroient de bonne actions, & de porter envie à leurs pro peritez? Ainsi ce beau precepte, de que que bouche qu'il sorte, ne peut serv qu'à ruiner l'amitié. Si l'on avoit que

que instruction à nous donner sur ce sujet, ce devoit estre principalement celle-cy, que nous aportions tant de preoiance & de soins à choisir nos amis, que nous ne commencions jamais d'aimer celui, que nous pouvons haïr quelque jour; & supposé que nostre choix n'ait pas esté heureux, si nous en croions Scipion, nous en devons plutost souffrir toutes les incommoditez, qu'avoir une seule pensée pour cette haine future.

Il faut donc que les bornes de l'amitié soient telles, qu'il se trouve entre les amis une parfaite correspondance de conseils & de volontez, & que leurs biens soient communs sans aucune reserve, quand leurs mœurs seront corrigées au point que nous avons dit qu'elles doivent l'estre : Et si par hasard il arrive ensuite quelque disgrace à ceux que nous aimons, comme si, par exemple il s'agissoit ou de leur vie, ou de leur honneur, il faut que nous les y servions, méme injustement, si ce n'est, que pour les tirer de peine, nous soions obligez de nous jeter nous-mémes dans l'infamie. On nous pardonne beaucoup de fautes, quand la consideration de l'amitié nous les a fait faire, mais nous ne devons jamais

negliger ce qui regarde noſtre reputa-
tion, ni penſer que ce ſoit un petit moien
pour executer les grandes choſes, que la
bien-veillance des citoiens, quoy qu'il
nous ſoit honteux de l'acquerir par des
complaiſances & par des flateries. La
vertu n'eſt point à rejetter, lors méme
qu'elle eſt inſeparable de l'affection, &
ce méme Scipion que j'allegue toûjours,
& dont tous les diſcours parlent de l'a-
mitié, ſe plaignoit ſouvent de voir les
hommes les plus curieux en toutes cho-
ſes, & les plus affectionnez à leurs inte-
reſts, capables veritablement de dire
combien ils ont de beſtes en chacun de
leurs troupeaux, mais incapables de dire
combien ils ont d'amis : ſoigneux à la
verité de s'enrichir de celles-là, mais
pareſſeux au dernier point à faire élec-
tion de ceux-cy, mais ignorans juſqu'à
ne pouvoir reconnoiſtre par aucune
marque ceux qui ſont dignes d'eſtre ai-
més. Certes il faut qu'ils ſoient conſtans
fermes, & genereux: mais je croy que le
nombre en eſt petit, & qu'il eſt difficile
de les connoiſtre parfaitement, à moins
que de les avoir parfaitement éprouvez.
Cependant cette épreuve ne ſe peut
faire que dans l'amitié méme ; Ainſi
l'amitie

l'amitié precede le jugement que l'on doit faire d'un amy, ainsi l'amitié méme nous oste le moien d'éprouver ceux que nous aimons.

Il est donc du devoir d'un homme sage, que comme il retient l'impetuosité de sa course, sur des chevaux qu'il n'a pas encore tout à fait ny domptez, ny dressez, que de mesme il retienne en quelque sorte cette puissante inclination qu'il a pour des amis, qu'il n'a pas éprouvez entierement : car les uns font souvent connoistre la foiblesse de leur esprit dés la premiere occasion qu'il s'offre d'augmenter un peu leur fortune: Les autres qu'un peu de bien n'a pû tenter jusqu'à le faire paroistre, découvrent enfin cette mesme foiblesse quand il s'agit de quelque interest plus notable. Et si l'on en voit quelques-uns, qui croient que preferer l'argent à l'amitié soit une chose honteuse & sordide, où n'en trouve-t'il pas un qui sans comparaison, ne fasse plus d'état des honneurs, des dignitez, de la gloire de commander absolument, & des richesses mesmes, que de cette méme amitié ? S'en trouvera-t'il pas un qui n'embrasse plus ardemment les grandeurs, que les dou-

ceurs de l'amitié, ſi les unes & les autres luy ſont également offertes? Certes nous ſommes bien foibles, lors qu'il eſt queſtion de renoncer à l'autorité, puiſque ceux meſmes qui l'ont acquiſe au mépris de l'amitié ſe croient excuſables, & pretendent n'avoir fait ce mépris que pour de tres-puiſſantes conſiderations. Auſſi les vraies amitiez ſe remarquent difficilement parmi les hommes, ou qui ſont élevez dans les hautes charges, ou qui gouvernent la Republique; Car de grace, où s'en rencontrera-t'il un, à qui l'honneur d ſon ami ſoit plus cher que le ſien propre. Je paſſe ſous ſilence combien il eſ importun & ennuyeux à la pluſpart d'é tre obligez de s'atriſter de l'afflictio de leurs amis, & combien il eſt mal-ai sé de trouver des eſprits qui veüille s'abaiſſer juſques dans la societé de mal-heureux, quoy qu'Ennius ait d tres-à propos.

On voit les vrais amis dans les adverſite

Et cependant ſoit que nous mépriſio nos amis dans leur bonne fortune, que nous les abandonnions dans leu diſgraces, toûjours ces deux choſes no convainquent-elles d'inconſtance d'infirmité.

Celuy-là donc doit estre reputé parmi les hommes, homme tres-rare, & presque divin, qui dans l'une & dans l'autre fortune s'est montré ferme & constant à cherir ses amis. Or le fondement de cette constance que nous desirons dans l'amitié, n'est autre chose que la foy: car où la foy ne regne point, il ne se trouve rien de permanent ny d'assuré: & d'ailleurs il est necessaire que l'amy, dont nous faisons élection, soit franc, qu'il soit sociable, qu'il ait les mémes opinions & les mémes sentimens que nous. C'est en cela, ce me semble, que consiste la fidelité; parce qu'un esprit double & dissimulé ne peut estre fidelle, parce qu'il ne peut estre ferme & constant dans l'amitié qu'il a pour nous, quand il ne peut estre également touché des choses qui nous touchent, & que ses opinions sont naturellement differentes des nostres. Joint qu'il ne faut pas que nous prenions plaisir à faire aucune injure à nostre ami, ny que par une croiance desavantageuse à sa reputation nous aprouvions le dessein de ceux qui le persecutent. Toutes ces circonspections appartiennent à la constance, dont nous avons déja parlé si amplement.

De-là se justifie ce que j'ay dit dés le commencement de ce discours, que l'amitié ne se peut rencontrer qu'entre les gens de bien; car c'est le devoir d'un homme de bien, & par consequent d'un homme sage, d'observer religieusement dans sa bien-veillance, qu'il ne s'y trouve ny feinte ny dissimulation; parce que l'esprit mesme qui haït ouvertement est plus franc & plus noble que celuy qui sous un front d'ami cache & déguise sa haine. Le sage ne doit pas seulement rejetter les accusations qu'on peut avoir formées contre son ami, mais il ne doit pas encore le soubçonner seulement d'avoir commis aucune chose contraire aux loix de la bien-veillance. Il doit plutost dans toutes ses procedures montrer cette douceur des mœurs & de la conversation, qui est le plus agreable assaisonnement de l'amitié. Il en faut bannir la tristesse, & cette exacte severité en toutes choses: Ce n'est pas que veritablement elle n'ait je ne sçay quoy de grave & de majestueux, mais l'amitié doit estre plus libre, plus aisée, plus douce, plus franche, plus gaie, & plus familiere.

Il se presente en cét endroit une que

tion un peu difficile, ſçavoir ſi de nou-
veaux amis dignes veritablement de
quelque amitié, ſont preferables aux
anciens: comme nous avons accoutumé
de faire plus d'état des jeunes chevaux
que des vieux. Certes ce doute eſt in-
digne d'un homme, car on ne doit pas
ſe raſſaſier de l'amitié, comme des au-
tres choſes; la plus ancienne doit toû-
jours eſtre la plus conſiderable, à l'e-
xemple des vins, qui deviennent meil-
leurs en vieilliſſant: Et ce que dit le
proverbe eſt veritable, qu'il faut avoir
mangé pluſieurs muis de ſel avec ſon a-
my, avant que d'en eſtre entierement
aſſeuré. Ce n'eſt pas que les nouvelles
amitiez ſoient à rejetter, lors principa-
lement qu'elles nous donnent de bon-
nes eſperances, & que ſemblables aux
antes qui ſont bien repriſes, & qui déja
ont pouſſé beaucoup de bois, & de
feüilles, elles ſont preſtes à produire du
fruit. Mais il faut toûjours conſerver la
place aux affections anciennes; car la
vieilleſſe & l'accoutumance ont en ce
rencontre une merveilleuſe vertu; &
quant à ce cheval, dont nous avons tan-
toſt parlé, pourveu qu'il n'y ſurvienne
point d'obſtacle, il ne ſe trouvera per-

ſonne, qui ne ſoit plus aiſe de monter celuy dont il ſe ſert ordinairement, que ce jeune qui n'eſt pas encore dreſſé. Or cette accoutumance n'a pas ſeulement de la force en ce qui regarde les animaux, elle en a méme en ce qui concerne les choſes inanimées; puiſque le ſejour méme des bois & des montagnes, tout rude & ſauvage qu'il eſt, nous ſemble agreable, quand nous avons accoutumé d'y demeurer.

Ce que je penſe toutesfois de plus important dans l'amitié, c'eſt que le plus grand ſe rende par elle égal au plus petit: car il ſe rencontre quelquefois parmi les amis des qualitez extraordinairement relevées, comme eſtoient celles de Scipion dans noſtre troupeau (ſi j'oſe ainſi parler) & cependant jamais il ne ſe voulut mettre au deſſus de Philus, jamais au deſſus de Rutilius, jamais au deſſus de Mumius, jamais au deſſus méme de ceux, dont la condition eſtoit au deſſous de la ſienne. Il ne voulut jamais aller du pair avec Q. ſon frere, parce qu'il eſtoit plus jeune que luy, mais l'honoroit comme ſon ſuperieur. Enfin il ſouhaitoit de voir par ſon moien, tous ſes amis dans une ſplendeur plus écla-

ante mesme que la sienne. Et c'est ce que nous devons tous faire à son imitation, afin que si nous sommes plus heureusement avancez que les autres dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit, & dans les bonnes graces de la fortune, nous en fassions participans ceux qui nous touchent de plus prés, afin que si nous sommes nez de parens de basse condition, pauvres d'esprit & necessiteux, nous relevions leur pauvreté par la profusion de nos richesses, & que le réjalissement de nostre gloire sur eux les fasse considerer dans le monde. Soions en cela semblables à ceux, qui pour ne sçavoir pas quelle est ny leur naissance ny leur condition, sont contrains de servir des bergers dans la fable, mais qui enfin aiant esté reconnus pour fils de Dieux ou de Roix, ne laissent pas de conserver une veritable affection à l'endroit de ces mémes bergers dont ils ont crû l'espace de plusieurs années estre les veritables enfans. Mais ne sommes-nous pas plus obligez d'en user de la sorte envers nos veritables peres: oüi, certes, car si nous recueillons quelque fruit de l'exellence de nostre vertu, des lumieres de nostre

esprit, & du bonheur de nostre sage conduite, c'est lors principalement que nous en faisons part à nos plus proches. Tout ainsi doncque ceux qui sont les plus relevez en qualité, soit parmy leurs parens, ou parmy leurs amis, doivent s'égaler à leurs inferieurs par l'affection ; de méme les inferieurs ne doivent point estre faschez de se voir surmonter par eux, soit en esprit, soit en dignitez, soit en fortune. Cependant outre qu'ils en ont de la douleur, la plus-part ont encore des plaintes & des reproches à faire, & principalement s'ils pensent pouvoir dire, que leur affection, leur peine, & leur soin ont esté avantageux à leur ami.

Les hommes ne sont-ils pas bien odieux, quand ils reprochent ainsi leurs bien-faits; & n'est-ce pas à celuy qui les a receus, non à celuy qui les a faits, à s'en ressouvenir? C'est pourquoi, comme les plus grands en condition se doivent abaisser par la bien-veillance, ainsi les plus petits doivent en quelque façon se relever par elle-mesme : car il s'en trouve qui rendent les amitiez fascheuses, à cause seulement qu'ils s'imaginent qu'on les méprise : ce qui pour l'ordinaire n'arrive qu'à ceux qui

e croient eux-mémes dignes d'eſtre
léppriſez ; maladie d'opinion , dont il
ut que nos paroles & nos actions les
ueriſſent. Il faut donc faire premiere-
ent à chacun de nos amis autant de
ien,que nos proſperitez nous permet-
ent d'en faire ; & ſecondement,autant
ue l'eſprit de celuy que nous aidons ,
ſt capable d'en ſupporter: car il eſt im-
oſſible quelque éminent que ſoit l'état
e noſtre fortune, d'élever aux grandes
harges tous ceux qui nous touchent de
rés. Scipion ſceut bien faire Rutilius
Conſul, mais il ne pût avoir le meſme
redit pour Lucius ſon frere ; & quand
ieſme nous pourrions toutes choſes
our l'avancement d'un amy , il faut
onſiderer toutesfois de quelles choſes
ét amy eſt capable.

Adjoûtons, s'il vous plaiſt, que nous
e devons faire aucun jugement de l'af-
ection de nos amis , que leur aage & le
oſtre ne ſoient avancez,que leur eſprit
& le noſtre n'aient acquis de la force ;
ar pour avoir aimé durant noſtre jeu-
ieſſe ou la paulme ou la chaſſe , il ne
'enſuit pas que nous devions mettre au
ang de nos plus chers amis , ceux en
qui nous aimions la meſme inclination.

En ce cas-là, par un certain droi d'ancienneté nos nourrices & nos precepteurs exigeroient de nous beaucoup de bien-veillance. Ce n'est pas qu'i nous soit bien-seant de negliger ny le unes ny les autres, mais nous devons le cherir & les honorer d'une autre façon autrement il n'y auroit jamais de certitude dans les affections : car s'il arrive du changement dans les volontez, il en arrive aussi dans les mœurs, & ces di vers changemens, qui s'entresuivent rompent l'union qu'avoit fait l'amitié Ainsi la seule raison pourquoy les bon ne sçauroient estre les amis des méchan ny les méchans les amis des bons, c'est parce qu'entre leurs mœurs, de mesme qu'entre leurs volontez, il ne se peu jamais trouver aucun raport.

On peut encore ordonner dans l'amitié, que nous prenions bien garde à n nous point opposer par une affection trop ardente aux desseins de nos amis qui peuvent leur estre extrémement utiles. C'est une indiscretion qui ne s voit que trop souvent ; car enfin, s'i m'est permis d'alleguer encore la fable jamais Neoptolemus n'eust pris la ville de Troies, s'il eust voulu écouter Ly-

omede, qui l'avoit élevé, & qui par ses
irmes & par ses discours le vouloit
étourner de son chemin. De méme,
uand des interests importans nous
bligent à nous separer de nos amis, si
uelqu'un le veut empécher à cause qu'il
consent avec peine, il a l'esprit foible
l est peu juste & peu raisonnable dans
'amitié. Il faut donc en toutes sortes
le rencontres considerer exactement,
& ce que nous demandons à nos amis,
& ce que nous permettons qu'ils nous
demandent.

Il est vray qu'il survient quelquesfois des mal-heurs qui causent necessairement la rupture des amitiez. (Nous passons maintenant de l'affection des sages à celle du vulgaire) comme lors que nos vices viennent à se deborder, & à ne respecter pas davantage nos amis, que les Etrangers : parce que ce sont des vices dont l'infamie retombe ordinairement sur ceux que nous aimons. Nous devons insensiblement nous retirer de la compagnie de ces vitieux, & comme autresfois j'ay oüi dire à Caton, découdre plutost ces amitiez que les déchirer; Si ce n'est que par une rupture diferée, nous courions risque d'en rece-

voir de si sensibles affrons, qu'il ne soit ny honneste, ny raisonnable, ny mesme possible, de ne rompre pas avec eux sur le champ. Or s'il arrive en ce rencontre quelque changement de mœurs & d'inclinations de part & d'autre; ce qui se voit d'ordinaire, ou quelque mauvaise intelligence en ce qui regarde les interests de la Republique; (car je parle toûjours comme j'ay tantost dit, des amitiez vulgaires, non de celles des sages.) Il est à craindre, non seulement que l'amitié ne meure, mais qu'il n'en naisse de grandes inimitiez. Et veritablement se peut-on rien imaginer de plus des-honneste & de plus honteux, que de faire la guerre à celuy dont on estoit un peu auparavant l'amy le plus intime. Scipion, comme vous sçavez, se retira de l'amitié de Q. Pompeius en ma consideration; Il rompit avec Metellus nostre Collegue, à cause de quelque different qui concernoit la Republique; mais il fit l'une & l'autre de ces actions avec raison, avec autorité, & sans aucune aigreur. Et partant, on doit sur toutes choses prendre garde qu'il n'arrive aucunes broüilleries entre les amis; & si l'on ne le peut em-

écher, il faut au moins faire en ſorte,
ue les amitiés paroiſſent plutoſt eſtein-
es, qu'étoufées. On doit auſſi donner
rdre, que ces grandes affections ne ſe
hangent point en d'auſſi grandes hai-
es, d'où naiſſent ordinairement les que-
elles, les médiſances, & les outrages,
ue toutefois nous devons ſuporter, au
as qu'ils ſoient ſuportables, & l'on doit
endre cét honneur à l'ancienne amitié,
ue celuy ſeul qui fait l'injure ſoit eſti-
né coupable, non pas celuy qui la re-
oit.
Certes le ſecret le plus excellent pour
revoir tous ces deſordres & toutes ces
ncommoditez, mémes pour s'en gua-
antir, c'eſt de ne commencer point ſi-
oſt à s'attacher des liens de l'amitié,
'eſt de n'en point contracter avec des
erſonnes indignes. Or ceux-là parti-
ulierement ſont dignes d'eſtre aimez,
ui dans eux-mémes ont la cauſe pour
aquelle ils ſont aimez: hommes verita-
lement rares, puiſque toutes les choſes
xcellentes ſont rares, & qu'il eſt ſi diffi-
ile d'en trouver une qui ſoit entiere-
nent parfaite. Mais la pluſpart des eſ-
rits ne connoiſſent rien d'excellent
dans le monde que ce qui leur eſt pro-

fitable, & ſe gouvernent à l'endroit d[e]
leurs amis, comme ils font à l'endroit d[e]
leurs animaux, entre leſquels ils cheriſ-
ſent davantage ceux dont ils eſperen[t]
tirer plus de commoditez. Ainſi leur[s]
ames n'eſtans point ſuſceptibles d'un[e]
amitié ſi belle & ſi naturelle, qui de ſoi-
méme & pour ſoi-méme eſt ſi deſira-
ble, ils ne ſçauroient experimenter ſu[r]
eux-mémes, combien la force en eſt mer-
veilleuſe. Car chacun s'aime ſoi-méme
non pas afin de tirer de ſoi-méme quel-
que reconnoiſſance de ſon affection,
mais parce que chacun eſt cher à ſoi-
méme. Or ſi cette affection que nou[s]
avons pour nous-mémes, ne paſſe d[e]
nous-mémes dans la perſonne de no[s]
amis, il eſt impoſſible qu'il s'en trouv[e]
jamais de parfaits, puiſque l'amy n[e]
peut eſtre parfait amy, s'il n'eſt e[n]
quelque façon la méme choſe que ce-
luy qu'il aime. Que ſi ces choſes ſe r[e]-
marquent parmi les animaux, ſi ceux q[ui]
volent, ſi ceux qui rampent, ſi ceux q[ui]
nagent, ſi les beſtes privées, ſi les ſauv[a]-
ges mémes, s'aiment premiereme[nt]
par un inſtinct que la nature leur don[ne]
avec la vie, & puis deſirent & recherche[nt]
des animaux de leur eſpece, avec le[ſ]

uels ils se puissent accoupler : Si, dis-je
s font ces choses avec un desir & une
ffection presque semblable à l'affection
umaine; combien, à plus forte raison, la
ature le doit-elle montrer en l'homme,
ui s'aime premierement soy-méme,
c puis souhaite d'en acquerir un autre,
ont il puisse méler l'esprit avec le sien,
c faire que ces deux se reduisent com-
ne en un seul.

Mais la pluspart demandent malicieu-
ement, je n'ose dire avec impudence,
les qualitez en leurs amis, qu'ils ne
çauroient posseder en eux-mémes, &
veulent obtenir d'eux ce qu'ils sont bien-
ises de ne leur point accorder. Et tou-
efois il est premierement raisonnable,
que celui qui veut aimer, soit homme de
bien, & puisqu'il en cherche un autre,
qui lui ressemble. C'est dans de sembla-
bles amitiez, que la constance, dont nous
parlions tantost, regnera souveraine-
ment : Car les esprits, unis par cette af-
fection mutuelle, seront les ministres
des passions dont les autres ne sont
que les esclaves : les actions équita-
bles & justes, & les occasions d'entre-
prendre tout l'un pour l'autre seront des
sujets de leurs réjouïssances, ils ne se

feront reciproquementque de raiſonna-
bles & d'honneſtes prieres , ils s'aime-
ront,ils s'honoreront, ils ſe reſpecte-
ront. Celuy-là certes qui veut bannir l
reſpect de l'amitié, luy veut ravir ſo
plus grand ornement; & ſon opinion eſ
bien pernicieuſe, s'il penſe,que l'affec-
tion autoriſe ou les paſſions dereglées
ou quelque autre crime. La nature a fai
naiſtre l'amitié pour ſervir d'aide au
vertus,non pas pour eſtre la compagn
des vices: Elle a fait naiſtre cette bien
veillance, afin que la vertu s'aſſociaſ
avec elle & ſe fortifiaſt de ſes forces,s'i
arrivoit qu'elle ne puſt toute ſeule exe
cuter les grandes choſes. Auſſi l'on peu
dire,ſi cette ſocieté s'eſt rencontrée, ſ
rencontre, ou ſe doit rencontrer entr
quelques-uns, que c'eſt le commerce l
plus heureux de la vie,& le plus propr
pour arriver au ſouverain bien. C'eſ
dans cette ſocieté que l'on trouve, tou
ce que les hommes eſtiment deſirable
comme l'honneſteté, la gloire, la tran
quilité de l'eſprit,la gaieté,dont la poſ
ſeſſion fait noſtre plus grande felicité
dans la privation deſquelles nous n
ſçaurions vivre heureux. Or ce bien
eſtant le plus grand qu'on puiſſe deſirer
ſ

nous le voulons acquerir, il faut ta-
er d'acquerir la vertu, ſans laquelle
ous ne ſerons poſſeſſeurs ny de l'ami-
é, ny d'aucune des choſes qui ſont ſou-
itables. Car ſi l'on croit avoir fait des
nis apres avoir negligé la vertu, l'on
connoiſtra bien-toſt combien l'on
eſt trompé, ſi quelque mauvaiſe avan-
re oblige à les éprouver.

C'eſt pourquoy repetons ſouvent cét
vis, qu'il faut aimer apres avoir exacte-
ent conſideré ce que l'on doit aimer,
on pas conſiderer ce que l'on doit ai-
er, quand on a commencé de l'aimer :
r ſi nous ſommes punis de noſtre ne-
igence, c'eſt principalement dans le
oix des amis, & dans la maniere de les
erir. Auſſi nous ſervons-nous de con-
ils contraires à ceux que la prudence
ſpire, qui loin de ſuivre les actions, les
oit touſiours preceder, & nous faiſons
s choſes qui ſont déja faites, quoy que
ous le defende le proverbe ancien,
uiſque nous commençons à juger com-
ent il les faut faire, apres qu'elles ſont
ites ; ce que nous devions examiner
paravant. De là vient que nous eſtans
ngagez de part & d'autre, ſoit par une
equentation ordinaire, ſoit par quel-

ques témoignages reciproques d'affec-
tion, nous rompons cette affection au
milieu de sa course, dés la premiere of-
fense que nous pensons avoir receuë de
nostre amy. En quoy certes, nous som-
mes encore plus blamables, de negli-
ger ainsi la chose du monde la plus ne-
cessaire. Car bien que la pluspart mépri
sent méme la vertu, bien qu'elle pass
en leur esprit pour une pure vanité, l'o
peut dire toutefois à l'avantage de l'a
mitié, qu'elle est infiniment utile à la vie
par le consentement universel qu'e
donne toute la terre. Beaucoup se mo
quent des richesses, parce qu'estans sa
tisfaits de peu, rien ne leur deplaist tan
que le luxe, soit dans les habits, soit dan
le boire ou dans le manger: Et bien qu
la plupart brulent du desir de posséde
les honneurs, beaucoup les méprisen
jusqu'à ce point, qu'ils ne pensent pa
qu'il se trouve rien dans le monde n
de plus vain ny de plus ridicule : D
sorte que les mémes choses qui sont est
mées admirables au jugement des un
sont reputées de nulle importance c
l'opinion des autres. Mais quant à l'a
mitié, les sentimens de tout le monc
s'accordent en sa faveur. Et ceux qui

ont embarquez dans les interests de la
Republique, & ceux qui se plaisent dans
es sciences, & ceux qui s'occupent avec
oisir au maniement de leurs affaires do-
neistiques, & ceux enfin qui s'abandon-
ent entierement à la volupté; tous ceux
, dis-je; ne pensent pas qu'on puisse vi-
re sans aimer, si l'on veut vivre avec un
eu d'honneur. Car l'amitié se glisse, je
e sçay comment, dans le commerce de
a vie de tout le monde, pas une aage
e sçauroit estre exempte d'affection, &
'il se rencontroit un homme d'un na-
urel assez sauvage & assez inhumain,
our ne pouvoir souffrir la compagnie
e personne, jusqu'à se declarer enne-
ni de la societé, tel que fut autrefois un
ertain Tymon chez les Atheniens, toû-
ours auroit-il peine à vivre, s'il n'avoit
uelqu'un prés de luy, dans la conversa-
ion duquel il pust comme vomir le ve-
in de sa mauvaise humeur.
Mais cette remarque ne se justifie-
oit-elle pas encore, s'il pouvoit arriver
ue quelque Dieu nous transportast,
ors de la compagnie du monde, dans
uelque solitude, & que là nous aiant
omblez de l'abondance de toutes les
hoses desirables, il ne permit à pas un

de nous la veuë ny la societé de personne; quel esprit assez rude pourroit souffrir cette façon de vivre, s'en peut-il trouver un à qui la solitude n'otast pas tout le goust de toutes ces douceurs. Et de là je conclus, que ce que nos Anciens raportent d'Archita Tarentin, si je ne me trompe, & qu'ils ont apris de leurs peres, est veritable. Si quelqu'un disoit-il, d'ordinaire, pouvoit monter dans le Ciel, & considerer exactement la nature du monde, & la beauté des astres, ces mémes objets, que seul il considereroit sans en recevoir ny joie ny satisfaction quelconque, luy causeroient une admiration delicieuse au dernier point s'il avoit quelqu'un pres de luy, qu'il pust entretenir de cette heureuse avanture. Ainsi la nature n'aime rien de solitaire, mais veut toujours que quelque chose luy serve d'aide & d'apuy; douceurs charmantes, & qui se trouvent particulierement dans la possession d'un ami parfait.

Cependant, quoy que cette méme nature nous declare par tant de signes ce qu'elle desire, ce qu'elle recherche, ce qu'elle veut, nous devenons sourds, je ne sçay comment, & n'entendons point

es conseils qu'elle nous donne. Car on e peut en beaucoup de façons servir de 'amitié, & si plusieurs occasions se preentent de se plaindre de ceux qu'on aie, le sage en pareille rencontre doit viter ce mal, ou ne s'en pas soucier, ou souffrir constamment. Sur tout nous e devons point nommer du nom d'ofense, cette reprimande charitable que ous font quelquefois nos amis, puis u'elle nous fait remarquer la fidelité e leur affection, & l'utilité que nous ouvons recevoir de leurs avis salutaies. Car comme nous les devons avertir usqu'à les reprendre aigrement, lors u'il est necessaire, de méme devonsous de bonne grace recevoir d'eux de emblables remontrances quand elles artent de leur amitié. Mais je ne sçay omment il arrive, que ce qu'a dit Teence, mon cher amy, dans son Andrie, st veritable.

On hait tousiours celuy, qui dit la verité
On aime un complaisant, par qui l'on est flaté.

La verité certes est importune, puis qu'elle engendre la haine qui n'est aure chose que le venin de l'amitié, & la complaisance est encore plus fascheuse, puis qu'aprouvant & pardonnant le vi-

ce,elle laiſſe perir ſon amy. Mais celui-là,ſans doute,eſt le plus coupable , qui, mépriſant la verité , ſe laiſſe emporter dans le crime par les laches perſuaſions d'un flateur.

Il eſt donc neceſſaire , en ce rencontre, d'avoir un ſoin tres-particulier ; premierement,que les avis de ceux que nous aimons ſoient ſans aigreur, & ſecondement,que leurs remonſtrances ne ſoient accompagnées d'aucun outrage. Quant à la complaiſance (puiſque nous nous ſervons volontiers des termes de Terence) il faut qu'elle ait beaucoup de civilité,& que la flaterie cette complice infame des paſſions des-honneſtes en ſoit abſolument bannie,elle qui non ſeulement eſt indigne d'un ami, mais méme d'un homme libre. On vit autrement avec un Tyran , qu'avec une perſonne qu'on aime , & je deſeſpere du ſalut de ceux , qui ferment leurs oreilles à la verité,pour ne la pas entendre, quand elle ſort de la bouche de leurs amis. On ſçait la remarque de Caton, que nous avons des obligations plus grandes à des ennemis qui ſont trop ſeveres , qu'à des amis qui ſont trop doux,parce que ceux-là diſent ſouvent la verité , & que ceux-

y ne la disent jamais. Et c'est une chose estrange, que ceux à qui l'on donne de salutaires avis, en ont une tristesse qu'il ne faut pas qu'ils aient, & n'ont pas celle qu'ils en doivent avoir. Car ils ne sont pas affligez d'avoir failli, mais seulement d'en estre repris; & ne faut-il pas, tout au contraire, que le souvenir du peché nous fasche, & que la remontrance nous réjoüisse.

Comme donc le propre de la vraie amitié c'est d'avertir ses amis de ce qu'ils doivent faire, c'est d'estre pareillement averti par eux: C'est de leur donner ces avis librement & sans aigreur; c'est de les recevoir d'eux patiemment, & sans repugnance; Ainsi faut-il conclure, qu'il ne se trouve point de peste plus dangereuse dans les affections que les basses complaisances, les flateries, & les caresses, qu'on peut avec beaucoup de raison appeller le vice des hommes legers, inconstans, & trompeurs: qui font tout, qui disent tout, en faveur de la volupté, & jamais rien en consideration de la verité. Or bien que la dissimulation soit vitieuse en toutes choses, tant parce qu'elle nous empéche de discerner le vray d'avec le faux, qu'à cause qu'elle

altere enfin le jugement ; Elle l'eſt encore particulierement en cecy, qu'elle eſt ennemie de l'affection, puiſqu'elle détruit entierement la verité, ſans laquelle ce beau nom d'amitié n'a plus de force. Car ſi cette force eſt principalement conſiderable en ce qu'elle fait, que pluſieurs perſonnes ſont animées d'un méme & ſeul eſprit ; comment y reüſſira-t'elle quand une méme & ſeule perſonne ſera touſiours variable, touſiours double, touſiours changeante, touſiours differente de ſoy-méme. Or que peut-on voir de plus changeant & de plus égaré du bon chemin, que l'eſprit de celuy, qui non ſeulement ſe conforme aux opinions & aux volontez d'un autre, mais qui obſerve encore les plis & les mouvemens continuels de ſon viſage, pour en faire la regle de ſes geſtes & de ſes actions.

S'il aprouve un avis à l'inſtant je l'aprouve,
Ie l'ay, s'il le condamne, auſſi-toſt condamné,
Et je me ſuis enfin à moy-méme ordonné,
D'eſtre ainſi complaiſant, par tout où je me trouve,

Dit le méme Terence, mais c'eſt ſous la perſonne d'un écornifleur nommé Gnato. Or recevoir en ſa compagnie

le ſemblables avis, c'eſt une marque de
egereté d'eſprit. Cependant, comme
l s'en voit pluſieurs dans le monde ſem-
blables en ce point à Gnato, mais diſ-
ſemblables en ce qu'ils ſont plus élevez
que luy en dignitez, en reputation, &
en fortune; leur flaterie eſt d'autant
plus dangereuſe, que ſouvent ils ont à la
fois beaucoup de vanité, & beaucoup de
puiſſance: mais pourveu que la diligence
neceſſaire y ſoit aportée, on diſcernera
auſſi facilement un flateur d'avec un a-
my veritable, qu'il eſt aisé de reconnoî-
tre les choſes pures & naturelles, parmi
celles qui ſont artificielles & falcifiées.
Le vulgaire, tout ignorant qu'il eſt, ne
laiſſe pas de juger ordinairement de la
difference qui ſe trouve entre un citoien
populaire, c'eſt à dire inconſtant & fla-
teur, & entre le conſtant, le grand & le
ſevere. Avec quelles flateries le Conſul
C. Papyrius ne taſcha-t'il point dernie-
rement de s'inſinuer en l'eſprit du peu-
ple, quand il voulut faire paſſer la loy
du rétabliſſement des Tribuns? Nous
l'en diſſuadaſmes; mais je ne veux rien
dire de moy, je parleray plus volontiers
de Scipion. Quelle gravité fit-il voir en
ſes diſcours, de quelle majeſté furent-

ils accompagnez? Elle fut telle que l'on l'eust plutost pris pour le Capitaine du peuple Romain, que pour son compagnon, toutesfois vous y fustes presens, & nous avons cette harangue entre les mains. Ainsi cette loy si favorable au peuple, fut refusée par les suffrages du peuple méme. Mais pour revenir à moi, vous vous ressouvenez combien la loy que proposa C. Licinius Crassus touchant les sacerdoces, durant le Consulat de Q. Maximus frere de Scipion, & de L. Mancinus sembloit pareillement avantageuse au peuple; puisque par cette loy, l'election des Prestres, des Pontifes, & des Augures, estoit entierement remise à la discretion de cette multitude ignorante. Vous vous ressouvenez que ce fut ce Crassus, qui voulut le premier parler en vers devant ce mesme peuple, esperant le gagner par cette nouveauté, & faire ainsi plus facilement passer la loy qu'il avoit proposée. Mais le culte que nous avons toûjours rendu aux Dieux immortels, rendit nostre defense plus forte que cette harangue mercenaire: si bien que nostre cause fut plutost defenduë par elle-méme que par nostre autorité. Toutes ces cho-

[.]arriverent pendant que j'estois Preteur [ci]nq ans avant que je fusse creé Consul. [S]i donc dans la scene, je veux dire [da]ns une grande assemblée de peuple, [o]ù les fictions & les déguisemens sont [b]ien en leur jour, la verité toutesfois [a]nt de force, lors que l'on la décou[vr]e, & qu'on la montre, n'en aura-t'el[le] pas à plus forte raison dans l'amitié, [qu]i ne subsiste & ne regne dans le mon[de], qu'entant que cette méme verité pa[ro]ist en elle plus éclatante? Qu'arrive[ra]-t'il dans l'affection, dans laquelle si [vo]us ne montrez, pour ainsi dire, vostre [est]omac ouvert à vostre ami; & si vostre [am]i ne vous ouvre pareillement le sien, [il] est impossible que vous puissiez vous [fie]r respectivement l'un à l'autre, il est [im]possible que l'un ny l'autre ou puisse [ai]mer, ou puisse estre aimé, l'un & l'au[tr]e estans incertains si cette affection [est] veritable. Et bien que cette espece [de] flaterie soit en quelque façon perni[ci]euse, elle n'est toutesfois prejudicia[bl]e qu'à celuy qui la reçoit & qui s'y [pl]aist. De-là vient que ceux qui pren[ne]nt plus de plaisir à se considerer eux[-m]émes, & qui sont les plus satisfaits de [le]ur personne, écoutent ordinairement

plus volontiers les cajoleries des fla-
teurs. La vertu certes est amoureuse d
soy-mesme, aussi scait-elle parfaitemen
jusqu'à quel point elle est aimable; mai
je parle icy de l'opinion que chacun
de sa vertu, non pas de cette méme ver
tu : car la plus part affectent davantag
d'estre reputez vertueux, que d'estr
veritablement vertueux; rien ne les ré
joüit tant que la flaterie; Et lors que de
discours obligeans, & pour l'ordinair
inventez à plaisir, viennent à chatoüi
ler leurs oreilles, ils prennent ces loüan
ges vaines & ridicules, pour de verita
bles éloges qu'on donne à l'excellenc
de leur merite.

Or je ne pense pas qu'on puisse r
marquer aucune affection entre deux
mis, quand l'un est toûjours prest à me
tir, & l'autre toûjours sourd à la ver
té; & nous ne trouverions point si pla
sante sur les theatres la representati
de la flaterie des Parasites, si nous n
voyions en méme temps des personnag
de soldats vains & fanfarons, qui mette
leur souveraine felicité à se voir flat

Quoy Thais m'a rendu de grands remercimen

C'estoit assez de répondre *de gran*
mais il répond *de tres-grands*; car le fl

ur prend toûjours plaiſir d'élever les
hoſes mémes les plus baſſes, quand il
oit que celuy qu'il entretient veut qu'el-
s ſoient élevées. Et partant, bien que
ette douce & flateuſe vanité n'ait cre-
t ordinairement qu'en l'eſprit de ceux
ui l'invitent eux-mémes & l'attirent
hez eux, toûjours devons-nous aver-
r les plus conſtans & les plus ſerieux
e prendre garde ſoigneuſement, que
ette adroite complaiſance ne les ſur-
renne. Je ſçai bien qu'il faut eſtre ſtu-
ide au dernier point pour n'apercevoir
as la flaterie, lors qu'ouvertement on
ous flatte, mais il eſt à craindre qu'a-
ortement & finement le flateur ne s'in-
nuë en noſtre eſprit; & certes ſon ar-
fice eſt d'autant plus difficile à recon-
oiſtre, que quelquesfois il nous con-
arie & ſe declare comme noſtre enne-
i pour rendre en ſuite ſes flateries
oins ſuſpectes & plus dangereuſes. Ce
ateur, dis-je, eſt d'autant plus caché,
u'il ſe rend quelquesfois & ſe laiſſe
aincre, afin que celui qu'il a ſi finement
eceu, ſemble avoir eu le moyen de le
revoir plus facilement. Or que nous
eut-il arriver de plus honteux que d'é-
re ainſi trompé. Il faut donc ſur toutes

chofes y prendre garde avec foin, & con
fiderer ce que dit l'Epicure fur ce fujet
Tu me fais le jouet de ton humeur folaſtr
Devant tous ces vieux fous qui font rire a
theatre.

C'eſt auſſi le ridicule perſonnage qu
repreſentent dans les fables les vieil
lars imprudens & trop credules.

Mais je ne ſçay comment nous avo
détourné le fil de noſtre diſcours, &
comment de l'amitié des hommes pa
faits, je veux dire des ſages, & je par
de la ſageſſe dont l'eſprit humain ſen
ble eſtre capable, nous ſommes tomb
dans les affections vulgaires & inco
ſtantes. Retournons donc à noſtre pr
miere meditation pour la conclure.

La vertu, mes chers amis, ſert do
de lien aux amitiez & les conſer
C'eſt en elle que ſe trouve l'accord a
mirable des choſes ; c'eſt en elle que
trouve la ſeureté ; c'eſt en elle que
trouve la conſtance. Dés qu'une fo
elle a paru, dés qu'elle a montré ſa l
miere, & qu'elle a remarqué dans un a
tre ce méme éclat elle s'aproche de l
le plus prés qu'elle peut, ou plutoſt e
entre dans luy-méme, luy donne
ſplendeur, & prend en méme temps

chne. De-là naiſt la mutuelle flame de
ur amour, ou de leur amitié, car l'un
l'autre tire ſon étimologie d'aimer.
)r aimer n'eſt autre choſe que cherir
endrement la perſonne qu'on aime ſans
plication d'eſprit à l'utilité, ſans refle-
ion aucune ſur aucune indigence. Quoi
ue cette amitié ne laiſſe pas de produi-
e en noſtre faveur des commoditez tres
onſiderables, lors mémes que nous y
enſons le moins. C'eſt cette méme af-
ection, qu'étans encore jeunes, nous
vons euë pour ces ſages vieillards, L.
Paulus, M. Caton, C. Gallus, P. Naſica,
& T. Gracchus beau-pere de noſtre Sci-
ion: bien-veillance qui paroiſt avec
lus d'éclat quand elle ſe trouve entre
es égaux, comme entre Scipion & moi,
. Furius, P. Rupilius, Sp. Mummius.
nfin eſtans devenus vieux, nous delaſ-
ons noſtre eſprit, & nous nous repo-
ons à noſtre tour dans l'affection que
ous témoignent les jeunes gens: com-
ne je ſuis ravi d'aiſe quand je vois cel-
e dont vous m'honorez, comme je me
eſſouviens avec un extréme plaiſir de
elle qu'ont pour moy Q. Tubero, quoy
que fort jeune encore, & P. Rutilius
Virginius. Donc puiſque l'ordre eſt é-

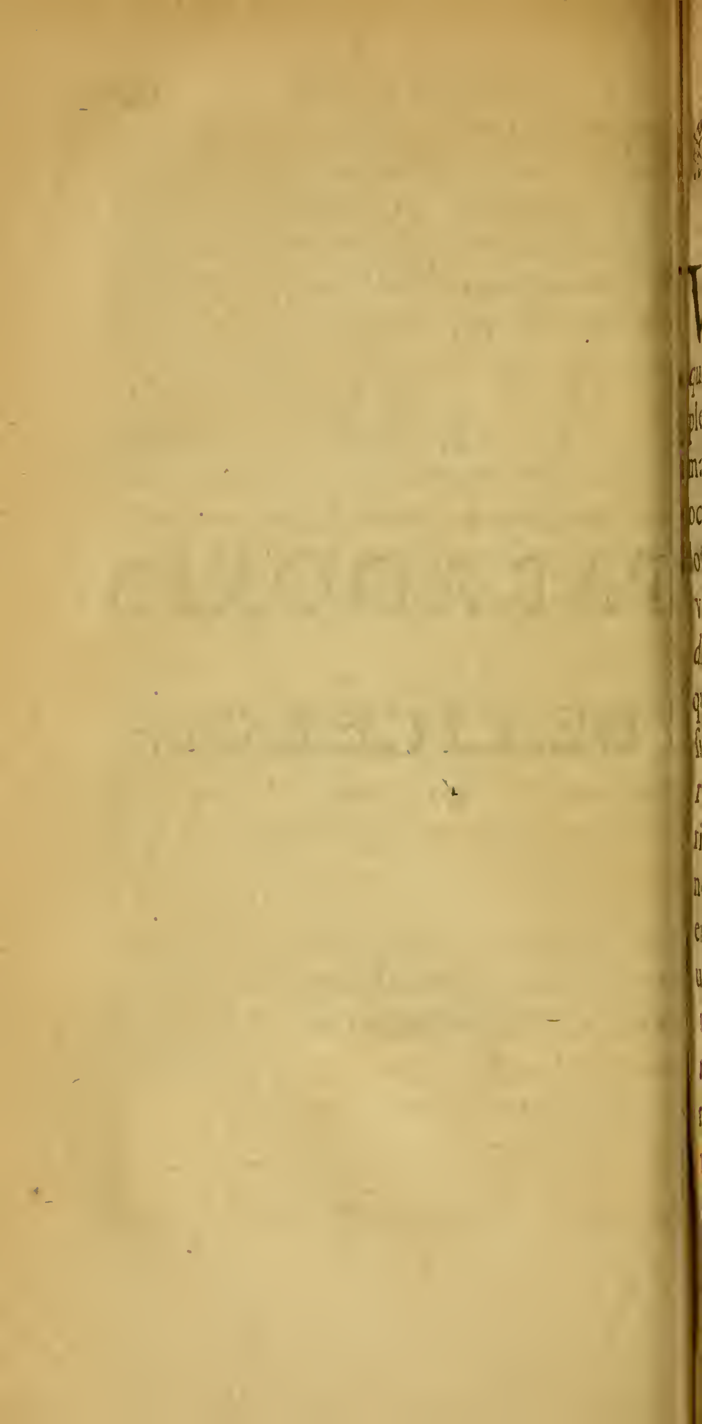
tabli dans la vie par la nature eſt tel, qu'il faut qu'un aage naiſſe de l'autre, nous devons ſouhaiter principalement de paſſer cette vie avec nos égaux, afin que partans avec eux en méme temps, comme de la barriere, nous puiſſions arriver avec eux en méme temps au bout de noſtre courſe. Mais parce que les choſes humaines ſont extrémement fragiles & periſſables, nous devons tous avoir un ſoin tres-particulier d'acquerir des perſonnes que nous puiſſions aimer & de qui nous puiſſions reciproquement eſtre aimez : car qui bannit l'affection de la vie, oſte abſolument à la vie tout ce qu'elle a de joie & de douceur.

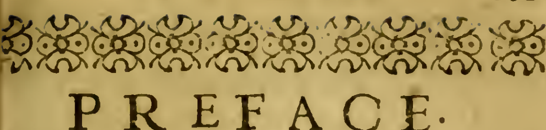
Bien que la mort m'ait ſubitement ravi Scipion, il vit toutesfois, & jamais ne mourra: car la vertu de ce grand perſonnage que j'ay toûjours aimée, n'eſt point éteinte; non ſeulement elle eſt preſente à mes yeux, dont elle fut toûjours l'objet le plus aimable; mais cét éclat auguſte dont elle eſt revétuë, la rendra precieuſe à la poſterité. Jamais perſonne n'aſpirera de parvenir aux grandes choſes, jamais perſonne n'aura le courage de les entreprendre, qu'il ne penſe auparavant qu'il ſe doit propoſer pour

modelle la memoire & l'image de ce
grand homme. Certes entre toutes les
choses que la fortune ou la nature m'a
données, je n'en remarque pas une que
je voulusse comparer à l'amitié de Sci-
pion. Par cette bien-veillance ses sen-
timens se sont toûjours trouvez d'ac-
cord avec les miens en ce qui concer-
noit la Republique ; par cette bien-
veillance nos conseils n'ont jamais esté
differens, mesme dans les affaires parti-
culieres; par cette bien-veillance, enfin
je goûtois un repos plein de douceur,
de joie, de ravissement. Je n'offensay
jamais ce grand personnage en la moin-
dre chose du monde, dont je me sois
aperceu. Je n'entendis jamais rien de lui
que j'eusse desiré ne pas entendre. Nous
logions en une méme maison, nous vi-
vions en une méme table, nous allions
ensemble à la guerre, nos occupations
estoient pareilles à la campagne, nous
faisions tous nos voiages de compagnie.
Que diray-je des passions mutuelles que
nous avions de connoistre & d'apren-
dre continuellement, dans lesquelles,
éloignez des regards du peuple, nous
avons consumé tout ce que nous avions
de temps & de loisir ? Certes si la me-

moire de ces choses estoit morte avec Scipion, il me seroit impossible de supporter le déplaisir que j'ay d'avoir perdu l'amy du monde le plus parfait: mais bien loin d'estre éteinte, elle se nourrit plutost & se fortifie de jour en jour par le ressouvenir continuel que j'ay de lui, que toutes mes pensées encore incessamment me renouvellent. Et quand bien je serois absolument privé d'un contentement si delicieux, toûjours l'aage où je suis me pourroit-il en quelque sorte servir de consolation : Car je ne sçaurois plus vivre long-temps dans les regrets de cette perte; & les courtes afflictions, quelques fascheuses qu'elles soient, doivent estre suportables. Voilà, mes chers amis, ce que j'avois à vous dire de l'amitié. Je vous exhorte maintenant, puis qu'il est vray qu'elle ne peut subsister sans la vertu, d'assigner un rang si considerable à cette vertu, que vous croiez, elle seule exceptée que le monde n'a rien de plus precieux que l'amitié.

LES PARADOXES DE CICERON.





PREFACE.

VOicy un jeu de l'eſprit du plus merveilleux Orateur ui ait jamais perſuadé un peu-le victorieux de tout le monde; nais c'eſt un jeu qui égale les ccupations des plus ſeveres Phi-oſophes. On y apprend à bien ivre en méme temps qu'on s'y livertit; & ſi l'on y trouve quelque choſe d'eſtrange, il faut con-iderer que c'eſt un jeu, qui ne ſe-oit pas ſi agreable, s'il n'avoit ien d'extraordinaire. Mais qu'on ne s'imagine pas que Ciceron ait entrepris ces diſputes pour faire une vaine oſtentation de la ſubtilité de ſon eſprit, & de la beauté de ſon éloquence; il avoit déja montré la force de l'un & de l'autre dans la deffence de ſes amis, & dans la cauſe de la Republi-

que. Qu'on ne penſe pas auſſi qu'il ait voulu ravir aux Sophiſtes cette ridicule gloire de ſurprendre & de tromper ; Il eſtoit trop bien inſtruict de la veritable ſageſſe, & le bien commun de tous les hommes luy eſtoit trop precieux pour ſe divertir à leurs dépens. Ce ſeroit ſans doute ſe divertir à leurs dépens, que de leur faire croire des choſes, qui n'auroient qu'une apparence de verité, & qui en effet ſeroient fauſſes ; que de leur donner des maximes, qui ſembleroient leur montrer le bien, & qui les conduiroient au mal. Ciceron n'a donc pas voulu que ſes divertiſſemens fuſſent criminels ; & comme il compoſa ces Paradoxes pour ſe conſoler luy-méme des calamitez de ſon temps, il les a rendus ſi profitables, qu'ils peuvent ſervir de conſolation dans

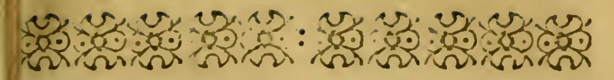
tus les ſiecles. Je ne diray
point ce que c'eſt que Parado-
x ; il n'y a perſonne qui ne ſça-
ce que c'eſt une propoſition
erveilleuſe,qu'on n'a point ac-
cutumé d'entendre , & qui eſt
contre l'opinion commune: Je di-
y ſeulement qu'elle n'eſt pas
uſiours contre la raiſon , bien
q'elle ſoit contre le ſentiment du
euple,& que c'eſt bien ſouvent
e verité cachée que l'on tire
s tenebres pour l'utilité de tous
hommes.Comme nous jugeons
r les choſes merveilleuſes que
us connoiſſons dans la nature,
'il y en a qui nous ſont incon-
ës: Ainſi nous devons appren-
e par la connoiſſance que nous
ons des veritez de la morale
'il y en a beaucoup d'autres que
n n'a pas encore découvertes ,
rce qu'on ne les a pas recher-
ées.Ce n'eſt pas que je vouluſſe

ſoutenir tout ce qu'il y a dans ce
Paradoxes ; Je ſçay bien qu'il s'
trouve des choſesqueCiceron n
croioit pas; auſſi les a-t'il traité
de telle ſorte qu'il fait aiséme
connoître qu'il neveut pas qu'o
s'y arreſte. Enfin je vous donn
ce petit ouvrage en attenda
que je vous en donne un pl
grand, je veux dire les Offic
de Ciceron, ou plutoſt la pl
belle Philoſophie qu'un ho
neſte homme doive ſçavoir. C
ſera dans ce merveilleux diſcou
que vous verrez plus à déco
vert les ſentimens de Cicero
& peut-eſtre que vous confeſſ
rez alors que je ne doute p
ſans raiſon s'il eſtoit plus gra
Orateur que grand Philoſoph

LE

DES ORATEURS ILLUSTRES.

DIALOGUE DE CICERON NTITULE' BRUTUS.



PREFACE.

MOn desseinn'est pas de faire à l'entrée de ce Livre un Eloge des Ouvrages de Ciceron; ces excellentes pieces n'ont pas besoin que je les loüe, & tout le monde les aiant leuës avec admiration, ce que j'en dirois ne pourroit rien adjouter ny à leur gloire, ny à leur prix. Je me contente donc d'advertir ceux qui voudront jetter les yeux sur ce Dialogue, que c'est Ciceron qui parle, & qui parle de l'Eloquence. Il sied bien à ce grand homme de traiter de cét Art qu'il possedoit si parfaitement, & il y a du plaisir de voir le Prince des Orateurs de Rome juger du merite des Orateurs, examiner toutes leurs qualitez, relever les grandes vertus, faire état des medio-

cres, uſer d'une agreable varie-té en la diſtribution des loüan-ges, & remontant à la ſource de l'Eloquence en découvrir les plus rares treſors. En effet, pour la conſiderer dés ſon origine, il penetre juſques aux premiers ſiecles, il commence par les Grecs, & paſſant aux Romains il montre avec une merveilleuſe lumiere, que les grandes choſes ne ſe forment pas en un moment, & qu'il a fallu beaucoup de temps pour produire un Orateur ac-compli. Ce n'eſt pas que cét eſ-prit incomparable n'ait conceu une plus belle idée de l'Eloquen-ce, & qu'il n'ait connu qu'il y a-voit un degré plus haut où per-ſonne n'eſtoit parvenu, il a con-ſideré qu'il n'y a rien de ſi ache-vé dans la Peinture, que l'on ne puiſſe s'imaginer quelque choſe de plus parfait, & que tout de

méme on peut ſe figurer une Eloquence ornée de toutes les graces, enrichie de tous les dons de la nature, de l'eſprit, & de la doctrine, & élevée au ſouverain eſtat de perfection, quoy qu'il n'y en ait jamais eu qui ſoit arrivée à ce point d'excellence que l'on peut ſeulement concevoir par les lumieres de la pensée, & par les forces de la raiſon. Ce modele d'un Orateur qui n'a point eu d'exemple, eſt le ſujet d'un autre Ouvrage de Ciceron : mais en celuy-cy il fait plutoſt l'Hiſtoire des Orateurs, qu'il ne forme un Orateur parfait, & neantmoins en examinant les qualitez qu'ils ont euës, & le merite de leurs actions, il ne laiſſe pas de dreſſer l'eſprit à l'Eloquence, & de le mettre dans les voies pour y parvenir; il marque adroitement les vertus, & les ef-

fauts ; il entre méme quelquefois dans de bellesdigressions, & prend toûjours l'occasion de dire ce qu'il ya de plusbeau dans les preceptes. C'est une admirable maniere d'enseigner, c'est une exquise production d'esprit où l'utilité est conjointe avec le plaisir & où chacun peut trouverdequo se satisfaire, & méme s'il est capable de discipline, de quoi se rendre plus accompli, & certes dan la description de tant de vertus & de tant de defauts, on reconnoî ainsi que dans un miroir toutes le qualitez que l'on possede, & com me l'on peut éviter les defautsqu ont esté justement repris, on peu aussi acquerir les vertus des plu illustres Orateurs en se proposan leur exemple. Mais peut-on vo la passionque ces grands homme avoient pour l'étude, cette amou de la gloire qui les engageo

à de si longs travaux, ce desir d'aprendre & d'orner tous les jours leurs esprits de nouvelles connoissances, ces exercices continuels qui les conduisoient à la perfection, sans concevoir une belle ardeur de faire comme eux, & d'aspirer à l'honneur en tenant les mémes routes ? Il est vray que nous n'avons point ces appas qui attiroient les cœurs, & que l'Eloquence n'est plus un fondement de grandeur & de dignité; & quoi qu'elle se rencontre dans les places les plus élevées de cét Etat, & que nous y voions des hommes excellens en toutes choses, & méme extrémement éloquens; l'on sçait que cette haute élevation où ils sont, est un effet de leurs autres vertus; ils ont eu de l'amour pour l'Eloquence, parce que c'est la lumiere de l'esprit, & ils s'en sont servis comme d'un flambeau pour

faire découvrir ces belles qualitez qui les ont mis dans ces sieges de puissance & d'autorité. Tous les hommes sont capables de la mesme amour, & bien que les honneurs ne soient plus le prix de l'Eloquence, & qu'on n'en fasse pas aujourd'huy un degré pour monter aux dignitez; elle ne laisse pas d'avoir ses admirateurs qui la caressent à cause d'elle-mesme, & qui la poursuivent, parce qu'elle est parfaitement aimable. Ce Dialogue nous en represente les plus beaux traits; il expose à nos yeux ce que l'Eloquence Grecque & Romaine a eu de grand & d'illustre: & c'est enfin un riche monument qui montre le progrez que les Grecs & les Romains ont fait dans cét art divin, & jusques où ils ont porté la puissance de la parole animée de la raison & des graces du discours.



DES ORATEURS ILLUSTRES, DIALOGUE DE CICERON INTITULE' BRUTUS.

J'ARRIVOIS à Rhodes, en venant de Cilicie, lors qu'on m'apporta les nouvelles de la mort de Quintus Hortenſius. Cette perte me toucha ſenſiblement, & j'eus une douleur extréme de me voir privé de la converſation d'une perſonne qui m'eſtoit ſi chere, & des fruits de la parfaite amitié qui eſtoit entre nous. Je fus d'ailleurs fort affligé du malheur arrivé au College des Augures par la mort d'un ſi excellent homme, & je creus que ce Corps illuſtre avoit

perdu une de ses plus grandes lumieres
Dans cette pensée il me souvenoit qu
c'estoit Hortensius qui m'y avoit receu
que j'en estois redevable à son affec
tion, & au jugement avantageux qu'i
avoit fait de moy, & que le caracter
d'Augure qu'il m'avoit donné, m'obli
geoit selon nos loix, à l'honorer com
me mon pere. Mais ce qui augmentoi
mon deplaisir, estoit que Rome ayant
peu de sages & de bons Citoyens, c
grand homme qui avoit de mémes sen
timens que moy touchant les affaire
publiques, & qui avoit toûjours uny se
conseils avec les miens, estoit mort lo
qu'il importoit à l'Estat qu'il fust enco
re vivant, & nous laissoit un triste & de
plorable souvenir de sa sagesse, & de so
autorité. Je me plaignois d'avoir per
du le compagnon de mes labeurs & d
mes actions glorieuses, & non pas comm
plusieurs estimoient l'adversaire & l'en
nemy de mes loüanges. Et certes, si en
tre ceux qui font profession d'une estu
de moins importante, nous lisons qu
les excellens Poëtes ont plaint la mo
des autres Poëtes leurs égaux ; ave
quelle affliction d'esprit n'ay-je poin
deu souffrir la perte de celuy avec qu

estoit plus honorable de combatre, e de n'avoir point d'adversaire? ou- e que comme je ne m'opposois point sa gloire , il ne s'opposoit point à mienne , & qu'au contraire nous us assistions mutuellement par les nferences que nous faisions ensemble, r les avis & par le support que nous us donnions l'un à l'autre. Mais puis- ie cét homme illustre a cessé de vivre res avoir joüy d'une felicité conti- uelle, & qu'il est mort plus heureuse- ent pour luy que pour nous , & en un emps auquel il luy seroit plus facile de laindre l'Estat, que de le secourir ; puis u'il a vécu autant que la vie a pû estre ccompagnée de quelque bon-heur ; leurons s'il est necessaire nostre perte c nos deplaisirs : mais dans l'occurren- e de la mort de ce personnage, témoi- gnons plus de bien-veillance que de ompassion, & que le souvenir qui nous en demeure fasse connoistre que nous avons plus d'amour pour luy, que nous n'en avons pour nous mémes. Cer- tes, si nous nous plaignons à cause que nous ne pouvons plus joüir de sa pre- sence, c'est nostre mal que nous plai- gnons, & il faut que nous le suportions.

doucement, de peur qu'on ne s'imagi que ce n'eſt pas tant noſtre affectic que noſtre intereſt qui nous fait plai dre; que ſi nous nous affligeons de mort, comme ſi cét accident luy avo aporté quelque mal, nous ne jugeons p aſſez favorablement de la haute & pa faite felicité dont il eſt maintenant po ſeſſeur. Car ſi Hortenſius eſtoit vivan il ſouhaiteroit avec les bons & gen reux Citoiens le retour des biens q nous avons perdus, mais il ſentiroit p deſſus tous, & avec peu de perſonnes un excés de douleur voyant cette Tr bune qui fut autresfois, s'il faut ainſi d re, le theatre glorieux de ſon eſprit i comparable, dépoüillée de ſes illu ſtres ornemens, & privée des grand actions de ces bouches éloquentes d gnes des oreilles Grecques & Roma nes. De moy j'ay un extréme regret q cette ville ſoit reduite à un eſtat ſi ma heureux, qu'elle n'apelle plus à ſon ſ cours les forces de l'eſprit, du co ſeil, & de l'autorité, & que ces a mes ſalutaires dont j'avois ſi lon temps fait les exercices, que par u experience de tant d'années je ſç vois aſſez heureuſement manier, & q

oient convenables à un bon Citoyen, & à une Cité bien reglée, ne soient plus d'usage pour son service. Que si le credit & le discours d'un homme de bien a jamais eu la puissance de desarmer des hommes passionnez & transportez de colere ; ce fut sans doute lors que la crainte ou l'épouvante fut si generale, que la paix ne trouva plus de voix pour la defendre. Ainsi j'ay ressenty moy-méme ce déplaisir parmy tant d'autres sujets d'affliction que nous donnent les calamitez publiques, qu'au temps auquel apres de si grandes agitations, apres avoir entrepris & achevé de si belles choses, je devois me reposer & trouver un port favorable, non pas dans la paresse & dans l'oisiveté, mais dans un loisir honneste & moderé ; & lors que cette faculté, que j'ay de parler arrivoit, s'il faut ainsi dire, à sa maturité, & par de longs travaux, parvenoit à une agreable vieillesse, en ce méme-temps on a pris les armes, mais si malheureusement, que ceux-mémes qui sçavoient les manier à l'honeur de leur patrie, n'ont pû trouver le moyen de s'en servir pour son salut. Et certes, il me semble que c'est un souverain degré de felicité aux grands per-

ſonnages, & dans cette ville, & dan
toutes les autres, d'avoir pû poſſe-
der juſques à la mort, non ſeule-
ment leur autorité & la gloire des be
les choſes qu'ils ont faites pour le bi
de l'Eſtat : mais auſſi la reputation
leur ſageſſe. L'imagination d'un tel bo
heur charme extremement mon eſpr
& au milieu des ſoins importans q
m'occupent, j'en receus il y a quelqu
jours beaucoup de contentement, eſta
d'avanture tombé ſur ce diſcours. C
comme je me promenois chez mo
joüiſſant de quelque loiſir hors de l
gitation des affaires, Marcus Brut
vint me viſiter ainſi qu'il avoit acco
tumé, avec Titus Pomponius Atticu
perſonnages non ſeulement unis e
ſemble par les liens d'une parfaite ar
tié : mais unis encore avec moy ſi étr
tement, que comme je les aimois ir
niement, & qu'ils m'eſtoient extr
mement agreables, à leur abord
perdis toutes les faſcheuſes penſées
me donnoit l'eſtat deplorable des af
res publiques. Apres donc que je
eus ſaluez : Qui vous ameine icy, l
dis-je, qu'y a-t'il de nouveau? Rie
répondit Brutus, qui ſoit digne de

e curiosité, ou que je puisse vous donner pour nouvelle asseurée. Nous sommes venus vous voir, me dit alors Atticus avec resolution de ne parler point du tout de l'Estat, & dans le dessein d'entendre plutost quelque chose de vous, que de vous aporter aucun déplaisir. Certes, leur dis-je, vostre presence chasse les soins de mon esprit, & pendant vostre absence mesme j'ay receu de vous de grandes consolations: car ce sont vos lettres qui m'ont fait reprendre courage, & qui m'ont obligé de me remettre à mes anciennes estudes. J'ay leu avec plaisir, me dit Atticus, la lettre que Brutus vous écrivit d'Asie, me semblant qu'il vous y donnoit de sages advis, & qu'il vous consoloit en veritable & parfait amy. Ce n'est pas sans sujet, luy dis-je, que vous avez eu ce sentiment; car je vous asseure que cette lettre a delivré mon esprit des troubles, & les nuages qui avoient si long-temps offusqué toute ma raison, & qu'elle m'a ouvert les yeux pour me faire revoir la lumiere ; & comme le peuple Romain apres la malheureuse journée de Cannes, commença à respirer par l'heureux succez que Marcellus eut contre

Annibal aux portes de la ville de Nole où il emporta une victoire qui fut suivi de plusieurs autres prosperitez : Ainsi apres tant de fascheuses avantures qu sont arrivées à ma personne & à ce Estat, je puis dire que je n'ay rie veu avant la lettre de Brutus, qui ai répondu à mes souhaits, & aporté quel que soulagement à mes déplaisirs. Cer tes, me dit Brutus, s'il est ainsi, j'a fait ce que je desirois, & j'ay beaucou fait, si en une chose de telle importanc je suis parvenu à la fin que je m'estoi proposée. Mais je voudrois sçavoir adjousta-t'il, quelles sont ces lettre d'Atticus qui ont remis la joye dan vostre esprit ; En verité, luy répondis je, elles ne m'ont pas seulement don né du plaisir, mais je pense que j leur dois aussi mon salut. Est-il possi ble, me dit-il, & quelles peuvent estr ces lettres qui ont produit un si gran effet ? Quel present, luy dis-je, pou vois-je recevoir ou plus agreable, o plus propre en cette saison, que ce livr où s'entretenant avec moy, il m'inspir de nouvelles forces ; & releva mon cou rage presque entierement abbatu ? Vou voulez, me dit-il, parler du livr

o

ù Atticus a fait un Abregé de l'Hiſ-
oire, & où ſi je ne me trompe, il a
availlé avec beaucoup de ſoin. C'eſt
 livre là, luy dis-je, à qui je ſuis
nt redevable. Je veux le croire, me
it alors Atticus, puiſque vous l'aſſeu-
z, & c'eſt le fruit le plus ſouhaitable
e je pouvois recevoir de mon travail.
Iais qu'y a-t'il dans cét ouvrage, ou
i vous ſoit nouveau, ou qui ait pû
ous aporter une ſi grande utilité? J'y
 trouvé, luy répondis-je, ce que je
ierchois, & méme cette utilité qui m'é-
it ſi neceſſaire, l'ordre & la ſuitte des
mps y eſt ſi bien demélée, que d'un
ul regard j'ay enviſagé toutes choſes,
 me ſuis mis à mediter là deſſus avec
eaucoup d'attention, & à dire vray,
tte meditation m'a extremement ſer-
y: En effet, elle m'a adverti d'emprun-
r quelque choſe de vous, non ſeule-
ent pour me remettre dans l'exercice
e mes eſtudes, mais auſſi pour vous
ndre voſtre bien-fait par un preſent,
non égal au voſtre, au moins plein de
connoiſſance; car encore que ce mot
'Heſiode ait merité des loüanges de
 bouche des ſçavans, qu'il faut rendre
la meſure de ce que l'on a receu, & mé-

me à meilleure mesure s'il se peut ; toutesfois comme je ne puis maintenant vous satisfaire que de volonté, & qu'i n'est pas en ma puissance de vous donner des effets, je vous demande de gra ce que vous me pardonniez, si je man que à un precepte si raisonnable : & cer tes je n'ay pas dequoy vous rendre c que j'ay receu, des fruits d'une nouvell recolte, comme il est ordinaire aux la boureurs ; une malheureuse seicheres se a consommé mon ancienne abon dance, & a fait mourir en moy l fruit & la fleur. Je n'ay plus aus rien de reserve dont je puisse vou recompenser ; car j'ay perdu ce que j'e avois, je ne puis plus user de ces bier qui m'estoient si precieux, & l'er trée qui n'en estoit presque ouvert qu'à moy, m'est maintenant fermée. J suis donc reduit à jetter quelque semer ce dans mon esprit, comme sur ur terre inculte & abandonnée ; mais je cultiveray avec tant de soin, qu'elle m donnera méme assez de biens pour sur passer la magnificence des vostres, toutesfois mon esprit peut faire la mé me chose que la terre, laquelle s'estar reposée quelques années en devier

plus feconde, & produit plus abondamment ſes richeſſes. J'attendray, me répondit Atticus, ce que vous me promettez, & je ne l'exigeray de vous qu'à voſtre commodité; & ſi vous me le payez ce me ſera un payement fort agreable. Et moy dit Brutus, j'attendray auſſi ce que vous promettez à Atticus, & peut-eſtre que je me rendray de ma propre volonté ſon ſolliciteur, pour vous demander ce qu'il ne pretend exiger de vous qu'à voſtre loiſir. Mais moy, luy répondis-je, je ne vous payeray point que vous ne me promettiez auparavant que perſonne ne me demandera plus rien de cette debte. Certes, me dit-il, je n'oſerois vous faire cette promeſſe, car je voy bien que celuy qui dit qu'il ne vous preſſera point, ne laiſſera pas de vous perſecuter : que s'il ne ſe rend pas facheux & importun, il ſera au moins diligent & plein de chaleur. En effet, dit Atticus, je penſe que Brutus a raiſon; Car il me ſemble que je puis prendre la liberté de vous faire une demande, parce que je reconnois que vous eſtes aujourd'huy de bonne humeur. Puis donc que Brutus fait eſtat de demander

ce qui m'eſt deu, je vous demande ce que vous luy devez. Quelle eſt cette debte, luy dis-je? C'eſt me répondit-il que vous écriviez quelque choſe, car il y a long-temps que nous n'avons rien veu de nouveau de voſtre plume; Depuis vos livres de la Republique vous ne nous avez rien donné. Ce bel ouvrage a alumé dans nos ames une merveilleuſe ardeur d'entendre ce que vous avez à dire du droit naturel, mais ce ſera lors que vous pourrez, & je vous jure de faire en ſorte que vous le puiſſiez maintenant ſi vous avez l'eſprit libre, accordez-nous ce que nous vou demandons; Que deſirez-vous luy dis je? Nous deſirons, répondit Atticus, qu vous continuiez le diſcours que vou commençaſtes nagueres à Tuſcule tou chant les Orateurs, & que vous nou diſiez en quel temps ont eſté les pre miers Orateurs, que vous nous le nommiez, & que vous nous expliquie leurs qualitez. J'ay proposé à Brutu de venir vous entendre ſur un ſi beau ſu jet: Il m'a témoigné qu'il le ſouhaito extrémement, c'eſt pourquoy nous a vons choiſi ce jour, aiant ſceu qu vous eſtes de commodité; ſi vous ave

onc le loisir poursuivez à Brutus & à moy le discours que vous aviez commencé. Je satisferay, leur dis-je, à vôtre desir si je le puis. Vous le pouvez me dit Atticus, si vous détournez un peu vostre esprit du soin des affaires, ou plutost s'il est possible que vous l'en délivriez entierement. Il me semble, dis-je alors, qu'Atticus me fit entrer dans le discours des Orateurs, sur le sujet de l'action que Brutus avoit faite pour cét excellent & incomparable Roi Dejotarus, où j'ay appris qu'il avoit parlé avec une éloquence pleine & abondante, & de merveilleux ornemens. Il est vray me dit Atticus, que ce fut-là le commencement du discours, & vous pouvez vous souvenir, adjoûta-t'il, que deplorant la condition de Brutus, vous jettiez presque des larmes à cause de la fatale solitude du barreau & de la tribune. Il me souvient bien, luy dis-je, d'avoir fait alors cette plainte, & je la fais assez souvent : car mon cher Brutus, quand je jette les yeux sur vos belles qualitez, mon esprit aussi-tost est plein de crainte pour vous ; Je ne sçay quel sera enfin le bout de la carriere de ce naturel admirable, de cet-

te excellente doctrine, & de cette sin
guliere industrie: Vous estiez nour
aux grandes causes, & déja mon aa
panchant à la vieillesse cedoit à la v
gueur de vostre jeunesse & abbaissc
devant vous ce qu'il avoit acquis d
gloire & de dignité; Lors que to
d'un coup parmi tant de mal-heurs q
nous avons soufferts, cette éloquen
dont nous commençons à parler, est d
venuë muette. En verité me dit Brutu
j'en ay du regret, & je crois que l'
en doit estre touché à cause des autr
choses qui nous sont arrivées, & q
ont causé ce silence: mais de moy je n'
me pas tant l'Eloquence pour le fruit
pour la gloire qu'elle produit, que po
elle-méme, pour le plaisir d'une si n
ble étude & d'un si excellent exerci
& c'est ce qu'aucun accident ne me pe
ravir, principalement puisque vous
estes si passionné: Et certes c'est av
fondement que je l'aime; car person
ne peut estre éloquent, s'il ne conç
raisonnablement les choses; ainsi quico
que s'adonne à la vraie éloquence, s'
donne aussi à l'étude de la Sagesse, qu
lité absolument necessaire dans la co
duite des affaires d'Etat, mesmes

ilieu des grands orages de la guerre.
'eſt fort bien parlé , luy dis-je ; & ce
ui me l'a fait tant aimer, eſtque de tou-
s les choſes que l'on a toûjours le plus
timées en cette ville , il n'y a point de
etit citoien parmi nous qui ne croie
n les avoir acquiſes , ou les pouvoir
querir ; mais je ne vois point que la
rtune ait jamais donné l'Eloquence à
lui qu'elle a fait victorieux. Afin donc
ue nous diſcourions plus à noſtre aiſe,
que nous expliquions plus commodé-
ent nos pensées , il faut s'aſſoir , leur
is-je ſi vous le trouvez bon ; & a-
rés qu'ils l'eurent approuvé , nous
ous aſſiſmes dans une petite prairie ,
s à vis de la ſtatuë de Platon , & alors
renant la parole je leur dis:
Je n'ay pas intention , & il n'eſt pas
éme neceſſaire de loüer icy l'Eloquen-
, de repreſenter avec quelle force el-
regne ſur les eſprits , & combien elle
leve ceux qui la poſſedent: mais ce que
puis aſſurer comme une choſe qui eſt
ors de toute controverſe, c'eſt que ſoit
ue l'Eloquence s'acquiere par art , ſoit
u'elle ſe forme par l'exercice , ou que
nature la donne , de toutes nos con-
oiſſances, c'eſt celle où il ſe rencon-

tre le plus d'eſpines ; En effet chacu
des cinq diſciplines dont on dit qu'e
eſt composée eſtant un art haut & rel
vé, on peut aisément concevoir cor
bien le concours qui s'en doit faire da
l'eſprit de l'Orateur luy preſente
difficultez. La Grece en rend témo
gnage, puis qu'eſtant pleine dés lon
temps d'une belle ardeur pour l'El
quence, & que s'eſtant dés long-tem
renduë excellente en cét Art divin p
deſſus tous ; elle a toutesfois poſſe
les autres arts long-temps avant qu'e
connuſt celuy-cy, & ne les a pas ſe
lement poſſedés dans la rudeſſe de le
origine, mais dans l'état de leur per
ction avant que de le cultiver. Je
puis, certes, penſer à l'Eloquence qu'
thenes & les Atheniens ne s'offren
mes yeux. C'eſt-là que premierem
l'Orateur a paru, & que les harang
ont commencé à eſtre miſes en lumie
Neantmoins avant le temps de Peric
de qui nous avons quelques pieces,
celuy de Thucidide, tous deux gra
perſonnages, qui ont vécu à Athen
non pas en ſa naiſſance, mais lors qu'
le eſtoit en ſa fleur, nous n'avons po
d'oraiſon qui ſoit compoſée avec qu

que ornement, & qui soit digne d'un Orateur; quoy que quelques-uns estiment que Pisistrate, qui estoit plusieurs années devant eux, & Solon un peu plus ancien que luy, & Clisthenes en suite ont esté Eloquens selon leur siecle. On aprend par les monumens de la ville d'Athenes, que Themistocle a fleuri quelque temps aprés ceux-cy, & l'on sçait qu'il estoit également sage & eloquent. Pericles est venu depuis, cét excellent homme avec tant de belles qualitez dont il estoit singulierement orné, se signala aussi tellement en l'Eloquence, qu'il en merita une gloire immortelle. En ce mesme temps fut Cleon homme seditieux, mais éloquent; Alcibiade, Critias, & Theramenés furent aussi de ce siecle. Si l'on veut sçavoir quel fut le genre de leur Eloquence, on peut l'apprendre de Thucidide qui vivoit alors. Ils aimoient les grands mots, ils estoient pleins de sentences, ils enfermoient leurs pensées dans peu de paroles, & c'est pourquoy ils estoient quelquefois un peu obscurs; Mais lors que l'on commença à connoistre quelle force avoit un discours preparé & une oraison composée avec soin, il s'éleva

Gorgias Leontinus, Trasymachus Chalcedonius, Protagoras Abderites, Prodicus Chius Hippias Eleus.

aussi-tost une foule de Maistres de Rethorique; on vid paroistre Gorgias, Trasimachus, Protagoras, Prodicus, & Hippias, qui se mirent en grande consideration. Il y en eut aussi plusieurs autre qui firent au mesme temps professioı d'enseigner l'Eloquence, & qui par une extréme arrogance se vantoient d montrer comment on pourroit par l discours rendre bonne une mauvais cause : Car c'est ainsi que parloient ce braves Maistres, ausquels s'opposa foı tement Socrate, qui par une adresse (une subtilité merveilleuse dans la dispı te combatoit ordinairement leur vair doctrine. Les preceptes excellens c ce grand personnage formerent d'ha biles gens, & l'on tient que ce fut (ce temps que la Philosophie, non p celle qui traite des choses naturelles laquelle estoit plus ancienne, mais ce le où l'on parle du bien & du mal, de vie & des mœurs des hommes, fut pr mierement inventée; mais comme sujet n'est pas celuy que nous nous son mes proposez, laissons les Philosoph pour quelque autre occasion, & rev nons aux Orateurs que nous avo laissez; ceux que j'ay nommez estoie

déja avancez dans la vieilleſſe, lors qu'on vid naiſtre la gloire d'Iſocrate ; sa maiſon fut comme une école & un magazin d'éloquence ouvert à toute la Grece; ce fut un grand Orateur & un Maiſtre tres-accomply, qui toutesfois ne parut point à la lumiere du Barreau, mais qui acquit & qui conſerva ſans ſortir de ſon cabinet, cette eſtime que perſonne, à mon jugement, n'a pû depuis obtenir : il a écrit quantité de beaux ouvrages, il a enſeigné aux autres l'art d'en compoſer, & outre qu'il eſtoit plus entendu en cette profeſſion que tous ceux qui l'avoient precedé, il a connu le premier ; que la Proſe qui ne ſouffre point de Vers dans ſa compoſition, doit neantmoins avoir certaine meſure & certains nombres ; avant luy les periodes n'avoient point de nombre & de cadence, ou ſi elles en avoient, on reconnoiſſoit que cela s'eſtoit fait ſans deſſein, & que ce n'eſtoit pas choſe étudiée : & quoy que ce ſoit peut-eſtre la beauté du nombre qu'il paroiſſe avoir eſté recherché, on ne pouvoit alors s'apercevoir que l'on eut travaillé à rendre l'oraiſon nombreuſe, & c'eſtoit pluſtoſt un ouvrage de la nature ou du ha-

zard, qu'un effet de la raiſon ou une obſervation de certaines regles. La nature comprend, & enferme la ſentence dans un tour & un circuit de paroles, & quand elle eſt ainſi compoſée, il arrive quelquefois qu'elle tombe avec quelques nombres, & qu'elle a une cadence agreable, l'oreille meſme juge de ce qui eſt plein, & de ce qui ne l'eſt pas & l'Orateur doit par une eſpece de neceſſité regler ſa periode à la force de ſon haleine, eſtant non ſeulement honteux ſi elle luy manque, mais meſme s'il la preſſe trop. En ce meſme ſiecle fut Lyſias qui ne s'adonna point non plus au Barreau, ce fut un écrivain extrémement ſubtil & élegant, & l'on peut dire hardiment que Lyſias fut un Orateur preſque achevé, & qu'il approcha bien prés de la perfection. Quant à l'Orateur parfait, vous pouvez bien aſſeurer que tel fut Demoſthene, il a apperceu dans les cauſes qu'il a traittées tout ce qui pouvoit y entrer de ruſe, de fineſſe, & de ſubtilité; il ne ſe peut rien dire de plus vif, de plus ſerré, ny de plus clair que ce qu'il a dit, ſes diſcours ont autant de force & de mouvemens, de majeſté & de chaleur que l'on en peut

voir ; Il n'y a rien de plus élevé que
on raisonnement, de plus élegant que
on stile, ses termes & ses sentences,
nt toute la dignité de l'oraison ; Il a
té suivi de bien prés par Hyperides,
Eschynes, Licurgue, Dinarchus, De-
ades, duquel nous n'avons rien par
crit, & plusieurs autres : car ce siecle
produit un grand nombre d'Orateurs,
si je ne me trompe le sang pur & non
orrompu, la beauté naturelle & non
rdée, & enfin le vray embonpoint de
Eloquence n'a duré que jusques à leur
emps : Ils estoient sur le declin de leur
ge, lors que Demetrius commença à
produire ; celuy-cy estoit plus sça-
ant qu'aucun d'eux; mais il n'estoit pas
propre à combattre à la campagne que
ans une barriere ; d'où vient que son
ction donnoit plus de plaisir, qu'elle
e faisoit d'effort, & estoit plus capa-
le de réjoüir les Atheniens, que de
s émouvoir ; Il s'estoit presenté au
oleil & à la poussiere, non pas comme
n soldat entrant de son quartier au
hamp de bataille; mais comme un hom-
e sortant de l'ombre & de l'école du
rand Theophraste ; c'est le premier
ui a détourné l'oraison de sa force, &

Demetrius, Phalereus.

de sa vigueur, & qui l'a renduë moll
& delicate; comme il avoit un nature
plein de grace, il aima mieux paroistr
doux & agreable, que grave & maje-
stueux; il eut une douceur qui flatoi
les sens, & qui n'emportoit point l'es
prit, c'estoit un agréement qui demeu
roit dans la memoire; mais il n'estoi
pas semblable à celuy qu'Eupolia re
marque de Pericles, & ne laissoit pa
comme le sien parmy le plaisir de puis
sans aiguillons dans l'ame des audi
teurs.

Vous voiez donc que l'Eloquence
paru bien tard à Athenes, où elle a pri
naissance, où elle a esté élevée, pu
qu'avant le temps de Solon, & de Pisi
stratus il ne se parle d'aucun Orateur
Il est vray que si l'on considere les si
cles du peuple Romain ces personna
ges peuvent passer pour anciens, ma
si l'on compte ceux des Atheniens, c
ne sont que des jeunes gens: car enco
re que leur temps se soit rencontré ave
le regne de Servius Tullius, toutesfo
la ville d'Athenes avoit alors plus d'an
nées que Rome n'en a maintenant. Ce
pendant je tiens pour certain que l'E
loquence a toûjours esté en credit, &

toûjours exercé un agreable empire sur les esprits ; En effet, si elle n'eust esté estimée dés le temps du siege de Troie, Homere n'eust pas fait tant d'estat d'Ulisse & de Nestor pour leur bien dire, dont il nous apprend que l'un avoit le discours vigoureux & puissant, & que l'Eloquence de l'autre estoit pleine de douceur & de charmes : au surplus ce Poëte mesme n'eust pas écrit sans cela avec tant d'ornement, & à dire vray, n'eust point esté si grand Orateur. Il est incertain en quel siecle il a vécu, toutesfois on ne doute point que ce n'ait esté plusieurs années devant Romulus, puis qu'on peut asseurer qu'il n'a pas esté depuis l'ancien Licurgue qui fut le Legislateur de Lacedemone.

Mais il faut avoüer que cette étude a commencé à éclater & à montrer plus de force en Pisistratus, Themistocle est venu un siecle aprés luy. Celuy-cy est fort ancien à l'égard des Romains, mais il ne l'est pas beaucoup à l'égard des Grecs, car il a fleuri du temps que la Grece estoit déja puissante, que son Empire & ses forces estoient redoutables, & lors que Rome venoit de secoüer le joug de la Domination Roial-

le: En effet la guerre des Volsques que la presence de Coriolanus banni de cette ville, rendit si dangereuse, fut presque au mesme temps que la guerre des Perses en Grece: & il se peut dire que la fortune de ces deux grands personnages fut toute semblable, car tous deux aiant esté de braves citoiens & d'excellens hommes, ils furent chassés de leur patrie par l'ingratitude du peuple, & dans cette extremité s'estant retirez avec les ennemis ils arresterent par leur mort tous les mouvemens de leur colere & tous les effets de leur ressentiment. Je sçay bien, Atticus, que vous estes d'une autre opinion touchant la fin de Coriolanus, mais permettez-moi de demeurer dans la mienne. Alors Atticus se sousriant, comme il vous plaira, me dit-il, il est permis aux Rheteurs de feindre, mesme en se servant de l'Histoire, afin que les évenemens extraordinaires qu'ils inventent, leur donnent plus belle matiere de faire des pointes, ainsi ce que vous venez de feindre de Coriolanus, Clitarchus & Stratocles en ont fait autant de Themistocle: car au lieu que Thucidide qui estoit Athenien, homme de grande naissance, &

;and perſonnage, & qui a vécu peu de
imps aprés Themiſtocle, a ſeulement
lſſé par écrit qu'il eſt mort, qu'il a eſté
terré en ſecret dans le païs d'Athe-
s, & qu'il y avoit eu quelque ſoubçon
'il avoit pris du poiſon pour ſe faire
ourir, ces gens-là diſent que Themi-
ocle faiſant un Sacrifice & immolant
Taureau, en recueillit le ſang dans
e couppe, & que l'aiant beu il tomba
ort ſur la place: ils ont ainſi ajuſté cette
ort, afin que la rendant tragique, elle
t plus ſuſceptible des ornemens ora-
ires, une mort naturelle n'euſt pas
urny une matiere ſi illuſtre. C'eſt
urquoi puis que vous voulez que
hemiſtocle & Coriolanus aient eu u-
: fortune toute ſemblable, je vous ac-
rde méme la couppe, afin que Corio-
nus ſoit abſolument un autre Themi-
ocle: Qu'il ſoit, luy dis-je, de Corio-
nus ce que vous en croiez; De moy, je
endray garde à l'avenir de quelle ſor-
je parleray de l'Hiſtoire en la preſen-
: d'Atticus, qui certes eſt un Ecrivain
es-fidele de celle de Rome.

Environ ce temps, Pericles adjouta à Eloquence la doctrine & l'erudition, le eſtoit alors dépourveuë de cet or- *Pericles, fils de Xantippus.*

nement: mais Periclés aiant esté instru
en l'école du Physicien Anaxagoras,
porta aisément son esprit à des medita
tions hautes & cachées de la Philoso
phie, aux raisonnemens des affaires, &
à l'exercice de la Plaidoirie; Athenes re
ceut un merveilleux plaisir de l'entendre
parler si agreablement, elle admira so
abondance, & redoubla la force & la ve
hemence de son discours; C'est donc
premiere fois que la ville d'Athenes
veu paroistre un Orateur presque par
fait: certes le desir de bien dire, n'est
pas la passion de ceux qui forment l
Republiques, ny des hommes nourri
dans les armes, & dans les fureurs d
la guerre, ny des peuples asservis sou
la domination des Rois; l'Eloquenc
est la compagne de la paix, elle naist
vec le repos, elle est l'ouvrage de
liberté; & s'il faut ainsi dire, elle s'éle
ve dans le sein d'une Cité dé-ja bien e
tablie. Ainsi Aristote remarque que
Sicile aiant esté délivrée de la puissanc
des tyrans, & les Tribunaux de la Ju
stice estant occupez à juger les diffe
rens des particuliers, le naturel de c
peuple subtil & adonné aux procez, ex
cita Coras & Tisias à mettre par écr

l'art & les Preceptes ; auparavant ils n'estoient point en usage, la plusspart toutesfois composoient leurs oraisons avec soin, & les écrivoient pour les prononcer ; & Protagoras avoit écrit & preparé des discours sur les sujets illustres, que nous nommons maintenant des lieux communs. A son exemple Gorgias avoit entrepris de loüer & de blasmer certaines choses qu'il avoit choisies pour argument, estimant que c'estoit une qualité fort convenable à l'Orateur de sçavoir augmenter les choses en les loüant, & les rendre méprisables en les blasmant. Antiphon avoit aussi fait quelques pieces de ce genre ; c'est celui de qui Thucidide qui l'avoit entendu, a écrit que jamais homme n'avoit mieux plaidé la cause d'un accusé de crime capital, qu'il avoit plaidé la sienne, parlant pour luy-mesme, & pour sa propre conservation. Lysias au commencement faisoit profession d'enseigner l'art de parler ; mais voiant que Theodore traitoit l'art plus delicatement que luy, & n'estoit pas si fort que luy dans la composition ; il se mit à écrire des oraisons pour ceux qui en avoient besoin & cessa de montrer l'art & d'en expli-

Antipho Ramnusius.

quer les preceptes. Isocrate d'abord ne voulut pas enseigner l'art aux Atheniens ; & se contentoit de composer des oraisons pour l'usage de ceux qui avoient à parler devant les Juges : mais il quitta cét exercice pour éviter la persecution qu'on luy faisoit, & voiant qu'on l'appelloit en jugement , comme ayant contrevenu à la loi , qui defendoit de preparer des discours pour fléchir la severité de la Justice ; il se donna tout entier à dresser les regles de l'art en faveur des honnestes gens qui aimoient cét étude. Telle fut l'origine des Orateurs de la Grece, qui certes se peut dire ancienne à nostre respect ; mais elle est recente à l'égard des Grecs : car Athenes avoit dé-ja fait de grandes choses ; elle avoit déja acquis une haute reputation dans les actions politiques & militaires , avant qu'elle eust de l'amour pour l'Eloquence. Il seroit inutile de parler des autres villes de Grece : car cette passion de bien dire n'estoit pas une passion commune à tous les Grecs ; elle estoit toute particuliere à Athenes : En effet, a-t'on oüi parler de ce temps-là de quelque Orateur d'Argos , de Corinthe ou de Thebes ? s

Ce n'eſt que l'on eſtime qu'Epaminon-
das, qui ſans doute a eſté homme ſça-
vant, ait eſté auſſi éloquent. De moy je
n'ai point oüi dire qu'il y ait eu juſqu'a-
lors aucun Orateur de Lacedemone ; il
eſt vrai qu'Homere raporte que Mene-
laüs avoit le diſcours doux & agreable;
mais il adjoute qu'il s'expliquoit en peu
de paroles, qualité qui peut eſtre loüa-
ble en quelque partie de l'oraiſon; mais
qui ne l'eſt point du tout dans le corps
entier de l'Eloquence; hors de la Grece
la faculté de bien dire a eu grand pou-
voir ſur les eſprits, & les honneurs que
ceux qui l'ont poſſedée y ont receus,
ont rendu extremement illuſtre la gloi-
re des Orateurs. Auſſi-toſt que l'Elo-
quence eſt ſortie du port de Pirée, elle
a paſſé dans toutes les Iſles, & s'eſt ré-
panduë dans l'Aſie, où elle s'eſt revé-
tuë d'ornemens eſtrangers, & a perdu
toute cette bonne & ſaine conſtitution
du langage d'Athenes; & à dire vrai elle
a preſque oublié à parler: car quoique
les Orateurs Aſiatiques aient quelques
bonnes parties, & que la vivacité & l'a-
bondance qu'ils ont, les mettent en quel-
que conſideration ; toutesfois ils ont
des défauts importans, parce qu'ils ne

ſerrent point leur diction, & que le[ur]
ſtile eſt trop diffus, & trop eſtendu. L[es]
Rhodiens ont une Eloquence plus ſa[i]
ne, & qui aproche plus de celle d'Ath[e]
nes ; mais c'eſt aſſez parlé des Grecs,
peut-eſtre méme que ce que j'en ay d[it]
n'eſtoit pas neceſſaire. Je ne puis dire,
répondit Brutus, combien les choſ[es]
que nous venons d'entendre eſtoie[nt]
neceſſaires ; mais certes elles m'ont e[ſté]
fort agreables, & bien loin de me pa
roiſtre trop longues, elles ont finy pl[u]
toſt que je ne deſirois. Cela va bien, l[ui]
dis-je, mais venons à nos Romains.

Il eſt difficile d'en avoir plus de co[n]
noiſſance que ce que nous en pouvo[ns]
concevoir ou plutoſt ſoubçonner ſur l[es]
témoignages de noſtre Hiſtoire. Y a-t
quelqu'un qui puiſſe croire que L[u]
cius Brutus ce chef illuſtre de voſtre f[a]
mille, ait manqué de vivacité d'eſpri[t]
lui qui comprit ſi ſubtilement ce q[ue]
c'étoit que baiſer ſa mere au ſens [de]
l'oracle d'Apollon, qui ſceut ſi bien c[a]
cher ſous une feinte folie une veritab[le]
ſageſſe, qui chaſſa de Rome un puiſſa[nt]
Roy, fils d'un tres excellent Monarqu[e]
& qui l'ayant délivrée d'une ſervitu[de]
de importune, & d'une dominati[on]

perpetuelle, y establit les Magistrats annels, & la mit sous la conduite des Loix & de la Justice ; qui dépoüilla son collegue de sa puissance pour esteindre dans Rome tout ce qui pouvoit y conserver la memoire de la Monarchie. Certes toutes ces choses ne se pouvoient executer, si les discours & la raison ne les avoient auparavant persuadées. Peu d'années apres que Rome n'eut plus de Rois, le peuple s'estant retiré sur les bords du Teveron à trois milles d'icy, & aiant occupé cette montagne qui est nommée la Montagne sacrée, nous sçavons que le Dictateur Marcus Valerius parla au peuple si adroitement, qu'il appaisa la sedition, & que pour cette action on luy defera de grands honneurs, & le titre de Tres-grand que personne n'avoit eu avant lui. Et certes je ne puis m'imaginer que Lucius Valerius Potitus n'ait sceu parler avec quelque force, & quelque vigueur, puis qu'apres la tyrannie des Decemvirs, il sceut si bien manier les esprits par ses Loix & par ses harangues, qu'il adoucit l'aversion que le peuple avoit contre le Senat. Nous pouvons conjecturer que Appius Claudius fut homme disert, puis qu'il

eut le pouvoir de détourner le Senat
conclure la paix avec le Roy Pyrrhu
lors qu'il inclinoit déja à prendre cet
resolution. Nous pouvons faire le m
me jugement de Caius Fabricius qui f
envoié en Ambassade aupres de ce Pri
ce pour la délivrance des Prisonnie
de guerre, de Titus Coruncanus de c
les registres des Pontifes rendent t
moignage, qu'il estoit personnage d'e
cellent esprit, de Marcus Curius c
s'efforçant durant son Tribunat de fa
re élire un Consul de l'ordre du peup
& ne le pouvant obtenir par la resista
ce d'Appius, qui avec son éloquen
Interrex aiant encore la puissance souveraine q
le Senat luy avoit conferée, poursuiv
contre les Loix la creation des Magi
trats, à toute extremité força le Sen
de se declarer contre le peuple & d'
puier Appius de son autorité, ce qui f
en ce temps-là un effet assez consider
ble : Nous pouvons encore soubçonn
quelque chose de grand de l'esprit
Marcus Popilius qui estant Consul
faisant un Sacrifice en qualité de Prest
de la Deesse Carmenta, sur l'advis qu
eut d'une sedition excitée par le pe
ple contre le Senat, se presenta dans
plac

pce avec l'habit qu'il portoit alors cmme Prestre de la Deesse, & en cét eat apaisa l'émotion par sa presence & pr la force de son discours. Mais que cs personnages aient esté Orateurs, ou q'en ce temps-là on donnast quelque px à l'Eloquence, il ne me souvient pint d'en avoir rien leu, & je ne fon- d que sur des conjectures l'opinion qe j'en ay : On dit aussi que Caius Flanius, celui qui estant Tribun du peu- e fit ordonner que les terres conqui- dans la Gaule, & dans la Marche d'Ancone seroient partagées entre les Citoiens, & qui estant Consul fut tué à la journée de Thrasimene, eut quelqe pouvoir par ses harangues sur l'esprit du peuple. Quintus Maximus Verrcosus & Quintus Metellus, celui qui fut Consul durant la seconde guerre Punique avec Lucius Veturius Philo, eurent aussi alors le nom d'Orateurs, mais le premier de qui nous avons témoignage qu'il ait esté Eloquent, c'est Marcus Cornelius Cethegus. On ne peut desirer de plus celebre monument, & à mon advis de plus legitime preuve de son Eloquence, que les ouvrages d'Ennius, qui me semble d'autant plus digne d'estre

creu du merite de Cethegus qu'il l'a entendu parler, & que ne l'ayant loüé qu'apres sa mort, l'on ne peut soubçonner que ses loüanges soient des effet de sa bien-veillance; Ennius au neufiéme livre de ses Annales le nomme Orateur, & dit qu'il avoit une Eloquenc douce, & une parole agreable, qualit excellente, qui ne se trouve point au jourd'huy en la plusspart des Orateurs car il y en a qui aboient plutost qu'ils n parlent; mais voicy la plus haute loüange qui soit en toute l'Eloquence que lu donne encore Ennius :

Son siecle connoissant son prix & sa valeur,
Du peuple disoit-il, Cethegus est la fleur,

Et certes cela est fort bien pensé, c comme l'esprit est l'ornement de l'hom me, ainsi l'Eloquence est la lumiere d l'esprit, & les hommes de ce siecle ont bonne grace de nommer celui qui la po sedoit excellemment, la fleur du peupl Ennius l'a encore nommé l'ame de persuasion, il a nommé persuasion cet Πειθὼ des Grecs dont l'Orateur est pere, & a dit que Cethegus en esto l'ame, voulant faire entendre qu' estoit l'ame de cette Deesse, qui comm a écrit Eupolis, reposoit sur les levr

Pericles. Cethegus fut Conſul avec
blius Tuditanus, au temps de la ſe-
nde guerre Punique, en la méme an-
e que Caton fut Queſteur, & cent
arente ans avant mon Conſulat: Que
nous n'en avions la connoiſſance par
témoignage d'Ennius, ce perſonna-
ſeroit demeuré comme pluſieurs
res, enſeveli dans les tenebres de
ubly, & l'antiquité nous en auroit
obé la memoire. Que ſi l'on veut ſça-
ir quel eſtoit le langage de ce temps-
on peut l'aprendre des écrits de Næ-
s: car nous liſons dans de vieux li-
s que Nævius eſt mort ſous le Con-
at de Cethegus & de Tuditanus,
y que Varron ſi ſçavant dans l'anti-
ité eſtime que c'eſt une erreur, & que
vius a vécu quelque temps depuis: En
et Plaute n'eſt mort que ſous le Con-
t de Publius Claudius, & de Lucius
rcius, vingt ans apres celui de Cethe-
& de Tuditanus, & Caton eſtant
nſeur; ainſi Caton a ſuivy de prez
thegus, aiant eſté Conſul neuf ans de-
is lui, & je le mets au rang des an-
ns, parce qu'il eſt mort ſous le Conſu-
de Lucius Martius, & de Marcus
nilius quatre-vingt trois ans devant

le mien. Je ne sçay point d'Autheur plus ancien dont on puisse estimer les ouvrages, si ce n'est que l'on veuille faire estat de l'Oraison que fit Appius Claudius dans la deliberation de la paix avec le Roy Pyrrhus, & de quelques oraisons funebres qui nous sont demeurées : car chaque maison gardoit autrefois ces pieces comme des monumens precieux, soit pour s'en servir en l'occurrence de la mort de quelqu'un de la famille, soit pour conserver la memoire des loüanges de ses ancestres, soit pour en tirer des preuves de l'antiquité de sa noblesse. Cependant c'est ce qui a produit les mensonges qui se sont glissez dans nostre Histoire : car elles contiennent beaucoup de choses qui n'ont point esté faites ; on y voit des faux triomphes, des Consulats qui ne sont point, des genealogies supposées, des usurpations temeraires de la gloire des races illustres, s'estant trouvé des hommes de petite condition qui ont eu la hardiesse de se dire du sang de ceux dont ils portoient le nom, comme si je feignois que je fusse descendu du Patricien Marcus Tullius, qui fut Consul avec Servius Sulpitius, dix ans apres que les Rois furent chassez de Rome.

Mais pour revenir à Caton, nous n'a-
vns gueres moins d'Oraiſons de luy
qe de Lyſias l'Athenien, de qui nous en
aons pluſieurs. Certes Lyſias ſe peut
dire Athenien, parce qu'il eſt né à Athe-
nes, qu'il y eſt mort, & qu'il y a fait tou-
tes les fonctions d'un Citoien, quoy que
par l'autorité de la Loy Licinia & Mu-
cia Timée veut qu'on le donne à Sy-
racuſe. Au ſurplus il y a quelque reſſem-
blance entre leurs productions : car ils
ſont tous deux ſubtils & élegans, ils ont
tous deux le diſcours ſerré, & ſçavent
tous deux railler delicatement : Mais
certes Lyſias a eſté le plus heureux, car
il a trouvé des perſonnes qui le cheriſ-
ſent juſques au point de ne faire pas
tant d'eſtat de l'embonpoint que de la
delicateſſe du corps, & qui ne ſe sou-
cient pas que l'on ſoit maigre, pourveu
que l'on ſe porte bien. Ce n'eſt pas que
dans les pieces de Lyſias il ne paroiſſe
quelquefois des muſcles, & qu'en quel-
ques endroits il ne ſoit auſſi fort que
l'on peut eſtre : Mais à conſiderer tout
le caractere de ſon Oraiſon, il a de la
moleſſe, & de la langueur ; & toutefois
il a ſes Approbateurs, & il eſt adoré par
des gens qui ſont méme ravis de cette

foiblesse & de ce genre subtil & delicat dont il s'est servi. Quant à Caton, qui est-ce des Orateurs de nôtre temps qui le lit ou méme qui le connoist ? il faut neantmoins avoüer que c'étoit un grand personnage, je ne dis pas qu'il estoit un excellent Citoien, ou un sage Senateur, ou un brave General d'armée. Nous cherchons ici les qualitez d'un Orateur; en avons nous quelqu'un qui sçache loüer avec plus de gravité ? qui blasme avec plus de chaleur ? qui conclüe ses sentences avec plus de pointe & d'esprit ? qui raisonne & qui persuade plus subtilement que luy ? J'ay veu plus de cent cinquante de ses Oraisons qui m'ont semblé remplies de termes fort élegans, & de choses extremement relevées; que l'on en tire ce que l'on jugera digne de remarque & de loüange, on y découvrira tout ce que l'Eloquence a de grand & de parfait, Mais l'Eloquence a-t'elle quelque beauté & quelque ornement qui n'éclate dans ses Origines; il a manqué d'amis qui se soient passionnez pour luy; comme il y a plusieurs siecles que Philistus & Thucidide de méme en ont manqué : Et certes de la méme sorte que Theopompe par la

najesté de son Oraison a obscurcy la
loire de Philistus & de Thucidide avec
eur stile serré, & quelquefois depour-
eu de lumiere, soit par la briéveté qu'ils
ffectoient, soit par une trop curieuse re-
herche des pointes, & de la subtilité,
: que la force & la vehemence de De-
osthene a fait courir la méme fortu-
e à Lysias : ainsi ceux qui sont ve-
us depuis Caton aiant élevé leur
loquence plus haut que la sienne, ont
teint ce qu'elle avoit d'éclat & de
lendeur : mais il faut confesser que
est par un estrange aveuglement que
eux qui parmi nous aiment l'antiquité
ans les Orateurs Grecs, & qui sont
our cette finesse & pour cette subtilité
u'ils nomment Attique, ne la recon-
oissent point dans les ouvrages de Ca-
on. Je les loue de l'estimer dans Hipe-
des & dans Lysias ; mais pourquoi ne
eulent-ils pas qu'elle soit aussi dans les
eces de Caton. Ils disent qu'ils font
tat de l'Eloquence Attique, & certes
s ont raison d'en faire estat, & je sou-
aiterois qu'ils l'imitassent & qu'ils en
issent non seulement les os, mais aussi
sang ; J'aprouve le sentiment qu'ils
nt de ce genre d'Eloquence ; mais

pourquoi aiant tant d'affection pou Lysias & pour Hyperides, ne reconnoissent-ils pas le merite de Caton? so langage, disent-ils, est ancien, il a des termes qui se sentent des siecles passez mais on parloit ainsi de son temps, changez ce qu'il n'a pû changer, adjoutez-y des nombres, vous en ferez une composition agreable, rangez les mots, liez le dictions les unes avec les autres, ce qu les anciens Grecs n'ont point fait; apre cela vous ne trouverez personne qu vous deviez preferer à Caton. Le Grecs estiment que la beauté d'une piece oratoire consiste aux translations d mots & aux figures des sentences, & d tout le corps de l'Oraison; il est incroiable combien Caton est excellent, e l'un & en l'autre de ces ornemen ils se rencontrent souvent dans ses o vrages, & il sçait fort bien les mettre e leur jour.

Je n'ignore pas que cét Orateur n'a p esté assez achevé, que nous devons che cher quelque chose de plus parfait, qu l'égard de nostre temps il est telleme ancien que nous n'avons point d'o vrage qui le precede, que nous jugeo digne d'estre leu; mais certes l'Ant

qui

quité reçoit plus d'honneur dans les autres Arts, que dans l'Art de bien dire: car entre ceux qui se connoissent à la Sculpture, y a-t'il quelqu'un qui ne voie pas que les statuës de Canachus sont trop grossieres pour representer au naturel. Celles de Calamides sont veritablement rudes, mais elles ne le sont pas tant que les premieres. Les pieces de Miron n'aprochent pas encore assez de la verité; mais on ne laisse pas de dire, qu'elles sont belles: les ouvrages de Polyclete sont plus beaux que ceux de Miron, & l'on peut mesme asseurer, qu'ils sont parfaits & achevez; & certes c'est le jugement que j'en fais. Il en est de mesme de la Peinture, nous voiions Zeuxis, Polignote, & Tymante; nous estimons les traits de ceux qui ne se sont servis que des quatre couleurs; la perfection est en Etion, Nicomache, Protogene & Apelle; Il me semble qu'il en arrive ainsi de toutes les autres choses, il n'y en a point qui aient receu leur perfection au mesme temps qu'elles ont esté inventées, & l'on ne peut douter qu'il n'y ait eu des Poëtes avant Homere, puis qu'il raporte luy-mesme les Vers chantez dans les festins des Phea-

ciens, & en ceux des amans de Penelope. Que ſont devenus nos anciens Vers que chantoient autresfois dans les premiers ſiecles les Faunes & les Oracles comme dit Ennius? Certes il témoigne de luy-meſme qu'il n'a eſté precedé de perſonne qui ait eu ſoin de bien écrire, & en ſe donnant cette gloire, il ne ment pas: Car il eſt vray que l'Odisée Latine reſſemble à quelque ouvrage de Dedale, & que les Comedies de Livius ne meritent pas qu'on les liſe deux fois; c'eſt ce Livius qui donna le premier la Comedie à Rome ſous le Conſulat de Caius Claudius fils d'Appius Claudius, & de Marcus Tuditanus, un an devant la naiſſance d'Ennius, & l'an quatre cens dix de la fondation de cette ville, comme le dit le meſme Ennius, de qui nous ſuivons en cela l'opinion; car les Auteurs ne ſont pas d'accord du nombre des années. Accius écrit que Livius fut pris à Tarente par Quintus Maximus l'année de ſon cinquiéme Conſulat qui eſt trente ans depuis qu'il a donné la comedie à Rome ſelon qu'Atticus le rapporte, & que les anciens livres nous en rendent témoignage. Accius adjoute que Livius

donna la comedie unze ans aprés sous le Consulat de Caius Cornelius, & de Quintus Minutius, dans la solemnité des jeux que Salinator avoit voüez en la journée de Siéne; mais il se méconte sans doute, parce qu'en l'année de ce Consulat, Ennius avoit quarante ans, & que Livius aiant vécu en méme temps que luy, il faudroit si ce que dit Accius estoit vray, que celuy qui a donné le premier la comedie ne fust venu que quelque temps depuis Plaute & Nævius qui en avoient donné plusieurs avant le Consulat de Cornelius & de Minutius. Que si vous jugez, Brutus, que ces observations ne soient gueres à propos dans ce discours, prenez-vous-en à Atticus qui m'a mis dans l'esprit de remarquer exactement l'aage & le temps des personnes illustres. En verité, répondit Brutus, cette remarque particuliere des temps m'est fort agreable, & il me semble qu'elle est bien convenable au dessein que vous avez de montrer dans la suite des années les divers genres des Orateurs. Certes, Brutus, vous le prenez fort bien, & je voudrois, que nous eussions ces Vers; qui, comme Caton l'écrit

dans ses Origines, se chantoient dans les festins plusieurs siecles avant le sien, en l'honneur & à la loüange des grands hommes : Mais la guerre Punique de Nævius auteur qu'Ennius met au rang des Faunes & des Oracles, peut agréer comme feroit une piece de Miron. Il est vray qu'Ennius a travaillé avec plus de beauté & plus de perfection que Nævius, mais il ne laisse pas de faire estat de luy quoyqu'il feigne de le mépriser; autrement dans le dessein qu'il a pris d'écrire toutes les guerres de Rome, il n'eust pas laissé la premiere guerre Punique qui a eu de si grands évenemens; & il dit luy-mesme pourquoy il l'a laissée, c'est que d'autres l'ont écrite en vers; & à dire vray, Ennius, d'autres l'ont bien écrite, quoy qu'ils n'aient pas écrit avec tant d'ornement que vous: & vous devez estre de ce sentiment, vous qui estes redevable à Nævius de beaucoup de choses que vous luy avez prises, si vous avez assez de franchise pour confesser la verité, & que vous lu avez derobéez, si vous avez le front de la dénier.

Mais pour parler des personnages qui ont vécu du temps de Caton avec quel-

que reputation d'Eloquence, nous avons entre ceux qui estoient plus aagez que luy, Caius Flaminius, Caius Varron, Quintus Maximus, Quintus Metellus, Publius Lentulus, & Publius Crassus, qui fut Consul avec le premier Scipion l'Africain. Nous avons appris que Scipion estoit Eloquent; Publius Scipion son fils qui adopta le second Scipion l'Africain fils de Paulus, eust eu rang entre les plus diserts, s'il eust eu la force du corps; nous avons de luy quelques Oraisons qui le témoignent, avec une histoire Grecque qu'il a écrite d'un stile fort agreable. Sextus Ælius est aussi de ce nombre, il estoit le premier Jurisconsulte de son temps, & il avoit joint l'Eloquence avec le Droit civil. Entre ceux qui estoient plus jeunes que Caton, nous avons Sulpitius Gallus, qui par dessus tous avoit étudié les lettres Grecques; il avoit du nom parmy les Orateurs, & estoit recommandable pour les autres belles qualitez qu'il possedoit: Alors le langage commençoit à devenir plus delicat & plus éclatant; ce Personnage estant Preteur & au temps de la solemnité des Jeux qu'il fit celebrer en l'honneur d'Apollon, Ennius

mourut aprés avoir donné ſa Tragedie de Thyeſte ſous le Conſulat de Quintus Martius, & Cneius Servilius. Alors fut Tiberius Gracchus fils de Publius qui fut élevé deux fois à la dignité de Conſul & de Cenſeur; nous avons de luy une Oraiſon Grecque, qu'il fit à ceux de Rhodes: il fut ſage citoien, & homme éloquent, Publius Scipion Naſica, qui fut deux fois Conſul & Cenſeur, & Marcus fils auſſi de celuy qui receut en ſa maiſon la mere des Dieux, eurent de la reputation pour leur Eloquence. On recommande encore pour le bien dire Lucius Lentulus, qui fut Conſul avec Caius Figulus, & Quintus Nobilior, fils de Marcus, perſonnage à qui l'exemple domeſtique avoit inſpiré l'amour des Lettres, de ſorte qu'eſtabliſſant une colonie au païs d'Ennius, qui avoit porté les armes en Etolie, ſous le commandement de ſon pere, il luy donna le droit & le privilege de citoien Romain; On tient meſme que Titus Annius Lucius ne fut pas dépourveu de la faculté de parler diſertement; mais Lucius Paulus pere de Scipion l'Africain, ſçavoit bien maintenir ſa dignité par ſon diſ-

tours. Tous ces grands hommes ont fleury avec Caton qui mourut aagé de quatre vingts cinq ans, aiant plaidé l'année mesme de sa mort avec beaucoup de force & de contention contre Servius Galba, l'Oraison qu'il fit en cette cause est entre celles qu'il nous a laissées : Mais pendant la vie de Caton on a veu paroistre en mesme temps plusieurs Orateurs plus jeunes que luy. Aulus Albinus qui a écrit une Histoire en Grec, & qui fut Consul avec Lucius Lucullus fut sçavant & disert. Servius Fulvius fut de ce mesme rang avec Fabius Pictor, personnage consommé dans la science du Droit & dans la connoissance des belles Lettres & de l'antiquité. Quintus Fabius Labeo eut presque les mesmes qualitez : Quintus Metellus dont les quatre enfans ont esté Consuls, fut des plus éloquens de son temps, il deffendit Lucius Cotta contre Scipion l'Africain. Il y a encore de luy plusieurs autres Oraisons, & particulierement une contre Tiberius Gracchus qui se voit dans les Annales de Caius Fannius. Quant à Lucius Cotta, ce fut un Orateur fort adroit, plein de ruse & de finesse.

Parlons maintenant de Caius Lelius & de Scipion l'Africain ; ils furent extrémement éloquens. Nous avons leurs Oraiſons ſur leſquelles l'on peut juger quel fut le genre des Orateurs de ce ſiecle : toutesfois perſonne ne doute que Servius Galba qui les devançoit un peu en aage, n'ait excellé par deſſus tous en Eloquence : c'eſt le premier des Latins qui a ſceu faire paroiſtre ces belles parties de l'Orateur, d'uſer à propos de digreſſions pour donner de l'ornement à l'oraiſon, de plaire, d'émouvoir, d'augmenter les choſes par le diſcours, d'exciter la commiſeration ; & enfin de traiter tous les lieux communs. Mais je ne ſçay comment il arrive que les Oraiſons de Galba, qui au jugement de tout le monde a eſté plus éloquent que les autres, paroiſſent neantmoins plus foibles, & ſe ſentent plus de l'antiquité, que celles de Lelius, de Scipion, ou méme de Caton. En effet elles ſont ſi peu eſtimées qu'à peine ſe trouve-t'il quelqu'un qui les garde & qui les manie. On fait grand eſtat de l'eſprit de Lelius & de Scipion, mais l'Eloquence de Lelius a plus de reputation que celle de Scipion, & toutesfois l'oraiſon de Lelius

ur ses Collegues ne vaut pas mieux
e la moindre de toutes cellesque nous
ons de Scipion : ce n'est pas qu'il y
rien de plus agreable que cette Orai-
n de Lelius, ny que l'on puisse rien
e de plus auguste de la Religion que
qu'il a dit, mais il est bien plus rude
plus ancien que Scipion : & comme
gouts des hommes touchant l'Elo-
ence sont differens, il me semble que
lius fait paroistre plus d'amour pour
ntiquité, & affecte de se servir des
ots un peu plus vieux que luy. Mais
fin on ne veut pas qu'une mesme per-
nne excelle en plusieurs choses ; &
mme il n'y a point d'homme qui dans
actions militaires se puisse élever à la
oire de Scipion, quoy que l'on sçache
e Lelius acquit de l'honneur portant
s armes en Espagne contre Viriatus,
nsi en ce qui touche l'esprit, la Do-
rine, l'Eloquence, & le bon Sens, on
nne l'avantage à Lelius sur Scipion,
ut de mesme qu'on le donne à Lelius
à Scipion par dessus tous. Et certes,
que je viens de dire des avantages de
elius & de Scipion entr'eux, n'estoit
s seulement l'opinion commune, mais
estoit le sentiment qu'ils avoient l'un

de l'autre, & c'estoit alors une coutum
loüable en toutes choses, mais fort ci
vile, & fort honneste en celle-cy d
rendre à chacun ce qui luy appartient.

Il me souvient qu'estant à Smyrne, Pu
blius Rutilius Rufus me raconta qu'e
sa jeunesse les Consuls Publius Scipio
& Decimus Brutus, si je ne me tromp
informerent par Ordonnance du Se
nat, d'un fascheux accident qui esto
arrivé, des personnes de bonne con
dition avoient esté tuées dans les bo
d'une montagne, dont les pasturages a
voient esté pris à ferme des Consuls Pu
blius Cornelius, & Lucius Memmiu
par Rutilius & ses associez. On accuso
de ce meurtre & les enfans & les vale
des Fermiers; Rutilius me disoit que
Senat ayant ordonné que les Consu
rendroient Justice aux parties, Læliu
plaida pour les Fermiers avec beaucou
de soin & d'éloquence, comme il avo
toûjours accoutumé, que les Consuls a
prés avoir oüy les Advocats, & pri
les advis, aiant ordonné que l'on e
viendroit à un autre jour, auquel l
cause seroit continuée, Lælius revint
& parla plus fortement, & avec plu
de meditation qu'il n'avoit fait la pre

miere fois, que les Consuls prononcerent une seconde remise ; & qu'aprés cela Lelius estant retourné en sa maison accompagné de ses parties qui le remercierent, & le supplierent de ne se lasser point de parler pour eux, il leur dit qu'il avoit fait en leur consideration tout ce qu'il avoit pû pour la deffense de leur cause, mais qu'il estimoit que Servius Galba aiant plus d'art & plus de vehemence que luy estoit aussi capable de la deffendre avec plus de force & de vigueur, que les fermiers par le conseil de Lelius, porterent leur cause à Galba, qui eut de la peine à se resoudre de s'en charger, aiant à parler aprés un si grand personnage que Lelius, & ne le pouvant faire sans quelque pudeur, que Galba n'eût qu'un demy jour qu'il emploia tout entier à examiner la cause & à se preparer, Rutilius ajoutoit que le jour qu'on devoit donner audiance, il alla de grand matin à la priere de ses associez, en la maison de Galba, pour l'avertir & pour le conduire au Palais ; Que Galba s'enferma seul avec ceux qui avoient accoutumé d'écrire sous luy, & travailla jusqu'à ce qu'il sceut, que les Consuls

eſtoient entrez ; & que comme on l
eut dit qu'il eſtoit temps d'aller à l'au
diance, il ſortit avec autant de chale
que s'il fuſt venu non pas de ſon cab
net, mais de plaider ſa cauſe & d'ach
ver l'action qu'il alloit faire ; Rutili
remarquoit meſme comme une circo
ſtance importante qu'il s'eſtoit mis
colere contre ſes gens, pour faire en
tendre qu'il eſtoit chaud & vehement
non ſeulement quand il parloit en pu
blic, mais auſſi quand il travailloit e
particulier : Enfin, pourſuivoit Rut
lius, Galba plaida cette cauſe ſi celebr
& de telle importance, écouté de beau
coup d'honneſtes gens qui eſtoient ve
nus l'entendre, & en la preſence mêm
de Lelius, & la plaida ſi gravement,
avec tant d'effort qu'il n'y eut partie
ſon Oraiſon qui ne receuſt des loüange
& des applaudiſſemens, & emploian
tantoſt les plaintes, & tantoſt la com
miſeration, il obtint l'abſolution de ſe
parties avec l'approbation de tout l
monde.

Cette relation de Rutilius peut fair
comprendre que comme il y a deux ſou
veraines qualitez en l'Orateur, l'une d
diſcourir ſubtilement pour inſtruire

...tre de parler fortement pour émouvoir; & que celuy qui émeut les Juges a un effet bien plus grand que celuy qui les instruit seulement, l'élegance necessaire pour expliquer la cause estoit en Lelius, mais que Galba avoit de plus la vigueur & la vehemence : Et certes, il parut avec beaucoup d'éclat, lors qu'il fut recherché touchant ce qui s'estoit passé en sa Preture, en la personne des Portugais qu'il avoit fait mourir, comme l'on disoit, contre la foy publique : Le Tribun Libo excitoit le peuple à le perdre, & proposoit une Loy qui portoit peine de mort contre luy. Caton, comme j'ay dit, estant en son extréme vieillesse, entreprit Galba, & appuia cette Loi par une Oraison qu'il prononça peu de temps avant que de mourir, & qu'il a inserée dans ses Origines. Lors Galba eut recours aux prieres pour luy-mesme, il implora la grace du peuple Romain, & parmy les pleurs qu'il versoit, il luy recommanda ses enfans, & le fils de Caius Gallus son amy, de la jeunesse duquel il avoit pris soin apres la mort de Gallus; les larmes de cét Orphelin, les merites de son pere, dont le souvenir estoit present à

tout le peuple, exciterent la commisera
tion dans les esprits, & Caton a laiss
par écrit, que Galba presentant a
peuple, & cét enfant & les siens pro
pres en un estat deplorable, l'émeut
pitié, & se sauva par cette adresse de
mains de ses ennemis, & de la flamm
qu'ils avoient allumée pour le faire pe
rir. Libo, duquel je viens de parler, n'é
toit pas sans experience, ses Oraisor
nous en rendent de bons témoignage

A ces paroles ayant un peu arrest
mon discours; D'où vient, me dit Bru
tus, que Galba ayant esté si grand Ora
teur il n'en paroist rien dans ses ouvra
ges, j'admire cette inégalité en luy, ne
pouvant admirer en ceux qui n'on
point du tout écrit. Quant à ceux, lu
répondis-je qui n'écrivent point, c
n'est pas toûjours qu'ils desesperent c
pouvoir écrire aussi-bien qu'ils pa
lent : car nous en voyons que la p
resse empéche de mettre la main à
plume, se contentant du travail c
Palais, sans estre obligez de travai
ler encore en leur Cabinet : En effe
la pluspart des Oraisons que nous avon
ont esté composées, non pas pour l
prononcer, mais depuis que les caus

esté plaidées. D'autres ne se met-
t point en peine de devenir plus
nds personnages, & d'acquerir plus
perfection, à quoy il n'y a rien qui
tribuë davantage que d'écrire ordi-
rement ; ils estiment que leur Elo-
ence a fait assez de bruit, qu'elle
r a donné assez de reputation, &
l'opinion publique leur sera plus
ntageuse s'ils n'écrivent point, que
s exposent leurs écrits au jugement
hommes, ne se souciant pas que la
ire de leur esprit passe à la posterité,
autres aussi ont cette consideration.
ils parlent mieux qu'ils n'écrivent;
nme il est ordinaire à ceux qui ont
excellent genie & peu de doctrine.
lles estoient les qualitez de Galba,
nd il parloit, la vivacité de son
rit, & une émotion violente qui
moit tout son discours, & qui luy
oit comme naturelle l'emportoit
s de luy-méme, & le mettoit
t en feu; & c'est ce qui faisoit que
a action estoit pleine de chaleur,
gravité & de vehemence : au con-
ire quand cét homme estant en re-
s dans son cabinet prenoit la plu-
pour écrire, alors n'étant plus échau-

sé, & cette émotion qui comme u vent impetueux l'agitoit au dedans é tant esteinte, son Oraison demeuro abandonnée de sa vigueur, & deveno languissante. Il n'en est pas ainsi d Orateurs qui se sont étudiez à une El quence plus élegante & plus polie; le jugement les accompagne toûjours, i agissent toûjours avec les mesmes l mieres, & par ce moien, ils conse vent toûjours un mesme air & un sem blable caractere, soit qu'ils parlent soit qu'ils écrivent; l'esprit ne peut p toûjours estre dans sa chaleur, & quar elle vient à s'amortir, il faut que tou la force, & s'il faut ainsi dire, tou la flamme de l'Orateur s'éteigne parei lement; ainsi on découvre tout l'esp de Lelius dans ses écrits, & au co traire on n'apperçoit point dans ce de Galba cette vigueur qui le rend maistre de ses auditeurs.

Les deux freres Lucius & Spuri Mummius, furent du nombre des Or teurs mediocres, nous avons leurs C raisons qui nous apprennent que Lu cius estoit sans ornement, & avoit l rudesses de l'antiquité; que Spurius n' voit pas plus de politesse que luy, ma qu

qu'il estoit plus serré, aiant esté instruit en l'Ecole des Stoïciens. Spurius Albinus a écrit plusieurs Oraisons ; il y en a aussi de Caius Aurelius Orestaris, que je trouve avoir eu quelque nom parmy les Orateurs. Julius Popilius qui fut un excellent citoien, ne fut pas dépourveu de la faculté de bien dire, mais Caius Popilius son fils fut veritablement homme disert ; Caius Tuditanus fut extrémement poly en toutes choses, & le caractere de son Oraison avoit beaucoup d'élegance & de beauté. Marcus Octavius qui se porta toûjours au bien de l'Etat avec tant de generosité & de courage, & qui aiant esté offensé par Tiberius Gracchus, le surmonta par sa patience, fut de ce mesme rang ; mais Marcus Æmilius Lepidus qui fut presque au mesme temps que Galba, & un peu plus jeune que luy, fut un fort grand Orateur & un assez bon écrivain ; c'est le premier Orateur Latin qui a sceu imiter la douceur des Grecs, donner aux mots un tour agreable, composer ses periodes, & user d'un stile formé avec art. Caius Carbo, & Tiberius Gracchus, personnages de beaucoup d'esprit ; & presque de mesme aage, le

ſuivoient ordinairement, & ne perdoient point d'occaſion de l'entendre; je parleray d'eux quand j'auray dit encore quelque choſe de leurs anciens. Quintus Pompeius eut du nom entre les Orateurs de ce ſiecle; il parvint aux grandes charges de cét Eſtat par ſa propre vertu; il fut ſeul autheur de ſa fortune, & n'y fut point aidé par la recommendation de ſes anceſtres. Alors Lucius Caſſius eut beaucoup de credit; il l'acquit en parlant, quoy qu'il ne parlaſt pas eloquemment; il fut homme populaire, & le devint non pas par la liberalité comme les autres, mais par ſon humeur ſevere. Ce fut luy qui propoſa la Loy des ſuffrages par bulletins, à quoy le Tribun du peuple Marcus Antius Briſo reſiſta ſi long-temps, eſtan ſouſtenu du Conſul Marcus Lepidus On ſoubçonna Scipion l'Africain de ne s'eſtre pas bien porté en cette occurrence, & d'avoir obligé Briſo pa ſon autorité de conſentir enfin que l. Loy fût publiée. Les deux Scipion étoient eſtimez entre les Orateurs; il aſſiſtoient avantageuſement leurs parties de leur conſeil & de leur langue & encore plus de leur credit & d

leur puissance. Nous avons quelques écrits de Pompeius, & quoy qu'il ressemble aux anciens, ses Oraisons ne sont pas neantmoins d'un genre fort bas, & sont pleines de bon sens. Publius Crassus fut tenu pour excellent Orateur en ce temps-là, il eut de l'esprit & de l'estude, & il avoit méme chez luy des sources de doctrine : car il s'estoit allié avec Servius Galba, au fils duquel il avoit marié sa fille, & estant fils de Publius Mutius, Publius Scævola estoit son frere, de sorte qu'il avoit dans sa maison la science du Droict civil. Ce Personnage eut une haute suffisance, il fut parfaitement agreable, & eut beaucoup d'employ dans la consultation, & dans la plaidoirie ; On vit florir en ce méme temps les deux Fannius dont l'un qui obtint le Consulat avec Domitius, nous a laissé une Oraison contre Gracchus en faveur de nos Alliez, qui est certainement belle & illustre.

Quoy donc, dit alors Atticus, cette Oraison est-elle de Fannius, car il me souvient qu'en m'a jeunesse il y avoit là dessus diverses opinions : les uns estimoient qu'elle avoit esté composée par Caius Persius, homme nourry

dans les bonnes lettres, & que Lucilius témoigne avoir eu beaucoup de doctrine ; & les autres que cette piece étoit l'ouvrage de plusieurs personnes de condition qui y avoient aporté chacun ce qu'il avoit pû. Certes, luy répondis-je, j'ay oüi dire la méme chose à nos anciens ; mais je n'ay jamais pû me le persuader, & je pense que ce qui a donné lieu à ce soubçon, est que Fannius estoit un Orateur mediocre, & que cette Oraison estoit la meilleure de toutes celles de ce temps-là. Au reste, il n'y a point d'aparence que plusieurs esprits y aient travaillé, parce qu'elle est par tout d'un méme caractere, & d'un stile égal ; outre que s'il estoit vray que plusieurs y eussent mis la main, Gracchus ne l'eust pas oublié, puisque Fannius avoit bien parlé de Menelaus Marathenus, & des autres : D'ailleurs Fannius n'a jamais passé pour un homme qui ne sceut pas parler, il a méme plaidé quelques causes, & son Tribunat dans lequel il s'est conduit par l'esprit, & par l'autorité de Scipion l'Africain, n'a pas esté sans reputation. L'autre Fannius gendre de Lelius avoit de la rudesse dans ses mœurs, & dans son discours. Il ai-

oit peu Lelius, parce qu'il avoit receu
uelque mécontentement de luy, se
oyant décheu d'entrer dans le College
es Augures, & Quintus Scævola qui
n'étoit que le second gendre de Lelius,
eferé à luy par le jugement de son
aupere : mais Lelius excusoit le choix
'il avoit fait, & disoit qu'il n'avoit
s eu dessein de favoriser son second
ndre, mais sa fille aisnée. Cependant
Fannius, par le conseil de Lelius son
au-pere, avoit esté Auditeur du Phi-
sophe Panetius, l'Histoire qu'il a com-
sée, & qui n'est pas sans elegance, &
s ornement, fait connoistre quel estoit
degré de son Eloquence, & que sa di-
on n'estoit, ny trop simple, ny par-
tement diserte. Mutius l'Augure sça-
it bien dire ce qui luy estoit necessai-
comme il le montra contre Titus Al-
tius, s'agissant du crime de Concus-
n ; il ne fut pas du rang des Orateurs ;
is il fut grand Jurisconsulte, & eut le
s extremement bon en toutes cho-
. Lucius Cælius Antipater fut com-
vous sçavez, un Ecrivain eloquent,
on son temps, il fut consommé en la
ence du Droict civil, & l'enseigna à
sieurs personnes, & entre-autres à
cius Crassus.

Certes personne n'eust surpassé la gloire de Tiberius Gracchus, & de Caius Carbo, s'ils se fussent conduit avec autant de probité que leurs discours avoient d'eloquence & de lumieres d'esprit: Mais l'un fut tué d'autorit publique, à cause des troubles qu'il excita durant son Tribunat, dans lequel estoit entré plein de colere contre le gens de bien sur le sujet de la Pai de Numance, l'autre emporté de l legereté de son esprit, qui le portoit soutenir toûjours le party du peupl évita par une mort volontaire la se verité de ses Juges. Ils furent au re ste tous deux grands Orateurs, comm nous avons apris de nos peres; nou avons entre nos mains leurs Oraison qui ne sont pas à la verité composé avec un stile éclatant, mais où il paroi beaucoup d'esprit & de bon sens: Gra chus fut instruit dés son enfance p les soins de sa mere Cornelia; elle lu fit apprendre les lettres Grecques luy donnant les plus excellens Ma tres de la Grece, entre lesquels il e lors qu'il fut en âge capable de disc pline, Diophanes le plus éloquent ce temps-là entre les Grecs. Il lu

Diophanes Mitylenæus.

llut bien peu de temps pour for-
er son esprit, & pour faire paroî-
e le profit qu'il faisoit dans une si
onne institution. Quant à Carbo, il
peu vécu, & neantmoins il a eu du
om au Barreau, & y a plaidé plu-
eurs causes : Ceux qui l'ont connu,
entre les autres nostre amy Lucius
ellius, qui disoit l'avoir pratiqué
rt familierement durant son Consu-
t, nous racontoit qu'il avoit la voix
aire, & une grande affluance de pa-
les; qu'il estoit d'ailleurs Orateur
sez vehement, & qu'encore qu'il eust
e la chaleur, il ne laissoit pas d'estre
oux & agreable, & de railler de bon-
e grace. Gellius adjoutoit qu'il estoit
ligent & pein d'invention, & qu'il
availloit avec beaucoup de soin aux
eces qu'il faisoit. Il fut estimé le pre-
ier Orateur de ce temps-là, & tandis
u'il tenoit le Barreau, les Audiences
evindrent plus frequentes & plus cele-
es. Ce fut pendant sa jeunesse que l'on
tablit les actions publiques pour la
nition des crimes, qui n'estoient point
glées auparavant. Lucius Pison Tri-
in du peuple fut le premier qui fit
ne Loy contre le crime de Concussion,

Il la fit sous le Consulat de Censorinus
& de Manlius. Il plaida quelques cau
ses, & comme il y a plusieurs loix dont il
esté l'Autheur, il y en a aussi plusieu
qu'il a fait rejetter. Il a fait des Orai
sons qui ne se voyent plus, & des Anna
les écrites d'un stile bas : & certes d
temps de Carbo l'on avoit besoin d
l'Eloquence des plus grands Orateur
à cause de la forme des jugemens où l
suffrages se donnoient par bulletin
suivant la Loy de Lucius Cassius, fai
durant le Consulat de Lepidus & d
Mancinus. Mais vostre Decimus Br
tus fils de Marcus, comme j'ay apris d
Poëte Accius son amy, ne parloit p
sans ornement : il n'estoit pas seuleme
versé dans les lettres Latines; mais au
dans les lettres Greques, autant qu
pouvoit estre en ce temps-là. Accius
disoit autant de Quintus Maximus p
tit-fils de Lucius Paulus, & disoit enc
re que le grand Scipion Nasica, qui éta
homme privé se fit Chef de l'Estat, po
opprimer Tiberius Gracchus, estoit v
hement en toutes choses, & principa
ment dans son discours, & qu'il anim
ses paroles de beaucoup de force, &
vigueur. On dit aussi que le grand P
bl

lius Lentulus eut assez d'eloquence
our soutenir sa dignité, & le rang qu'il
enoit en cette ville; & au mesme temps
urius Pilus avoit le bruit de parler fort
ien, & avec plus de doctrine que les
utres, Publius Scævola de s'expli-
uer avec beaucoup de jugement & d'es-
rit, & avec un peu plus d'abondance,
Marcus Manlius d'estre peu inferieur
Scævola. Appius Claudius parloit fa-
lement, mais son discours avoit plus
e chaleur & de vehemence. Marcus
ulvius Flaccus & Caius Caton neveu
e Scipion l'Africain, furent Orateurs
ediocres; Toutesfois les pieces que
ous avons de Flaccus nous témoignent
u'il avoit de l'amour pour les belles
ettres. Publius Decius eut de l'émula-
on avec Flaccus, & ne fut pas sans art.
ais Marcus Drusus personnage tur-
ulent en ses mœurs, & en ses discours
oit une parole grave & pleine d'au-
rité; il fut Tribun du peuple avec
aius Gracchus, & fit Gracchus Tri-
un pour la seconde fois. Caius Drusus
n frere le suivit de prés; Marcus Pen-
us qui estoit un peu plus aagé que
aius Gracchus s'éleva contre luy dans
n Tribunat, & comme il parloit aisé-

ment il luy fit bien de la peine, Gracchus fut Queſteur ſous le Conſulat de Marcus Lepidus, & de Lucius Oreſtes Pennus fils de celuy qui fut Conſul avec Quintus Ælius, fut Tribun au meſme temps, & mourut aiant eſté Edil au milieu des eſperances de parvenir aux plus hautes dignitez de cét Eſtat. J'ai veu Titus Flaminius; & je n'en puis dire autre choſe, ſinon qu'il eſtoit ſoigneux de bien parler. Caius Curio, Marcus Scaurus, Publius Rutilius, & Caius Gracchus avoient du nom en ce temps là.

Je veux dire quelque choſe de particulier de Scaurus & de Rutilius; ils plaiderent tous deux pluſieurs cauſes & neantmoins ils n'eurent ny l'un ny l'autre la reputation de grands Orateurs. Il y a des perſonnes qui n'ont pas un fort grand eſprit, mais qui ne laiſſent pas de ſe rendre recommandables par leur induſtrie. Scaurus & Rutilius ne furent pas ſans eſprit, mais ils n'eurent pas l'eſprit que doit avoir un Orateur: car pour eſtre Orateur il ne ſuffit pas de ſçavoir ce que l'on doit dire, mais il faut le ſcavoir bien dire & avoir le diſcours facile & agreable, & cela meſme n'est pas encore la perfection d'un Orateur

en quoy toute action est languissante, si elle n'est assaisonnée de la voix, du port & du mouvement du corps. Diray-je combien la doctrine est necessaire à un Orateur? Il est vray que par le secours de la nature, on peut dire quelque chose de raisonnable, mais si la doctrine manque, on ne dit rien que par hazard, & ce que l'on dit ainsi, ne peut pas estre tousiours prest au besoin. Scaurus homme sage & homme de bien, estoit pourveu d'une gravité venerable, & l'autorité luy estoit comme naturelle; & quand il deffendoit un accusé, son discours estoit écouté; non pas comme celuy d'un Advocat, qui plaide sa cause, mais comme celuy d'un témoin qui rend sa deposition. Cette sorte d'Eloquence n'estoit guere propre à la plaidoirie, mais elle estoit bienseante à un Senateur qui avoit à soutenir en opinant dans le Senat, l'autorité qu'il y avoit acquise, car elle representoit, non seulement la suffisance d'un grand personnage, mais aussi ce qui est le plus important, la fidelité d'un homme de bien: La nature luy avoit donné cette excellente qualité, qui ne se peut acquerir que difficilement par la

seul secours de l'estude & de la doctri-
ne, quoyque pour cela mesme il y ait
des preceptes comme vous sçavez. Nous
avons des Oraisons de luy, & trois li-
vres de sa propre vie qu'il a adressez à
Lucius Fufidius, personne ne lit ces li-
vres, & toutesfois on lit l'Institution
de Cyrus, ouvrage certes excellent,
mais qui ne revient pas tant à nos mœurs
& où il n'y a rien que l'on doive prefe-
rer aux grandes vertus de Scaurus. Fufi-
dius mesme a eu du nom parmy les Ad-
vocats; Quant à Rutilius, il avoit dan
son discours un air triste & severe, &
il estoit comme Scaurus naturellemen
plein d'ardeur & de vehemence : c'es
pourquoy ces deux personnages ayan
esté competiteurs au Consulat, non seu-
lement Rutilius qui eut la honte du re-
fus, accusa Scaurus d'avoir usé de bri-
gues pour parvenir à cette supreme di-
gnité; mais Scaurus mesme ayant est
absous de cette accusation, appella e
jugement Rutilius. Et certes Rutiliu
estoit homme de grand travail, & avoi
beaucoup de doctrine, & ce qu'il di-
soit estoit d'autant plus agreable que c
n'estoit pas tout son employ, & qu'i
faisoit profession de cette fonction im

ortante de répondre du Droit civil ;
s Oraiſons ont peu de force & de vi-
ueur ; on y voit de belles choſes de la
uriſprudence ; il eſtoit homme ſçavant
eſme dans les lettres Grecques ;
fut Auditeur de Panetius , & il ap-
rocha bien prés de la perfection dans
connoiſſance de la Philoſophie Stoï-
ue , dont le caractere eſt de parler ſub-
lement , & avec beaucoup d'art, mais
un ſtile bas qui n'eſt guere propre
our obtenir l'eſtime & l'approbation
e la multitude. Il fut extrémement at-
ché à cette bonne opinion , que les
toïciens ont d'eux-meſmes ; & ſon in-
ocence n'aiant pû le garantir d'une ac-
uſation injuſte, dont le ſuccez cauſa
n deſordre univerſel dans cét eſtat,
uoyque Lucius Craſſus , & Marcus
ntonius perſonnages Conſulaires fuſ-
ent en grande vogue par leur Eloquen-
e , il ne voulut emploier ny l'un , ny
autre , il parla pour luy-meſme ; il fit
uſſi plaider pour luy Caius Cotta qui
ſtoit ſon neveu , mais il dit peu de
hoſe ; & toutesfois il parla en Orateur
ncore qu'il fuſt bien jeune. Quintus
Mucius plaida enfin cette cauſe , & y
pporta beaucoup de ſoin & d'orne-

ment comme il avoit accoutumé ; mais i
n'y apporta pas l'abondance, la force &
la vigueur, que desiroit une affaire de
cette importance. Ainsi nous pouvons
mettre Rutilius au nombre des Ora-
teurs de secte Stoïque, & Scaurus au
nombre des Orateurs anciens ; mais
nous les devons loüer tous deux, de ce
que par leur industrie ces genres diffe-
rens d'Eloquence ont eu du temps de
nos peres leur gloire & leur estime : Et
comme sur la scene on loüe non seule-
ment ceux qui se manient avec agilité
& qui font adroitement les postures le
plus difficiles, mais aussi ceux qui s'agi-
tent moins, & qui ne font pas tant dans
l'action ; je veux qu'il en soit ainsi d
Barreau, c'est à dire que j'approuve l
genre d'Oraison où l'on represente sim
plement la verité sans agitation & san
effort. Et puis que je suis tombé dans l
discours des Stoïciens, je ne puis ob
mettre que Quintus Lelius Tubero pet.
fils de Lucius Paulus qui vivoit en c
temps, n'eut aucun nom parmy les Ora
teurs, mais ses mœurs estoient austere
& conformes à la discipline qu'il avo.
embrassée, & méme encore un peu plu
severes ; il donna une preuve signalée d

sa fermeté par le jugement qu'il rendit durant son Trium-virat contre le témoignage de Publius Scipion l'Africain son oncle, aiant prononcé que les augures n'avoient point de privilege qui les exemptast de la fonction de Juge; mais comme sa facon de vivre fut sauvage, sa façon de parler ne fut pas moins dure, inculte & farouche, & cela fut cause qu'il ne put atteindre aux honneurs où estoient parvenus ses ancestres; mais il fut homme vertueux, citoien genereux & constant, grand adversaire de Gracchus, comme l'on reconnoist par l'Oraison de Gracchus contre luy; Il y a aussi des Oraisons de Tuberon contre Gracchus; mais si le caractere de son discours fut de genre mediocre, il fut tres-docte & tres-puissant dans la dispute.

Il arrive à nos Romains, dit alors Brutus, la mesme chose qui est arrivée aux Grecs touchant ceux qui font profession de la secte Stoïque; ils parlent judicieusement & avec art, & sont, s'il faut ainsi dire, les Architectes des mots, mais s'ils sortent de la dispute pour parler en public, on découvre aisément qu'ils sont pauvres & dépourveus des

forces de l'Oraison ; Je n'excepte que le seul Caton, qui dans la profession de cette secte est parvenu à la supréme Eloquence, au lieu qu'il se peut dire que Fannius en eut peu, que Rutilius n'en eut pas beaucoup, & que Tuberon n'en eut point du tout. Ce n'est pas sans cause, luy dis-je, que les Stoïciens ne sont pas grands Orateurs: car toute leur étude est d'argumenter selon les regles de la Dialectique, & ils ne s'adonnent point à ce genre vaste & estendu de l'oraison, qui est susceptible de tant de formes differentes, & qui est le vray caractere de l'Eloquence oratoire; quant à vostre oncle vous sçavez qu'il a pris des Stoïciens ce qu'il en a dû prendre; mais il a aussi apris des Maistres du bien dire l'art de bien discourir, & il s'est nourri dans leurs exercices ; que si tout ce qui forme l'Eloquence se devoit emprunter des Philosophes, la secte Peripateticienne seroit plus propre à faire un Orateur que les autres sectes. J'approuve donc, Brutus, vostre choix, puis que vous avez embrassé la secte des Philosophes de l'ancienne Academie qui ont sçeu agreablement joindre la doctrine & les preceptes necessaires

our bien raiſonner, avec l'agréement
: l'abondance qui rend l'Eloquence ſi
elle & ſi admirable. Toutesfois il faut
voüer que la maniere dont les Peripa-
ticiens & les Academiques compoſent
urs diſcours, eſt de telle qualité, que
omme l'Orateur qui en eſt dépourveu,
e peut eſtre parfait, elle ne peut auſſi
oute ſeule rendre un Orateur accom-
i: car les Stoïciens & eux tombent
ans les deux extremitez; ceux-là ont
oraiſon trop ſerrée, & ne s'eſtendent
as autant qu'il eſt beſoin pour obtenir
approbation du peuple; & ceux-cy
nt le diſcours plus libre & plus eſten-
u que ne peut ſouffrir l'uſage du Palais
la façon de plaider receuë au Bar-
au. Y a-t'il quelque Eloquence plus
vine & plus abondante que celle de
laton? Les Philoſophes diſent que ſi
upiter parloit la langue Grecque, il
arleroit comme luy. Y a-t'il quelqu'un
ui raiſonne plus fortement & plus vi-
oureuſement qu'Ariſtote, & qui s'ex-
rime plus delicatement que Theophra-
e? On dit que Demoſthene liſoit or-
inairement les œuvres de Platon, &
eſme qu'il avoit eſté ſon Auditeur; &
utre qu'il le dit de luy-meſme en quel-

qu'une de ses Epistres, on le reconnoi par le genre de son oraison, & par l composition des grands mots qui remplissent son stile; mais si on traittoit l Philosophie avec son éloquence, le dis cours que l'on en feroit, auroit un ai contentieux plein de mouvement & d'a gitation; & au contraire, si l'on em ploioit dans les plaidoiries le caracter de ces Philosophes, il couleroit paisi blement, & agiroit avec douceur & mo deration dans les esprits.

Mais poursuivons, si vous le trouve bon, d'examiner les qualitez des Ora teurs, selon l'ordre des temps qu'ils o vécu. Certes, dit Atticus, nous l'ap prouvons extrémement, & en cela Bru tus ne trouvera pas mauvais que je ré ponde aussi pour luy. Curion fut de mesme siecle illustre Orateur, & do les oraisons sont de rares productio d'un excellent esprit. Il y en a u entre autres qu'il fit pour Servius Fu vius sur une accusation d'inceste; Ce le-cy avoit en ma jeunesse la reputa tion d'une bonne piece, & d'est la meilleure de toutes celles qui voioient alors; cependant à peine pa roist-elle maintenant dans cette fou

e nouveaux ouvrages qui ſont dans les
ains de tout le monde. Je ſçay, dit
rutus, de qui eſt cette foule de nouveaux
ıvrages. Et moy, luy répondis-je, je
ay auſſi qui eſt celuy que vous avez dans
pensée : En effet, je reconnois bien,
ıe par mon travail j'ay contribué quel-
ıe choſe pour former les jeunes gens
l'Eloquence, & que leur ay montré
ı air plus beau & plus magnifique que
eluy de ces anciens Orateurs, & je
e diſſimule pas que depuis que mes O-
ıiſons ont paru en public, la pluſpart
nt ceſſé de lire les anciennes pieces,
ıe j'ay neantmoins touſiours eſti-
ıées, & meſme preferées aux mien-
es. Mettez-moy, dit Brutus, au nom-
re de ceux qui ont laiſſé les anciennes
our les voſtres ; Mais, ſi je vous en
ois il faut que je liſe deſormais beau-
oup de livres que je mépriſois aupara-
ant. Revenons, luy dis-je, à cette belle
raiſon de Curion ſur le crime d'inceſte
uoyqu'elle ait eu ſi grand credit, elle
ſt puerile en pluſieurs endroits ; ce
u'elle dit de l'amour, des tourmens, des
ruits, eſt peu de choſe : Toutesfois
es lieux eſtoient alors ſupportables,
es oreilles n'eſtant pas encore accou-

tumées en ce temps-là à des discours plus achevez, & les esprits n'aiant pas encore pris la teinture des lettres & de la doctrine. Curion a composé quelques autres ouvrages, il a plaidé plusieurs causes & des plus illustres, & il a esté estimé parmi les Advocats, de sorte que je suis estonné qu'il ne soit point parvenu au Consulat, aiant vécu assez long-temps, & aiant acquis assez de gloire pour meriter cét honneur.

Il est temps de parler de Caius Gracchus. Ce grand homme estoit doüé d'un excellent esprit, il avoit embrassé l'étude avec une grande ardeur, & dés son enfance il avoit esté instruit dans les bonnes lettres : Et certes, il ne faut pas que vous croiez que nous aions eu aucun Orateur plus remply, & plus abondant que luy. J'en fais le mesme jugement, me dit Brutus, & de tous les anciens, il n'y a presque que luy, dont je lise les ouvrages. Et moy, luy répondis-je, je suis d'avis que vous vous attachiez à cette lecture; & je vous asseure que la mort precipitée de ce grand homme a esté une perte signalée pour cét état, & pour l'honneur de nostre Eloquence: que s'il n'eust pas preferé la pie-

qu'il avoit pour son frere, à la pieté
u'il devoit avoir pour sa Patrie, de l'es-
rit dont il estoit pourveu, il eust at-
eint avec une plus longue vie à la gloi-
e de son pere, & à celle de son ayeul.
uant à l'Eloquence, je ne sçay s'il se
st trouvé quelqu'un qui eust pû s'éga-
r à luy; il est puissant en paroles, il est
ein de beaux sentimens, & il a par tout
e la gravité: il n'a pas mis la derniere
ain à ses ouvrages, & il a fait plusieurs
eces bien commencées, & qu'il n'a
as entierement achevées. Oüy, Brutus,
ét Orateur merite que la jeunesse le li-
, si quelqu'un le merite; car il a de-
uoy exciter la pointe de l'esprit, & de-
uoi lui donner une bonne & saine
ourriture. Públius Galba vint apres
y, il estoit fils de Servius, qui fut hom-
e extremement eloquent, & gendre
e Publius Crassus qui avoit joint l'E-
quence avec la science du Droit civil;
os ancestres faisoient estat de luy, ils
favorisoient méme pour le respect de
n pere; mais il tomba au milieu de sa
urse; car il fut condamné apres qu'il
fut defendu lui-méme, & il ne pût
sauver de la poursuite que le Tribun
lamilius faisoit contre ceux que l'on

accuſoit de s'eſtre entendus avec Ju
gurtha : Nous avons encore la Perorai
ſon qu'il fit en cette occurrence, ell
eſtoit en ſi grande eſtime pendant noſtr
jeuneſſe, qu'on nous la faiſoit aprendr
par cœur. C'eſt le premier du Colle
ge des Augures, qui depuis la fonda
tion de Rome a eſté condamné à mort
Publius Scipio qui mourut dans l'anné
de ſon Conſulat, parloit peu, & pe
ſouvent : mais il parloit auſſi égalemen
qu'aucun autre, & par deſſus tous il rail
loit de bonne grace. Lucius Beſtia ſo
Collegue avoit de la vigueur, & n'eſto
pas ſans éloquence : mais aiant eu d
beaux commencemens dans ſon Tribu
nat, qu'il ſignala par le rappel de Pop
lius, que Caius Gracchus avoit chaſſé d
Rome, il finit malheureuſement ſo
Conſulat : car il perit pour la mém
cauſe que Galba l'Augure, laquell
envelopa auſſi avec luy ces autres Con
ſulaires, Caius Caton, Spurius Albi
nus, & Lucius Opimius tres-excel
lent Citoien qui avoit tué Gracchus
les Juges mémes de Gracchus con
damnerent ces grands hommes, & n'é
pargnerent point Opimius, qui aian
pris le party du Senat contre le peupl

voit neantmoins esté absous par le jugement du peuple. Lucius Licinius Nerva personnage si dissemblable à Opimius en son Tribunat, & en tout le cours de sa vie, & mauvais Citoien ne fut pas depourveu de la faculté de bien dire. Caius Fimbria fut presque en méme temps, mais il parvint à une plus longue vieillesse, il avoit reputation d'estre fort en paroles, & d'avoir un discours vigoureux, mais d'estre aigre & médisant, plein de feu, & de vehemence, dans tout le corps de son oraison. Toutesfois il avoit acquis du credit dans le Senat par sa diligence, par sa generosité, & par sa sage conduite; & certes il estoit assez bon Advocat, il avoit assez de connoissance du droit civil : & soit que ce fust le caractere de son esprit, ou le privilege de sa vertu, il estoit assez libre en ses discours; lors que nous estions jeunes on nous faisoit lire ses Oraisons, qui ne se trouvent plus maintenant qu'à peine, Caius Sextus Calvinus avoit l'esprit beau, & parloit elegamment; mais il n'avoit point de santé, il plaidoit lors que la goute luy donnoit du relasche, mais il ne plaidoit pas souvent,

il aſſiſtoit les hommes de ſon conſei
quand ils le vouloient, & de ſa langue,
quand il le pouvoit. Marcus Brutus vé-
cut en ce temps-là ; mais il desho-
nora l'illuſtre famille dont il eſtoit iſſu
par les frequentes accuſations qu'il fi
à Rome, comme l'Orateur Licurgue à
Athenes; & voulant paſſer pour fameu
accuſateur, il fit des actions indignes du
ſang des Brutes, & de la Vertu de ſo
pere, qui eſtoit fort homme de bien, &
extremement verſé en la ſcience du
Droit; Il n'aſpira point aux honneur
de cét Eſtat, mais il fut accuſateur vehe-
ment, & importun, & la Vertu, qu
eſt comme naturelle à ceux de cette ra-
ce, degenera malheureuſement en luy
par le deſordre & la corruption de ſe
mœurs. Lucius Cæſulenus de l'ordre du
peuple ſe méla auſſi en ce temps d
faire des accuſations, & je l'ay veu en
ſa vieilleſſe, pourſuivant contre Lu-
cius Sabellius la peine de la Loy Aqui-
lia, pour la reparation de quelqu
dommage. Comme c'eſtoit le dernie
des hommes, je n'aurois point parlé d
lui, n'eſtoit que de tous ceux que j'ay
oüi plaider, je n'en ay point entendu
qui parlaſt d'une façon plus injurieuſe
&

: qui fuſt plus adroit à inſinuer dans
eſprit des Juges des ſoubçons contre
s adverſaires. Titus Albutius fut ha-
le dans les lettres Grecques, ſi je ne
s plutoſt qu'il euſt pû paſſer pour Grec
iturel, j'en parle ſelon ma penſée:
ais on en peut juger par ſes Oraiſons.
alla à Athenes dés ſa premiere jeuneſ-
, il y devint excellent Philoſophe de
ſecte d'Epicure, mais ces Philoſo-
nes diſcourent d'une façon qui n'eſt
ıeres propre à l'Eloquence Oratoi-
. Quintus Catulus fut homme ſça-
nt, il ne le fut pas ſeulement à la mo-
des Anciens, ſes connoiſſances
toient dignes de noſtre ſiecle, & mé-
e d'un ſiecle plus docte, ſi toutesfois il
en peut trouver. Il avoit fait un grand
ogrez dans les belles lettres; Son diſ-
urs comme ſon naturel, & toute la
nſtitution de ſa vie eſtoit accompa-
ıée de beaucoup de douceur, il parloit
ec une merveilleuſe pureté, comme
n reconnoit par ſes Oraiſons, & par
Livre qu'il a compoſé de ſon Conſu-
t, dont le ſtile eſt doux & agreable,
de l'air de Xenophon, il l'a dédié à
ılus Furius ſon amy qui eſtoit Poëte,
ıis ce Livre eſt maintenant auſſi peu

connu que les trois Livres de Scaurus, dont je vous ay parlé. Certes, dit Brutus, je ne connois, ny le Livre de Catulus, ny ceux de Scaurus, & c'est par ma faute qu'ils ne sont point tombez entre mes mains : Mais je les emprunteray de vous pour les lire, & je fais estat de les chercher curieusement pour les mettre dans ma Bibliotheque.

Alors reprenant le discours, je dis, Catulus parloit donc purement, & quoy que ce soit une qualité qui contribuë beaucoup à l'Eloquence, maintenant la plusspart des Orateurs la negligent. Je ne dis rien du ton de sa voix, & de la douceur de sa prononciation, & il n'est pas necessaire que je vous en parle, puis que vous avez connu son fils qui s'expliquoit avec le méme agréement il est vray que le fils n'a pas esté du nombre des Orateurs : mais il ne laissoit pas d'opiner dans le Senat, & avec bon sens, & avec Eloquence, & d'orner son advis d'un langage qui faisoit connoître qu'il avoit de l'estude, & de l'erudition ; Toutesfois Catulus le pere n'étoit pas des premiers de l'ordre des Advocats, & quand on entendoit les plus excellens de cette profession, on recon-

ioiſſoit qu'il leur eſtoit inferieur: nais ſi l'on l'écoutoit ſans le comparer ux autres: non ſeulement on demeuoit ſatisfait de ſon Eloquence, mais méne on ne deſiroit rien de plus parfait que ce qu'il diſoit. Quintus Metellus Numidicus, & Marcus Sillanus ſon Collegue eſtoient d'habiles hommes, & quand ils parloient des affaires publiques, ils en parloient avec la dignité convenable à des perſonnes de leur condition. Marcus Aurelius Scaurus ne plaidoit pas ſouvent; mais il plaidoit poliment, & ſur tout il avoit un langage plein d'ornement & d'elegance. Aulus Albinus poſſedoit cette méme qualité, celuy-cy fut auſſi mis au nombre des langues diſertes, avec Quintus Cæpio, Perſonnage ardent & genereux, qui devint coupable, parce que le ſort des armes luy avoit eſté contraire, & que la haine du peuple rendit malheureux. Caïus & Lucius Memmius furent alors de mediocres Orateurs; mais ils furent accuſateurs facheux & violens; ils accuſerent pluſieurs perſonnes de crime capital, & ils en deffendirent peu: Spurius-Torius fut aſſez adroit pour parler devant le peu-

Z ij

ple, ce fut lui qui fit décharger les terre publiques d'une condition vitieuse & inutile qu'on leur avoit imposée. Marcus Marcellus pere de Æserninus ne fut pas du nombre des Avocats, mais il parloit facilement, & il ne fut pa depourveu de l'usage de discourir comme son fils Publius Lentulus. Luciu Cotta qui avoit esté Preteur, fut du rang des Orateurs mediocres, le caractere de son discours avoit peu de reputation, & il affectoit par ses termes, & par le ton de sa voix qui avoit quelque chose de rustique, de se rendre imitateur de l'Antiquité. Mais puis que je fais mention de Cotta, & d'autres semblables, je reconnois que je donne place entre les Orateurs à des gens qui avoient peu d'éloquence; & certes, mon dessein est de raporter icy tous ceux qui ont tenu le rang, & porté le nom d'Orateurs en cette ville; & je pretends faire voir en expliquant la ressemblance qui estoit entre eux, combien il est difficile en toutes choses d'atteindre à la souveraine perfection: Considerez, je vous prie, le grand nombre d'Orateurs dont je vous ay parlé, le temps que j'ay emploié à vous les

nommer, & à vous representer leurs qualitez; Cependant comme il m'a fallu faire bien du chemin avant que de venir à Demosthene, & à Hiperides, de méme j'ai peine à arriver jusqu'à Antonius & à Crassus.

Ces deux Personnages ont esté à mon jugement; de tres-excellens Orateurs, & ce sont eux qui ont eslevé l'Eloquence Latine jusqu'à la gloire de l'Eloquence Grecque; rien n'échapoit à Antonius de toutes les choses qui pouvoient servir à sa cause; Il sçavoit les mettre en leur place, & les disposer pour le besoin qu'il en avoit, & comme un Capitaine ordonne ses gens de cheval, ses gens de pied, & ses soldats armez à la legere, il distribuoit judicieusement ses argumens dans toutes les parties de son Oraison, & connoissoit les lieux où ils pouvoient faire le meilleur effet; Il avoit une memoire admirable, & il sembloit qu'il parlast toûjours sans meditation, & quoy qu'il eust cette adresse que ses auditeurs croioient qu'il plaidoit sans s'estre preparé, il estoit neantmoins si prest de cequ'il avoit à dire, que quelquesfois les Jugesqui l'écoutoient ne se montroient pas assez pre-

parez pour se deffendre de la force de son discours ; Il n'avoit pas le langage bien éloquent, & il negligeoit la beauté du stile & de l'expression, & quoy qu'il ne parlast pas fort grossierement, ses termes neantmoins n'avoient point cette elegance, qui est proprement la gloire de l'Orateur. Il est certes loüable de bien parler, mais ce qui fait estimer cette qualité en l'Orateur, est le peu d'estat que quelques-uns en font Il n'est pas si beau de bien parler, qu'i est honteux de parler mal, & cette faculté de bien parler, est plutost la qualité d'un Citoien, que celle d'un Ora teur. Antonius sçavoit faire le choix de mots, les disposer & en former ses pe riodes, & quoy qu'en cela il ne recher chast pas tant l'agréement que la force, y observoit neantmoins certaines re gles, & il n'y avoit rien dans sa compo sition où il ne parût de la raison & d l'art; il s'en peut dire autant pour les ser tences dont il ornoit son discours ; il aportoit beaucoup de soin, & comm cette partie illustre extremement un di cours, & que c'est en quoy Demosther a excellé par dessus tous, les Doctes po ce sujet l'ont tenu pour le Prince d

)rateurs;Il y a des figures qui ne confiſ-
ent pas ſeulement en l'ornement des
aroles,maisauſſi en l'embeliſſement des
ntences, & celles-là donnent un mer-
eilleux éclat à l'Oraiſon ; mais outre
s belles qualitez Antonius avoit l'ac-
on admirable,& comme elle eſt com-
oſée du geſte, & de la voix , en luy le
eſte n'exprimoit pas tant ſes paroles ,
u'il repreſentoit les choſes qu'il di-
it , & dans tous les mouvemens du
orps ſoit qu'il remuaſt les mains & les
paules,qu'il ſe miſt en chaleur,qu'il par-
ſt avec effort & vehemence, qu'il fra-
aſt du pied, qu'il ſe tint ferme, ou qu'il
archaſt;ce qu'il faiſoit avoit du raport
vec ſes paroles & avec ſes ſentimens.
uant à ſa voix , elle eſtoit toûjours
gale , mais il l'avoit naturellement en-
oüée, & ce qui eſtoit un deffaut , s'é-
oit changé en luy par ſon adreſſe en
ne qualité loüable : car il avoit un ton
ropre dans les affaires criminelles, ſoit
imprimer la creance dans les eſprits,
it à exciter la pitié ; De ſorte que la
ponſe que fit Demoſthene ſe trouvoit
ritable en luy ; lors qu'eſtant inter-
gé quelle choſe il eſtimoit la premiere
l'Orateur , il dit juſques à trois fois,

que c'eſtoit l'action qu'il croioit eſtr
ſa principale partie : En effet il n'y a rien
qui agiſſe avec plus d'effort & qui pe-
netre plus avant dans l'ame ; c'eſt ell
qui remuë l'eſprit, qui le diſpoſe, & qu
le fléchit , & c'eſt par elle que le
Orateurs acquierent toute leur eſtime
& ſe font reconnoiſtre pour tels qu'il
veulent paſſer dans l'opinion du mon
de. Quelques-uns tenoient que Luciu
Craſſus eſtoit égal à Antonius ; d'au
tres preferoient Craſſus ; mais tou
jugeoient que ceux qui avoient choi
l'un pour Avocat, n'avoient rien à deſi
rer de l'eſprit de l'autre.

Et certes quelque perfection que j
trouve en Antonius, j'advouë qu'il n
ſe peut rien voir de plus accomply qu
Craſſus ; il avoit une gravité admira
ble, une agreable gaieté, & il ſçavoit mé
ler dans ſon diſcours cette belle raille
rie qui ſent ſon homme de condition, &
qui eſt propre à l'Orateur ; il parloi
purement , ſon langage eſtoit elegant
il eſtoit ſoigneux de la beauté du ſti
le ; mais il en eſtoit curieux ſans ſcru
pule, & ſans y eſtre trop exact : I
avoit un don merveilleux de s'expli-
quer, & de ſe faire entendre ; & quand i
traittoi

aittoit une queſtion de Droict Civil, qu'il touchoit dans une cauſe le point l'équité ; il eſtoit fertile en argumens en comparaiſons, & comme Antoius avoit une force incroiable, pour ire entrer dans l'eſprit les conjectures our exciter ou pour effacer les ſoubons ; ainſi Craſſus eſtoit abondant aunt qu'on le peut eſtre, lors que ſa uſe l'obligeoit d'interpreter, & de efinir ; ou qu'il eſtoit queſtion d'exliquer l'équité : Il en donnoit tous les urs des preuves, mais ce qu'il fit en aidant pour Marcus Curius, en eſt un émoignage illuſtre ; car il dit tant de elles choſes en faveur de l'équité con-e les paroles écrites dans un teſtament u'à force de raiſons & d'exemples, il efit Quintus Scævola, quoyque d'ailurs il fuſt homme ſubtil & tres-intelli-ent dans les cauſes du Droit ; & ces deux erſonnages & Conſulaires, & de méme erite, defendant l'un & l'autre le Droit vil, acquirent tant d'honneur dans ette plaidoirie, que l'on dit à l'inſtant ue Craſſus eſtoit le premier Juriſconilte d'entre les Orateurs, & Scævola le lus grand Orateur de tous les Juriſconiltes. En effet, comme il avoit l'eſprit

tres-delié, & qui connoissoit d'abord ce qui estoit vray, ou ce qui ne l'estoit pas dans les regles du droit & de l'équité, il avoit des termes pour s'en expliquer, qui dans une tres-grande briefveté ne laissoient pas d'avoir une clarté singuliere, de sorte que c'estoit un Orateur incomparable pour démêler une cause, & pour en expliquer les difficultez, & j'avoüe qu'en cela je n'en ay point veu d'égal à luy, comme je reconnois, que pour augmenter les choses par le discours, pour leur donner tous les ornemens qu'elles peuvent recevoir, & pour refuter vigoureusement les objections d'un puissant adversaire, il estoit plutost Juge redoutable que fort & admirable Orateur, mais retournons à Crassus.

Alors Brutus prenant la parole; Quoy que je creusse, dit-il, avoir une entiere connoissance des qualitez de Quintus Scævola, par ce que j'en ay oüi dire assez souvent à Caius Rutilius, qui estoit ordinairement auprés de luy, à cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec nostre Scævola : j'avoüe toutefois que je ne sçavois pas qu'il eust eu un tel rang entre les Orateurs; & je suis ravy que cette ville ait possedé un si excellent

personnage, & un si bel esprit. Ne vous persuadez pas, luy dis-je, que Rome ait produit rien de plus grand que ces deux hommes illustres : Mais, comme j'ay remarqué qu'ils avoient cette ressemblance, que l'un estoit le plus grand Orateur de tous les Jurisconsultes, & l'autre le premier Jurisconsulte d'entre les Orateurs; ainsi en toutes autres choses ils estoient dissemblables, de telle sorte neantmoins que l'on ne pouvoit dire auquel des deux on eût mieux aimé ressembler. Crassus estoit magnifique, & ne laissoit pas d'estre grand œconome; Scævola estoit grand œconome, & ne laissoit pas d'estre magnifique: Crassus avoit une merveilleuse douceur, & assez de severité; & Scævola qui avoit beaucoup de severité, avoit aussi une agreable douceur. Je pourrois poursuivre dans toutes les autres qualitez de la mesme façon; mais je crains que l'on ne s'imagine que ce sont des feintes que je fais pour avoir sujet de les loüer, toutesfois je puis vous assurer qu'il est ainsi que je le dis; & la vertu selon ce qu'a remarqué vostre ancienne Academie, consistant en la mediocrité ils vouloient tous deux tenir un milieu;

mais ils le tenoient tellement, qu'aiant part à la loüange l'un de l'autre, chacun d'eux conservoit neantmoins sa loüange toute entiere : certes, dit alors Brutus, vostre discours me fait bien connoître Crassus & Scævola ; mais il me met aussi dans l'esprit cette pensée pour vous & pour Servius Sulpitius, que la mesme ressemblance qui estoit entr'eux, est aussi entre Servius & vous. Comment l'entendez-vous, luy dis-je ? c'est, me répondit-il, qu'il me semble que vous avez voulu avoir autant de connoissance du Droit civil, qu'il est necessaire à un Orateur, & que Servius a acquis par son travail assez d'éloquence pour faire paroistre sa doctrine, & maintenir sa gloire dans l'exercice du Droit civil ; & que comme Crassus & Scævola estoient presque d'un mesme aage, il en est de méme de Servius & de vous.

Il n'est pas besoin ; luy dis-je, de parler de moy ; mais quant à Servius, ce que vous en dites est bien dit, & je ne feindray point de vous dire ce que j'en pense. Je crois qu'il n'y a personne qui ait plus travaillé que luy pour devenir éloquent, & pour acquerir toutes les belles connoissances : Dés nostre jeunesse,

nous avons efté dans les mefmes exercices ; Il vint depuis moy à Rhodes avec deffein d'y profiter, & de s'y rendre plus fçavant, il en revint tres-grand perfonnage, mais, à mon avis, il aima mieux eftre le premier dans la feconde profeffion, que le fecond dans la premiere. Et certes, je ne fçay s'il eût pû égaler ceux qui ont tenu les premiers rangs en l'Eloquence, mais peut-eftre qu'il a preferé de tenir le premier rang dans la fcience du Droict, & il eft vray qu'il y eft parvenu, & qu'en cela il a furpaffé, non feulement tous ceux de fon temps ; mais auffi tous ceux qui ont vécu devant luy. Avez-vous cette opinion, me dit Brutus, & mettez-vous noftre Servius devant Quintus Scævola ? J'eftime, luy dis-je, que Scævola & plufieurs autres ont eu grande connoiffance du Droit, & que Servius eft le feul qui en a fceu l'art, ce qu'il n'avoit pas feulement acquis par l'étude de la Jurifprudence ; mais par l'étude de cét art qui divife les chofes, & les diftribuë en parties ; qui pour expliquer celles qui ne font pas bien connuës en donne les definitions, qui découvre, & qui interprete celles qui font obfcures, qui

éclaircit ce qui peut recevoir de l'ambiguité, & le diſtingue pour le faire connoiſtre aux autres, qui établit des regles pour diſcerner le vray du faux, qui enſeigne enfin quelles ſont les bonnes & les mauvaiſes conſequences qui ſe tirent de chaque propoſition. Ce fut luy qui apporta à la ſcience du Droict ce bel art, le plus admirable de tous, comme un flambeau, dont il éclaira ce que les autres faiſoient, ou répondoient avec confuſion. Vous voulez parler de la Dialectique, dit Brutus; cela eſt vray, luy répondis-je, mais Servius eſtoit encore ſçavant dans les belles lettres, & avoit beaucoup d'éloquence, comme l'on reconnoiſt par ſes écrits, qui valent mieux que tous les autres que nous avons. Il avoit étudié l'Eloquence avec deux excellens hommes, Lucius Lucilius Balbus, & Caius Aquilius Gallus: celuy-cy avoit l'eſprit prompt & ſubtil, & eſtoit preſt à tout, ſoit qu'il falluſt attaquer, ou qu'il fuſt queſtion de deffendre, mais il le ſurpaſſa par ſa diligence & par ſa vivacité. Balbus eſtoit ſçavant & tres-capable d'attaquer & de defendre: mais comme il eſtoit lent, & qu'il faiſoit les choſes

vec poids & conſideration , Servius le
evança par ſa promptitude à ſe déméler
es affaires: De ſorte qu'il poſſedoit les
ualitez de tous les deux, & que ce qui
nanquoit à tous les deux, ſe trouvoit
arfaitement en luy : Et tout de meſme
ue Craſſus ſe conduiſoit à mon juge-
nent, plus prudemment que Scævola,
arce que Scævola ſe chargeoit volon-
iers de cauſes, quoyque dans la plaidoi-
ie il fût inferieur à Craſſus, & que Craſ-
us vouloit eſtre conſulté ſur le Droict
ivil, pour n'être en rien inferieur à Scæ-
ola: Ainſi j'eſtime que la conduite de
Servius avoit beaucoup de ſageſſe, puis
que ſe propoſant les deux fonctions du
Droict civil, & du Barreau, comme
deux emplois qui donnent beaucoup
d'honneur & d'autorité, il a ſi bien tra-
vaillé, qu'en l'un il a excellé par deſſus
tous, & qu'il a pris de l'autre ce qui luy
eſtoit neceſſaire pour maintenir la gloi-
re du Droit civil, & pour s'élever à la
dignité Conſulaire ; c'eſt le jugement
que j'ay fait de luy, dit alors Brutus, &
il n'y a pas long-temps, qu'eſtant à Sa-
mos, j'allois l'entendre aſſez ſouvent,
& avec aſſez de ſoin, voulant apprendre
de luy noſtre Droict Pontifical, autant

qu'il dépend de la connoiſſance du Droit civil : & je ſuis bien-aiſe que le jugement que j'en ay fait ſe trouve conforme au voſtre, & qu'en cela voſtre témoignage confirme mon ſentiment. Mais j'ay une joie infinie de ce que l'égalité, qui eſt entre vous, les meſmes honneurs que vous poſſedez, la reſſemblance de vos exercices, & de vos eſtudes, qui ſe touchent preſque tant elles ont de conformité, non ſeulement ne produiſent aucune jalouſie entre vous, comme il eſt ordinaire parmy les hommes de meſme profeſſion ; mais bien loin d'alterer voſtre bien-veillance, ſemblent la lier & l'affermir davantage. En effet, je ſuis témoin qu'il a pour vous la meſme affection que vous avez pour luy, & que de la meſme ſorte que vous parlez de luy, il parle auſſi de vous. J'ay donc bien du déplaiſir de ce que le peuple Romain demeure ſi long-temps privé de ſon conſeil, & de voſtre Eloquence; ce qui eſtant déplorable de ſoy-meſme, l'eſt encore plus par la conſideration de ceux à qui ces ces beaux emplois ſont écheus, je ne ſçay comment, ne ſe pouvant pas dire qu'ils y ſoient legitimement parvenus. J'avois propoſé dés le

ommencement, dit alors Atticus, u'il ne se parleroit point du tout de Etat, observons, je vous prie cette rele; car si nous nous mettons à regreer ainsi toutes les chosesque nous avons erduës, ny nos plaintes, ny nos pleurs e finiront jamais.

Poursuivons, leur dis-je, & contiuons dans l'ordre que nous avons teu jusqu'à cette heure. Crassus se presentoit tousiours bien preparé, il estoit ttendu avec joie, & on luy donnoit favorable audience, quand il commençoit, ses paroles estoient tousiours choiies, & ce qu'il disoit estoit bien travaillé, dés cét abord on le jugeoit digne l'avoir esté attendu; Il ne s'agitoit pas vec trop de violence, sa voix estoit oûjours égale, & ne s'affoiblissoit point: Il ne se transportoit point d'un lieu en un autre, & il ne frappoit pas trop souvent du pied, son discours avoit de la vehemence, & quelquesfois de la colere, & de l'indignation, lors qu'il y étoit obligé par les mouvemens d'une juste douleur. Il divertissoit ses auditeurs par des belles railleries, dans lesquelles il conservoit une honneste gravité; & ce qui est extremement difficile, il étoit

court, & toutesfois rempli d'ornemens: Mais certes, il avoit une adreſſe incomparable quand il eſtoit dans les conteſtations. Il s'eſtoit exercé dans toute ſorte de cauſes, & s'eſtoit mis de bonne heure au rang des premiers Orateurs. Il eſtoit encore bien jeune lors qu'il accuſa Caius Carbo, perſonnage fort éloquent: & cette action non ſeulement fit connoiſtre la beauté de ſon eſprit; mais le fit meſme admirer. Il deffendit la Veſtale Licinia eſtant aagé de vingt-ſept ans; & en cette action il déploia toutes les forces de l'éloquence; il a laiſſé par écrit quelques lambeaux de cette Oraiſon. Il eſtablit eſtant encore bien jeune une Colonie à Narbonne, & en l'établiſſant il y parla dans l'aſſemblée du peuple : la harangue qu'il y fit eſt d'un aage plus meur que celuy qu'il avoit alors. Il plaida depuis pluſieurs cauſes; mais il ne fit point parler de luy durant ſon Tribunat, & nous ignorerions qu'il ait eſté Tribun, ſans le feſtin que luy fit le Crieur Granius, & ce que Lucilius nous en a raconté plus d'une fois. Cela eſt vray, dit Brutus; mais je n'ay point oüy non plus parler du Tribunat de Scævola; De ſorte que je crois

e Crassus & luy furent Collegues & ribuns en mesme temps. Il est vray, pondis-je, qu'ils furent Collegues ns les autres charges: Mais Scævola fut Tribun qu'un an aprés Crassus, il estoit assis en cette qualité dans place Publique, lors que Crassus y passer la Loy Servilia. Crassus fut a verité Censeur sans Scævola; mais sçait que les Scævole ne demanrent jamais la censure. Lors que rassus parla pour la Loy Servilia, & ononça l'Oraison que vous en avez uë, il avoit trente-quatre ans, & il toit plus aagé que moy d'autant d'anes; car cette action & ma naissance rent sous les mesmes Consuls: & quant Crassus, il estoit né sous le Consu de Quintus Cæpio, & de Caius Les, & il estoit de trois ans plus jeune 'Antonius.

Je fais ces remarques, afin que l'on nnoisse en quel temps nôtre Eloquence est avancée dans sa maturité, & quel ogrez elle a fait depuis jusqu'à cette ure que nous la voions presque élee jusques au sommet de la perfection y aiant personne qui puisse y adjouter ere de choses, si ce n'est que quel-

qu'un se presente plus instruit dans l
connoissance de la Philosophie , d
Droit civil, & de l'Histoire. Cét Ora
teur , dit Brutus , que vous attendez
sera quelque jour , si je ne dis pluto:
qu'il est déja. Je n'en sçay rien , lui ré
pondis-je ; mais il y a une autre ora:
son que Crassus prononça pendant so
Consulat pour Quintus Scipion : celle
cy n'est pas trop courte , si on la con
sidere comme un Panegyrique qui con
tient la deffense d'un accusé : Mais cet
te piece qu'il fit dans sa censure à l'aag
de cinquante deux ans , est sans dout
trop courte , si l'on en juge comme d'u
ne Oraison parfaite. Dans toutes ce
pieces l'on voit la verité belle , & bie
ornée , mais sans fard , & sans déguis
ment: on y reconnoist d'ailleurs que so
air estoit de serrer ses periodes , ou s'
est permis de le nommer ainsi , le to
de ses paroles , & il avoit accoutumé d
diviser son oraison en de certains mem
bres , dont il formoit toute sa composi
tion. Mais dit alors Brutus , puis qu
vous croiez ces Orateurs dignes de
grandes loüanges, je voudrois qu'il eu
pleu à Antonius d'écrire plus de livre
qu'il ne nous en a laissé , n'y aiant de lu

ntre nos mains qu'un Traité fort petit
e l'Art de diſcourir; & que Craſſus eût
u auſſi la volonté de donner au public
lus grand nombre de ſes ouvrages que
ous n'en avons : ils euſſent beaucoup
ait pour eux, & pour nous, parce qu'ou-
re que ce ſeroient autant d'illuſtres mo-
umens de leur gloire, nous tirerions
ncore de leurs travaux de beaux precc-
tes pour nous inſtruire en l'Eloquence.
Quant à Scævola, les Oraiſons qui nous
eſtent de ſa façon nous font aſſez con-
oiſtre l'elegance de ſon ſtile. De moy,
is-je auſſi-toſt, cette belle Oraiſon
ontre la Loy de Cæpio me ſervit de
nodelle dés ma jeuneſſe, & je puis dire
u'elle m'aprit beaucoup de choſes.
C'eſt une piece qui releve l'autorité du
enat, qui parle avantageuſement de cét
Ordre illuſtre, qui allume l'indignation,
& la haine de tous les gens de bien, con-
re la faction des Juges, & des accuſa-
eurs : & comme il eſtoit queſtion de
ombattre leur puiſſance, il eſtoit ne-
eſſaire de faire une Harangue populai-
e & agreable à la multitude; Elle eſt
leine de choſes graves, il y en a qui ſont
lites avec adouciſſement; d'autres qui
ont de la vehemence & de la chaleur, il

y a même plusieurs railleries, en que
ques endroits l'on voit bien que l'or
voulu dire plus que l'on n'a écrit, & il y
de certains points, où l'on a affecté de
s'expliquer pas entierement. Cette H
rangue de Crassus Censeur con
Cneius Domitius son Collegue en
Censure, n'est pas une piece complet
& elle ne peut passer que pour un arg
ment un peu étendu, & qui contient
points principaux d'une Oraison : &
qui le fait juger ainsi, est qu'il n'y eut
mais d'affaire traitée avec de plus gra
des contestations que celle-là. Et ce
tes, Crassus avoit une diction exce
lente pour parler devant le peuple,
lieu qu'Antonius avoit un genre d'El
quence plus propre pour le Barreau q
pour la Tribune.

Mais je veux dire quelque chose de D
mitius. Il n'estoit pas dans le rang d
Orateurs, & neantmoins j'estime qu
parloit avec assez d'ornement & d'espr
pour soutenir la dignité de la Magistr
ture, & du Consulat. J'en dis autant
Caius Cælius, il avoit assez d'indu
trie, de capacité & de vertu, & il est
assez éloquent pour servir ses am
dans les occasions, & pour conserv

dans le public son honneur & la gloire qu'il avoit acquise. En ce méme-temps Marcus Herennius fut Orateur mediocre; Il parloit purement, & quoy qu'il ne fust pas d'un ordre plus élevé, toutesfois ayant eu pour competiteur au Consulat Lucius Philippus, il fut preferé à luy, quoy que Philippus fust d'une haute Noblesse, & des premieres maisons de Rome, & qu'avec l'avantage de sa famille, de ses parens, de ses amis, de la compagnie dans laquelle il étoit, il eût encore une souveraine Eloquence. Caius Clodius qui estoit grand par sa Noblesse, & par sa puissance, estoit homme mediocrement éloquent: mais Caius Titius Chevalier Romain, qui vivoit presque en mémetemps, est parvenu à mon jugement au plus haut point où pouvoit atteindre un Orateur Romain sans le secours des lettres Grecques, & sans s'estre rendu parfait par un long usage: Ses Oraisons ont tant de pointes, & tant d'exemples, & sont si pleines du bel air de Rome, qu'il semble qu'elles ayent esté composées sur le modele de l'Eloquence Attique. Il a voulu emploier les mémes pointes dans les Tragedies qu'il a fai-

tes ; & certes les penſées en ſont ſubtiles,mais elles ſont peu dignes du ſtile tragique. Le Poëte Lucius Afranius a voulu imiter Titius : c'eſtoit un eſprit plein de ſubtilité , & vous ſçavez que dans les Fables & les ſujets de ſes pieces il eſtoit méme diſert. Quintus Rubrius Varro qui eſtoit du parti de Caius Marius,& que le Senat declara avec luy ennemy de l'Eſtat,fut auſſi accuſateur faſcheux & vehement. Marcus Gratidius mon parent , pere de Marcus Marius Gratidianus,& ami particulier de Marc Antoine,& qui fut tué en Cilicie , où il eſtoit ſon Lieutenant,fut auſſi habile en ce genre d'Eloquence ; il eſtoit ſçavant dans la langue Grecque, & il parloit facilement ; ce fut luy qui accuſa Caius Fimbria : & pour paſſer aux Orateurs qui ont eu du nom parmy nos alliez,j'ai connu Quintus Vettius Vettianus qui eſtoit un eſprit judicieux,& qui s'expliquoit en peu de paroles.Quintus & Decimus Valerius eſtoient mes voiſins & mes amis ; mais leur Eloquence n'eſtoit pas ſi admirable qu'ils eſtoient ſçavans dans la langue Grecque & dans la Latine. Caius Ruſticellus avoit l'uſage de parler,& il luy étoit naturel de s'expri-
me

mer avec facilité : mais le plus éloquent de tous ceux qui ont fait profeſſion d'Eloquence hors de cette ville, eſt Titus Betucius Barrus : il y a quelques Oraiſons qu'il a prononcées à Aſcoly, d'où il eſtoit ; il y en a auſſi une qu'il a faite à Rome contre Cæpion, & celle-cy eſt certainement belle. Cæpion y répondit par une Oraiſon que luy avoit compoſée Ælius, qui fut autheur de pluſieurs pieces d'Eloquence, & qui neantmoins ne fut jamais Orateur. Du temps de nos anceſtres & environ le ſiecle de Tiberius Gracchus fils de Publius, Lucius Papirius fut eſtimé le plus éloquent du pays des Latins ; Nous avons l'Oraiſon qu'il fit au Senat pour ceux de la Colonie de Fregelles.

Que trouvez-vous, dit Brutus, de noble & d'excellent en ces Orateurs, que je puis preſque nommer des Orateurs eſtangers ? J'y trouve, luy répondis-je, les mémes qualitez qui ſe rencontrent en nos Orateurs, ſinon que leur prononciation n'a pas ce ſon & ce bel air qui releve l'Eloquence parmy nous. Quel eſt, dit Brutus, ce ton & ce bel air ? Je ne ſçay, luy dis-je, mais ce que je puis dire, eſt que je reconnois bien qu'il y en a un, &

vous le reconnoiſtrez comme moy ſi vous allez dans les Gaules ; vous y entendrez dire des mots que l'on ne dit point à Rome, mais cela ſe peut corriger. Il y a encore cecy, que l'Eloquence de nos Orateurs a je ne ſçai quoi qui reſonne plus agreablement, & cette difference ne ſe remarque pas ſeulement en la bouche des Orateurs, mais auſſi dans le langage commun. Il me ſouvient d'avoir veu avec plaiſir Titus Tinca de Plaiſance, homme tres-facetieux, entreprendre Granius à qui diroit de meilleurs mots. Eſt-ce, dit alors Brutus, ce Granius de qui Lucilius parloit tant? c'eſt celuy-là méme, luy répondis-je, mais quoi que Tinca fût fort agreable, & qu'il eût grand nombre de rencontres pour faire rire, neantmoins toute ſa galanterie cedoit à celle de Granius, à cauſe du bel air que Granius donnoit aux choſes qu'il diſoit, & du ton avec lequel il debitoit ſes contes : De ſorte que je ne m'étonne plus de ce que l'on raporte de Theophraſte, qu'aiant demandé à une bonne vieille le prix de la denrée qu'elle vendoit, & cette femme en lui diſant combien elle en vouloit avoir l'aiant traitté d'étranger, il le trouva

Tinca Placentinus.

mauvais, & il eut du déplaisir qu'on le prit pour un estranger, lui qui avoit passé toute sa vie à Athenes, & qui parloit fort bien la langue Grecque: En effet, je croy què nous avons un accent qui nous fait reconnoistre pour Romains, & que les Atheniens en ont aussi un qui est propre & naturel au vrai langage Attique.

Revenons à nos Orateurs. Lucius Philippus suivoit de prés ces deux admirables personnages, Crassus & Antonius; & neantmoins il estoit encore bien esloigné de leur perfection, & quoi qu'il n'y eût personne entr'eux & luy qui le devançast; Toutesfois je ne le puis mettre ny au deuxiéme ny au troisiéme ordre des Orateurs. Et comme dans les courses des chariots, le premier qui est entré dans la lice, aiant emporté le prix, on ne donne point l'honneur du deuxiéme ou du troisiéme rang à ceux qui à peine sont sortis dehors, pour avoir part à la victoire; Il en est ainsi des Orateurs, quand celuy qui suit les premiers est tellement au dessous d'eux, qu'il semble qu'ils ne courent pas dans une méme carriere. Certes Philippus avoit de belles qualitez, & l'on pou-

voit dire qu'elles eſtoient grandes &
eſtimables, en les conſiderant ſans le
comparer à celles des deux autres. Il par
loit avec une merveilleuſe facilité; il di-
ſoit beaucoup de choſes agreables ; :
étoit aſſez plein d'invention ; il avoi
grande affluence de paroles pour expri
mer ſes penſées ; il ſçavoit les lettre
Grecques tout autant qu'on les pouvoi
ſçavoir en ce temps-là ; dans les con
teſtations, ſes railleries n'eſtoient pa
ſans pointe & ſans aigreur. Lucius Gel
lius fut preſque de ce ſiecle ; il eſtoit te
que l'on ne pouvoit bien dire ce qui lu
manquoit, car il n'eſtoit pas ſans doctri
ne ; il n'avoit pas la conception tardive
il ſe ſouvenoit aſſez bien aux occaſion
des choſes remarquables de noſtre Hiſ
toire : au reſte il parloit facilement, mai
il ſe rencontra dans le temps des plu
grands Orateurs ; il ne laiſſa pas neant
moins de ſervir utilement ſes amis ; ſ
vie fut longue, & cela fut cauſe qu'il vid
s'il faut ainſi dire, des Orateurs de di
vers ſiecles, & enfin il fut fort employ
dans la plaidoirie. Decimus Brutus qu
fut Conſul avec Mamercus, florit preſ-
que en ce méme temps : il fut ſçavan
dans les lettres Grecques & Latines

Lucius Scipio ne parloit pas ſans art & ſans doctrine, & quant à Cneius Pompeius fils de Sextus, il eſtoit en quelque conſideration. Son frere Sextus avoit joint un excellent eſprit avec une parfaite connoiſſance du Droit civil, de la Geometrie, & de la Philoſophie Stoïque. Marcus Brutus qui eſtoit devant eux, fut auſſi fort ſçavant dans le Droit: & Caius Bilienus qui parut peu apres luy, eſtoit de ſoy-méme grand perſonnage, & par les mémes moiens il avoit preſque atteint à la ſouveraine perfection, & il fuſt parvenu au Conſulat ſi ſon temps ne ſe fuſt point rencontré avec celui de la puiſſance de Marius, qui éloignoit les pretentions legitimes des autres. L'eloquence de Cneius Octavius fut inconnuë avant qu'il fuſt Conſul, & durant ſon Conſulat il fit pluſieurs harangues qui furent extremement eſtimées.

Mais laiſſons-là ceux que nous pouvons ſeulement loüer d'avoir eſté bien-diſans, & revenons aux Orateurs. Je ſuis de cét avis, dit Atticus, car il me ſemble que voſtre deſſein eſtoit de parler des hommes vraiement éloquèns, & non pas ſeulement de ceux qui ont eu

quelque soin de la beauté du langage. Caius Julius fils de Lucius, surpassa en gentillesse d'esprit & en l'usage des belles railleries tous les anciens Orateurs, & tous ceux de son siecle : il ne fut pas Orateur vehement, mais il n'y eut jamais homme plus accort, plus charmant, ny plus agreable que luy : nous avons quelques unes de ses Oraisons, nous avons aussi des Tragedies de sa façon, & les unes & les autres nous font connoistre cette admirable douceur, depourveuë neantmoins de nerfs & de sang, avec laquelle il parloit. Publius Cethegus fut de son temps : il estoit assez éloquent pour dire elegamment son advis des affaires d'Estat ; & certes il en avoit une pleine connoissance, & il se peût dire qu'il les possedoit entierement : aussi estoit-il pour cette raison en telle autorité dans le Senat, qu'il n'y estoit pas moins consideré que les Consulaires : il n'eut point du tout de nom pour les causes criminelles & les actions publiques : mais il fut estimé assez habile pour plaider les causes civiles & privées. Quintus Lucretius Vispillo fut en credit pour les affaires de cette sorte. Il estoit subtil & sçavant Jurisconsulte

Aphilia fut plus propre pour la Tribune que pour le Barreau. Titus Annius Veline fut homme judicieux, & il estoit aussi assez bon Orateur pour les causes privées : mais Titus Juventius estoit pour cela méme en grande vogue : Il est vrai qu'il parloit sans chaleur, & son discours estoit sans chaleur, & son action presque toute froide, mais il estoit fin & adroit à surprendre son adversaire : il n'estoit pas d'ailleurs sans doctrine, & il estoit fort versé dans le Droit civil. Publius Orbius qui a fleuri de mon temps, a esté Auditeur de Juventius, il ne s'estoit pas fort exercé à parler, mais il n'estoit point inferieur à son maistre en la connoissance du Droit. Titus Aufidius qui a vécu jusqu'à l'extremité de sa vieillesse, s'efforçoit de les égaler ; c'estoit un homme de bien & une ame pleine de franchise & de candeur, mais il parloit peu. Son frere Marcus Virgilius, qui estant Tribun du peuple, assigna Lucius Silla à comparoir en jugement, ne parloit pas davantage. Son collegue Publius Magius en disoit un peu plus que luy : mais entre tous les Orateurs, ou plutost entre tous les plaideurs de causes dont j'ay connoissance, où

il ya méme eu des personnages entierement depourveus de doctrine, de politesse, & de civilité, je n'en ay point oüi de plus prompts à parler & de plus subtils que Quintus Sertorius de l'ordre du Senat, & Caius Gorgonius de l'ordre des Chevaliers. Titus Junius qui avoit esté Tribun, fils de Lucius Junius, parloit avec facilité : il vivoit splendidement & avoit assez bon esprit : il accusa Publius Sextius qui estoit designé Preteur, & il le fit condamner pour avoir usé de brigues dans les poursuites de cette charge; il eust atteint aux grandes dignitez, s'il n'eust point esté sujet à des infirmitez, & méme à des maladies continuelles.

Je sçay que je fais mention de plusieurs personnes qui n'ont pas esté au rang des Orateurs, & que les hommes n'ont point jugé dignes de ce titre glorieux: & il se peut faire que je passe sous silence quelques autres des anciens, qui meritoient bien qu'on parlast d'eux avec honneur : mais si cela est, c'est une faute innocente, & je ne leur fais cette injustice, que parce que je ne les connois pas. Car quant à ceux du temps passé, que pourrions-nous dire d'eux, ne nous restant

tant aucun monument, ny de leur esprit ny de l'esprit des autres qui nous en parle. Pour ceux que j'ay veus, je n'en oublie un seul qui ait eu quelque usage de discourir, & qui se soit fait écouter de mon temps : ce que je puis asseurer est, que depuis l'établissement de ce grand Etat, la puissance & l'autorité ayant toûjours esté la recompense du bien dire, & le prix de l'Eloquence, tous ont souhaité de parler éloquemment ; tous n'ont pas eu la hardiesse d'y aspirer, & peu ont atteint à cette divine faculté ; Quoy qu'il en soit, mon dessein est de toucher les qualitez de tous, de sorte neantmoins que l'on puisse distinguer ceux qui à mon jugement n'ont sceu que faire du bruit dans un Barreau d'avec les veritables Orateurs. Peu aprés Julius, on vid presque en mesme temps paroistre Caius Cotta, Publius Sulpitius, Quintus Varius, Cneius Pomponius, Caius Curio, Lucius Fusius, Marcus Drusus, & Publius Antistius, & jamais siecle ne fut plus fertile en Orateurs que celuy-là. De ce nombre Cotta & Sulpitius furent les plus estimez, & ils eurent la gloire de passer tous les autres, non seulement à

mon opinion, mais auſſi au jugement de tous.

Que dites-vous, reprit Atticus, à voſtre opinion, & au jugement de tous, arrive-t'il toûjours que le vulgaire s'accorde avec les ſçavans, lors qu'il s'agit de juger du merite des Orateurs? ou bien ſe rencontre-t'il que le peuple approuve les uns, & les ſçavans les autres, & que le peuple & les ſçavans en jugent diverſement? Cette queſtion eſt belle, luy dis-je: mais peut-eſtre que ce que je vous diray ſur ce ſujet, ne ſera pas generalement approuvé. Cela vous met-il en peine, repartit Atticus; & n'eſt-ce pas aſſez que Brutus ſoit voſtre approbateur? Oüy, certes, luy dis-je, je me contente que ce que j'ay à dire ſur cette queſtion du jugement des Orateurs, ait voſtre approbation, & celle de Brutus: mais je deſire ſur tout que mon éloquence ait l'approbation du peuple: car il eſt infaillible que celuy dont l'éloquence eſt approuvée par la multitude, ſera auſſi approuvé par le ſentiment des Doctes. En effet, ſi j'ay les lumieres neceſſaires pour bien juger d'une action oratoire, je ſçauray diſcerner dans un diſcours ce qui eſt

bon d'avec ce qui eſt mauvais ; mais chacun peut connoiſtre quelle eſt la qualité de l'Orateur par les effets que ſon diſcours produit dans les eſprits : Car il y a trois choſes que doit faire un Orateur, il doit inſtruire, il doit réjoüir, il doit émouvoir & toucher avec vehemence le cœur de ceux qui l'écoutent. Un habile homme donnant attention au diſcours de l'Orateur, dira par quels moiens il excite les mouvemens, quelles vertus Oratoires luy font operer les choſes qu'il fait, quels deffauts ſont cauſe, ou qu'il ne remuë pas les eſprits, comme il deſire, ou qu'il choppe, & qu'il tombe dans le milieu de ſa courſe, & qu'il n'a pas des forces égales à ſon entrepriſe : mais de ſçavoir ſi l'Orateur a fait les choſes qu'il a deu faire, ou s'il y a manqué, ſi ceux qui l'ont entendu, ont pris les impreſſions qu'il a voulu leur donner, c'eſt au peuple à en juger, & cela dépend du conſentement & de l'aprobation de la multitude ; De ſorte qu'il n'y a jamais de different entre les doctes & le peuple, pour juger d'un bon ou d'un mauvais Orateur. Penſez-vous que ces grands Orateurs dont je vous ay parlé, n'euſſent pas

le rang & la gloire qu'ils meritoient dans l'eſprit, & du peuple & des ſçavans? Si vous euſſiez demandé à quelqu'un du peuple, qui eſt le plus éloquent de nos Orateurs, il auroit balancé entre Antonius & Craſſus, & l'un auroit nommé celuy-là, & l'autre celuy-cy: Mais croiez-vous que quelqu'un leur euſt preferé Philippus dont l'eſprit étoit ſi doux, ſi grave & ſi agreable; & que nous-meſmes qui en jugeons ſelon la connoiſſance que nous avons de l'art nous avons dit eſtre preſque ſemblabl à eux, & les ſuivre de bien prés? Certes perſonne n'euſt eu ce ſentiment d Philippus; & enfin, c'eſt eſtre parvenu au ſouverain degré de l'éloquence Oratoire, que d'eſtre parfait & admirabl Orateur au jugement du peuple. Que le joüeur de fluſte Antigenidas diſoit ſon diſciple qui ne joüoit pas au gré d peuple, Chante pour moy & pour le Muſes, je diray à mon cher Brutus a milieu des actions qu'il fait ordinairement devant la multitude, Chante pou moy & pour le peuple, afin que les auditeurs reſſentent les forces de l'Orateur, & éprouvent en eux la vertu d ſon diſcours, & que moy je reconnoiſ

ſe les cauſes de ces grands effets, & par quels reſſorts ils ſont produits. L'auditeur ſe laiſſe perſuader les choſes qu'on luy dit, il les croit veritables, il conſent, il approuve & l'Orateur obtient la creance qu'il deſire. Vous qui ſçavez l'art, que demandez-vous davantage? La multitude qui preſte l'oreille ſent que la joie entre dans ſon ame, le diſcours qu'elle entend, luy plaiſt, & la remplit d'une volupté qui s'empare de tous ſes ſens: Aprés cela, reſte-t'il quelque choſe qui puiſſe faire douter du merite de l'Orateur? l'auditeur ſe réjoüit & ſe plaint, il rit, il pleure, il favoriſe, il écoute, il mépriſe, il porte envie, il ſe laiſſe fléchir à la compaſſion, il a de la honte & du regret, il ſe met en colere, il admire, il eſpere, il craint; & tous ces mouvemens ſe produiſent ſelon que les ames ſont diverſement émeuës par les paroles, par les ſentences, & par l'action de l Orateur. Ces choſes ne ſuffiſent-elles pas pour faire prononcer en ſa faveur, ſans que l'on ſoit obligé d'attendre le jugement de quelque ſçavant? En effet, ce que la multitude approuve doit auſſi eſtre approuvé par les Doctes; & c'eſt icy une eſpece de jugement po-

pulaire, où le peuple & les habiles gen
ne furent jamais de differens avis. Il y
eu diversité d'Orateurs dans les divers
genres d'éloquence; mais de ce gran
nombre qu'il y en a eu, un seul n'
passé pour excellent dans l'opinio
du peuple, qui n'ait aussi obtenu l'ap-
probation des sçavans : & du temp
de nos Peres, la liberté estant donné
de choisir un Avocat, on n'eust jamai
manqué de jetter les yeux, ou sur An-
tonius, ou sur Crassus. Il y avoit plu
sieurs autres Orateurs; mais on n'é-
toit en peine qu'au choix de l'un de
deux, & il n'y avoit personne qui ne s
fust arrété à l'un ou à l'autre. Et duran
ma jeunesse Cotta & Hortensius estan
dans la grande vogue, y avoit-il quel-
qu'un, qui aiant à choisir un Avocat
les eût laissez pour en prendre un au-
tre? Pourquoy ne parlez-vous qu
d'eux, dit alors Brutus? Ne sçavons
nous pas de quelle sorte les parties e
usoient avec vous, quels estoient leur
souhaits, & quel estoit mesme en cel
le sentiment d'Hortensius? Je suis té
moin que ce grand Orateur divisant l
cause entre vous & luy, vous laissoi
toûjours la charge de faire la Perorai-

son, parce que c'est le lieu où il faut déploier toutes les forces de l'Eloquence. Il est vray, luy dis-je, qu'il traitoit ainsi avec moy, & que par un pur mouvement d'affection, comme je crois, il me deferoit toutes choses: mais de moy, je ne puis dire en quelle opinion je suis auprés du peuple: & ce que je puis asseurer des autres Orateurs est, que ceux que la multitude a estimez tres-éloquens, ont aussi tousiours éte dans la grande approbation auprés des Maistres. Et certes, Demosthene ne pouvoit pas dire la mesme chose que l'on rapporte du Poëte Antimachus, qui, ayant fait une grande assemblée pour lire ce grand Volume qu'il avoit composé, & dont vous sçavez le merite, voiant que tous ses auditeurs l'avoient quitté à la reserve de Platon, prononça ces paroles: Hé bien: je ne laisseray pas de lire, parce que Platon tout seul vaut autant que des milliers d'Auditeurs. En effet, cela estoit bien dit: car un Poëme est une piece dont tous les hommes ne sçavent pas le prix, & qui dépend de l'aprobation d'un petit nombre de personnes doctes. Et au contraire une oraison doit estre populai-

re, & ſon eſtime naiſt de l'impreſſion qu'elle a faite dans l'eſprit de la multitude ; que ſi Demoſthene ſe fût veu abandonné de tous ſes auditeurs, & qu'il ne fût reſté que Platon pour l'écouter, je ſuis aſſeuré qu'il eût perdu la voix, & que ſon Eloquence fût devenuë muette. Que vous en ſemble, Brutus, auriez-vous le cœur de continuer voſtre harangue ſi l'aſſemblée du peuple vous avoit laiſſé dans la Tribune comme elle y laiſſa autresfois Curion. Pour vous en parler ſelon ma penſée, dit Brutus, je vous diray que dans les cauſes meſme où nous ne parlons qu'aux Juges, & où nous n'avons point affaire au peuple, je demeurerois ſans parole, ſi le peuple qui m'écoute s'en alloit, & ſortoit de l'audiance. Il eſt vray, luy dis-je, qu'il en eſt de meſme que du joüeur de fluſte, qui jette ſon inſtrument, s'il ſe travaille ſans ſuccez, & ſi la flûte ne raiſonne point. Les oreilles du peuple ſont comme des flûtes ; ſi elles ne reçoivent le ſouffle, ou ſi l'auditeur ne s'émeut, & ne ſe met en haleine comme un cheval genereux, il ne ſert de rien de s'exciter & l'agitation de l'Orateur eſt inutile. Il y a neantmoins cette difference entre le

jugement des doctes, & le jugement du vulgaire, que celuy-cy approuve quelquefois un Orateur qui ne le merite pas, mais il l'approuve sans le comparer, & cela arrive lors qu'un mediocre ou méme un mauvais Orateur le delecte, le plaisir qu'il luy donne le contente, il ne connoist pas qu'il y a quelque chose de meilleur, & ce qu'il entend tel qu'il est le satisfait. Un Orateur quelque mediocre qu'il soit, pourveu qu'il ait quelque bonne qualité se peut donner la faveur des auditeurs, & il n'y a rien qui ait plus de pouvoir sur l'esprit des hommes que l'ordre du discours, & l'ornement de l'oraison : ainsi, lors que Quintus Scævola plaidoit pour Marcus Coponius en cette cause dont j'ay cy-devant parlé, n'estimez pas qu'il y eût une seule personne dans l'audiance qui attendît ou qui crût que l'on pût rien dire de plus poly, de plus éloquent, & de plus parfait. Marcus Curius aiant esté institué heritier sous cette condition, si le pupille venoit à mourir avant que d'estre en aage. Scævola vouloit prouver, que Curius ne pouvoit estre heritier, le pupille n'aiant point eu naissance. Que ne dit-il point sur ce sujet du Droict des

testamens & des anciennes formules ? Que ne dit-il point pour faire entendre en quels termes le testateur se devoit expliquer s'il vouloit instituer un heritier au cas que le pupille ne vint pas au monde ? Qu'il estoit dangereux de ne s'arréter point à ce qui estoit écrit dans un testament, de rechercher des conjectures de volonté dans l'opinion des hommes, & de détruire les dispositions des personnes simples par des interpretations subtiles & étudiées ? Que ne dit-il point de l'autorité de son pere qui avoit toûjours defendu les termes des testamens contre les argumens & les conjectures ? Mais que n'adjouta-t'il point, pour montrer combien il est important de conserver la rigueur du Droict civil : & comme il disoit toutes ces choses avec une vigueur qui sentoit son homme capable, & avec un stile serré & neantmoins plein d'ornement & d'élegance, vous imaginez-vous qu'il y eût quelqu'un parmy le peuple qui attendist ou qui crût que l'on pût rien dire de plus achevé, & de plus excellent ? Mais Crassus aiant commencé par l'exemple de ce jeune enfant, qui se promenant sur le bord de la mer, & y aiant

trouvé une cheville en voulut faire un navire, & disant que tout de mesme Scævola se servant d'une finesse & d'une subtilité qu'il avoit rencontrée dans sa cause, en vouloit former la decision d'une question importante dans le jugement d'une succession ; Il gagna d'abord l'esprit des auditeurs que cette comparaison réjoüit ; il continua de les entretenir de discours gays & agreables & de serieux qu'ils estoient, il les remplit de joie & de plaisir : Et c'est une des trois choses que je vous ay dit estre du devoir de l'Orateur. Il adjoûta que le testateur avoit eu cette volonté, que telle avoit esté sa pensée, que le pupille ne parvenant point à l'aage legitime, quelque chose qui l'en empeschast, soit qu'il mourût auparavant, soit qu'il ne nasquist pas, Curius fût heritier ; que c'estoit ainsi que l'on avoit accoutumé d'exprimer de semblables dispositions, qu'elles estoient valables, & que l'on n'en avoit jamais jugé autrement. Il disoit ces choses & d'autres de mesme qualité, avec tant de force, que ceux qui l'écoutoient en estoient persuadez, & c'est un autre effet où l'Orateur doit aspirer; aprés cela il parla en

faueur de l'équité, il defendit le ſens & l'eſprit des teſtamens ; il montra combien on ſe méprendroit en cette matiere, comme en toutes choſes, ſi l'on s'attachoit à l'écorce des paroles, & ſi on negligeoit de penetrer dans les volontez des hommes : Enfin il revint à Scævola, luy objectant que c'eſtoit uſurper trop d'autorité que de ſe vouloir rendre l'arbitre de tous les teſtamens, & qu'il exerceroit une puiſſance injuſte ſi perſonne n'oſoit plus compoſer une derniere diſpoſition, ſans eſtre obligé de ſuivre ſon avis. Mais en tout cela il s'expliquoit avec tant de gravité, il emploioit de ſi beaux exemples, il ſçavoit méler ſi agreablement les choſes qu'il diſoit, il railloit de ſi bonne grace, il diſoit ſi judicieuſement le mot pour rire, qu'il excita l'admiration de tous les aſſiſtans, & qu'il n'y eut perſonne dans l'audience qui ne luy donnaſt ſon approbation, & il eut un applaudiſſement ſi univerſel qu'il ſembloit qu'il eût parlé tout ſeul, & qu'il n'eût point eu d'adverſaire qui eût plaidé devant luy : & c'eſt le troiſiéme effet d'un bon Orateur mais certes c'eſt le plus grand de tous. Il eſt certain qu'une perſonne du com-

mun des auditeurs aiant admiré separément le premier de ces deux Orateurs, changeroit d'avis apres avoir entendu l'autre, & se mocqueroit luy-méme de l'opinion qu'il en auroit euë, & du jugement qu'il en auroit fait ; mais un homme docte écoutant le discours de Scævola reconnoistroit aussi-tost qu'il y a un genre d'Eloquence plus abondant, & plus magnifique : & neantmoins si apres que les deux Orateurs auroient achevé de parler, l'on demandoit qui des deux est le plus excellent, jamais le sentiment d'un habile homme ne seroit autre que celui du peuple. En quoy donc me direz-vous, un docte surpasse-t'il un ignorant : Je vous réponds qu'il le surpasse en une chose importante & difficile: car c'est une belle connoissance que de sçavoir discerner par quelles qualitez l'Orateur fait ce qu'il doit faire, ou par quels manquemens il ne prend pas les avantages qu'il pourroit prendre, & qu'il ne devroit pas laisser perdre. Les doctes ont encore cecy pardessus ceux qui n'ont point de doctrine, que plusieurs Orateurs ayant tous l'aprobation du peuple, ils sçavent qui d'eux a le plus beau caractere & l'Eloquence la plus

parfaite : Car il en faut toûjours revenir là, que ce qui n'est point aprouvé par le penple ne peut estre aprouvé par les sçavans, & comme par la melodie des cordes d'une harpe on reconnoit la science de celuy qui les touche:ainsi par l'impression que l'Orateur fait dans les esprits, on découvre s'il sçait l'art de les émouvoir; & il arrive assez souvent qu'un habile homme juge pertinemment du merite d'un Orateur, encore qu'il ne luy porte pas une fort grande attention, & qu'il ne fasse que jetter les yeux sur ce qui se passe; il voit que le Juge s'ennuie, qu'il s'entretient avec celuy qui est assis à son costé, qu'il se met en des postures estranges & ridicules, qu'il demande si l'heure est bien avancée, s'il est temps de lever l'audience; il reconnoist par toutes ces actions dont il est spectateur, qu'il n'y a point là d'Orateur qui sçache manier l'esprit d'un Juge par son discours, comme le bon joüeur d'instrumens sçait charmer les oreilles par le son harmonieux des cordes de sa harpe: que si au contraire il aperçoit que les Juges aient la teste levée, & les yeux arrestez sur l'Orateur, s'il lit sur leurs visages qu'ils sont instruits

ar ses paroles, & qu'ils aprouvent les
hoses qu'il leur explique ; si tout de
néme qu'un oiseau est touché de l'har-
nonie de quelque air agreable, il voir
ue son discours tient leurs esprits sus-
endus ; mais s'il les voit agitez par
uelque mouvement de haine ou de
ompassion, ou par quelque autre émo-
ion violente & extraordinaire, qui est
effet le plus grand de l'Eloquence,
uoy que, comme j'ay dit, il ne regarde
es actions qu'en passant, & qu'il n'é-
oute pas ce que dit l'Orateur, il recon-
oit neantmoins que la cause qui se plai-
e est maniée par un Orateur excellent,
t que son Oraison ou persuade les Ju-
es, ou les a déja persuadez.

Apres que j'eus ainsi parlé, Atticus
x Brutus aprouverent mon sentiment,
x aussi-tost reprenant mon premier
ropos ; Puisque tout ce discours,
eur dis-je, a commencé sur le sujet de
Cotta & de Sulpitius, que je disois avoir
u l'estime & l'aprobation de leur temps,
etournons à eux pour passer apres à
eux qui les ont suivis. Les Orateurs que
ous cherchons sont les bons Orateurs
t ils sont de deux sortes ; les uns ont le
aractere simple & serré, & les autres ont

un genie éclatant & une éloquence feconde ; & quoi que celle qui eſt la plus élevée & la plus magnifique ſoit la meilleure, l'autre neantmoins peut eſtre excellente dans ſon genre, & a un degré de bonté qui la rend eſtimable : mais en toutes les deux il y a des extremitez à éviter. L'Orateur ſerré doit prendre garde de ne tomber pas dans l'indigence & dans la pauvreté ; & l'Orateur élevé doit ſe deffendre de l'enfleure, & d'une diction empoulée & corrompuë. Cotta inventoit ſubtilement, parloit purement & avec facilité : & comme il s'abſtenoit adroitement de toute agitation violente à cauſe de la foibleſſe de ſa voix, ainſi il uſoit d'une Eloquence douce, & d'un genre moderé pour l'accommoder à ſon temperament : il n'y avoit rien que de bon & de ſain dans ſon diſcours, & quoi que le caractere de ſon Oraiſon n'euſt point du tout cette vigueur qui jette le trouble dans les ames & que ſon action fuſt plus tranquille qu'il ne faut pour toucher puiſſamment les cœurs & pour fléchir la ſeverité des juges : toutesfois la beauté de ſon diſcours & la force de ſon raiſonnement gagnoit les eſprits, & les manioit ſi doucement

ment, que pour peu qu'ils fussent émeus
ar ses paroles, ils faisoient les mémes cho-
es que lors qu'ils estoient emportez par
 souveraine Eloquence de Sulpitius. Et
ertes Sulpitius estoit le plus grand Ora-
eur de tous ceux que j'ay entendus, & il
stoit Orateur si vehement, que peu s'en
ut que je ne die que c'estoit un Orateur
agique; il avoit la voix non seulement
orte, mais aussi agreable & éclatante; il ne
 peut desirer plus de bien-seance dans
 geste & dans tout le mouvement du
orps; & il l'avoit tel qu'il doit estre,
on pour le theatre, mais pour le Bar-
eau; il avoit une éloquence qui couloit
acilement, & qui estoit toute pleine de
ouvement & d'agitation; elle estoit
eantmoins sans excez, & son abon-
ance n'estoit point vicieuse: celuy-
 vouloit imiter Crassus, comme Cotta
 formoit sur le modele d'Antonius;
ais Cotta n'avoit pas la force d'Anto-
us, & Sulpitius ne parloit pas avec les
aces incomparables de Crassus. O art
vin, dit alors Brutus! & com-
ent est-il possible que ces deux per-
nnages sans posseder ces deux gran-
es qualitez aient esté de si grands Ora-
eurs? On peut remarquer en eux, re-

pris-je,que deux Orateurs qui sont foi
dissemblables peuvent toutesfois estr
fort éloquens : car il n'y a rien de si dif
ferent que Cotta & Sulpitius, chacu
d'eux neantmoins a surpassé de bien loi
tous les autres Orateurs de leur temp:
Et c'est icy qu'un habile homme qui s
méle d'instruire les autres en l'Eloquer
ce,doit montrer son jugement, recon
noissant quel est le vray caractere d
l'esprit, à quel genre d'oraison chacu
est naturellement porté,& donnant l'ir
stitution conforme au naturel de celu
que l'on veut enseigner : De la mém
sorte qu'Isocrate ayant à conduire l'es
prit brillant de Theopompe & l'espr
doux d'Ephore, disoit qu'il donnoit c
l'éperon à l'un, & qu'il retenoit l'autı
avec le frein. Les Oraisons que l'on a
tribuë à Sulpitius ont esté comme l'c
croit composées apres sa mort par Pı
blius Canutius,qui a paru au Barreau a
méme temps que moy,& qui à mon ser
est le plus éloquent de tous ceux qui n'e
tant pas de l'ordre du Senat se sont mé
lez de la plaidoirie : mais en verité nou
n'avons point d'Oraison de Sulpitius
& je luy ay oüi dire assez souvent qu'.
n'avoit point accoûtumé d'écrire, &

qu'il ne pouvoit s'en donner la peine. Ce fut Lucius Ælius qui composa l'Oraison pour Cotta, intitulée de la Loy Varia, & il la fit à la priere méme de Cotta. Ælius fut un excellent homme, il estoit Chevalier Romain & des plus estimez, & il estoit d'ailleurs fort sçavant dans les lettres Grecques & Latines; il avoit grande connoissance de nostre antiquité, soit de celle qui touche l'invention des choses, soit de celle qui concerne l'Histoire; enfin il possedoit merveilleusement les anciens livres; nôtre Varron a tiré cette belle science de luy, & comme c'estoit un tres-grand Personnage, & qu'il avoit un rare esprit accompagné d'une doctrine infinie; il l'a accruë par son travail, & en a écrit des livres & plus illustres, & en plus grand nombre. Mais Ælius faisoit profession de la Philosophie Stoïque, & il ne fut ny ne voulut jamais estre Orateur; il composoit neantmoins des Oraisons pour estre prononcées par d'autres, comme celles qu'il fit pour Quintus Metellus, pour Quintus Cæpio, pour Quintus Pompeius Rufus, quoy qu'il soit vray que Rufus a travaillé à celles qu'il a prononcées pour luy-mé-

me,mais non pas le ſecours de Ælius; car je ſuis témoin qu'ils compoſoient enſemble,& je puis dire qu'en ma jeuneſſe j'eſtois preſent à leurs compoſitions, lors que je frequentois en la maiſon de Ælius, que j'allois entendre ordinairement,& avec beaucoup de ſoin. Mais ce qui m'eſtonne eſt, que Cotta tout grand Orateur qu'il eſtoit, & qui ne manquoit pas de jugement,ait voulu faire paſſer pour ſiennes les foibles oraiſons de Ælius. Ces deux grands Orateurs Cotta & Sulpitius n'avoient point de tiers de leur âge qui fut égal à eux toutesfois Pomponius me plaiſoit, ou plutoſt ne me déplaiſoit pas.

Au reſte, outre ces habiles hommes desquels j'ay cy-devant parlé, il n'y en avoit point à qui l'on donnaſt les cauſes illuſtres. Antonius eſtoit extremement recherché, & l'on n'avoit point de peine à le faire charger des affaires. Craſſus y eſtoit plus difficile, il s'en chargeoit toutesfois;Ceux qui ne pouvoient avoir ny l'un ny l'autre alloient à Philippus ou à Ceſar; Cotta & Sulpitius eſtoient de ceux que l'on ſouhaittoit,& ces ſix Orateurs plaidoient toutes les grandes cauſes;les Audiances n'eſtoient

pas alors si frequentes qu'elles ont esté de nostre temps, & d'ailleurs cette coutume n'estoit pas encore introduite, qu'une méme partie fist plaider sa cause par plusieurs Advocats, qui est la chose du monde la plus vitieuse : car il faut répondre à ceux que l'on n'a point oüis, il arrive assez souvent que l'on nous raporte les choses autrement qu'elles n'ont esté dites : davantage, il importe extremement que l'Advocat voie de quelle sorte son adversaire parle de chaque chose qui est en controverse, & encore plus qu'il soit present, pour reconnoistre comment les choses qui se disent sont receuës par les auditeurs ; mais la plus grande difficulté est, qu'une deffense ne pouvant avoir qu'un seul corps, il arrive neantmoins qu'apres que l'Avocat qui a deffendu l'accusé a achevé la cause, elle recommence de nouveau ; car une méme cause n'a qu'un méme commencement, & une méme fin ; L'Exorde & la Peroraison ne peuvent tirer naturellement d'un méme sujet que les mémes mouvemens ; Les autres parties sont comme des membres, qui estant bien disposez, & tenant dans le corps de l'Oraison les places qui leur

appartiennent, y peuvent conserver leur force, & leur dignité. Mais s'il est bien difficile que dans une longue Oraison l'Orateur ne soit un peu different de luy-méme, combien est-il plus difficile qu'il ne soit point different de l'Orateur qui a parlé devant luy ? Mais parce que c'est un plus grand travail de plaider une cause entiere, que de la plaider divisée entre plusieurs Avocats, & que c'est le moien d'obliger plus de monde, que de parler en méme temps dans plusieurs causes, c'est pour cela que nous avons volontiers receu cette mauvaise coutume.

Il y avoit quelques personnes qui joignoient Curion à Cotta & à Sulpitius, & qui tenoient qu'il estoit le troisiéme de cét aage; ils se fondoient peut estre sur ce que ses paroles avoient de l'éclat, & qu'il ne parloit pas fort mal Latin: ce n'est pas qu'il eust de la doctrine, mais je croy que l'élegance de la diction luy venoit d'un usage domestique. En effet, il importe à l'instruction des enfans, quelles personnes parlent ordinairement devant eux, & avec quelles personnes ils parlent tous les jours dans la maison, & enfin de quelle sorte leurs

peres, leurs Maistres, & leurs meres parlent. Nous avons les lettres de Cornelia mere des Gracches, & nous pouvons dire qu'ils n'avoient pas esté tant élevés dans son sein que dans son langage. Nous avons oüi souvent parler Lelia fille de Caius Lelius, elle avoit pris la teinture de l'élegance de son pere. Il en est de méme des deux Mucia ses filles, avec lesquelles je me suis autrefois entretenu; Et des Licinies ses petites filles, que j'ay aussi oüi parler toutes deux. Quant à vous, Brutus, il vous peut souvenir d'avoir eu la conversation de celle qui épousa Scipion. Il m'en souvient fort bien, dit Brutus. Et d'autant plus qu'elle estoit fille de Lucius Crassus. Que vous semble, luy dis-je, de Crassus fils de cette Licinia, & que Crassus adopta par son testament? On tient, me répondit-il, qu'il avoit beaucoup d'esprit; Et méme Scipion mon Collegue a un langage que je trouve bon, & une Eloquence que j'approuve. Vous en jugez bien, luy repliquay-je, & il est vray qu'il est d'une race qui semble avoit esté produite par la sagesse méme, & estre sortie de cette divine tige. Je vous ay déja parlé de ses deux

ayeux, Scipion & Craſſus. Quant à ſes trois biſayeux, Quintus Metellus eut quatre fils illuſtres, Publius Scipion eſtant homme privé garentit cét Eſtat de la domination de Tiberius Gracchus. Quintus Scevola l'Augure eſtoit grand Juriſconſulte, & perſonnage extremement doux & accort: Que ſi nous penetrons plus avant dans l'antiquité tout ce que nous trouvons parmi ſes anceſtres eſt éclatant. Publius Scipion s'y preſente, qui fut deux fois Conſul, & Caius Lelius le plus ſage de tous les hommes. O race incomparable, dit alors Brutus, où toute la ſageſſe des autres eſt entrée, & a receu ſa derniere perfection, comme l'on a coutume d'anter diverſes ſortes de fruits ſur une bonne plante. Ainſi pour comparer les petites choſes aux grandes, je me perſuade qu'encore que Curion ait eſté laiſſé en bas aage par ſes parens, toutesfois il a trouvé dans ſa famille la pureté de la langue, comme une qualité hereditaire; & je fais ce jugement avec d'autant plus d'aſſeurance, que de tous ceux qui ont eu du nom pour l'Eloquence, je n'en ay point veu qui eût moins de connoiſſance des belles diſciplines. Il n'avoit leu ni Poëte ny

Il fut nommé *Corculũ*.

y Orateur, il n'avoit fait aucune étu-
le de l'Antiquité, il ne sçavoit ny le
Droict public, ny le Droict civil & pri-
é. Il est vray que d'autres ont eu les
nesmes defauts; & que nous avons veu
le grands Orateurs qui avoient peu de
es nobles connoissances, comme Sul-
icius & Antonius: mais les pieces qu'ils
isoient estoient tousiours composées
vec soin, & avec art, & cela consi-
ant en cinq parties qui sont connuës
e tout le monde, l'on ne pouvoit dire
ue chacun d'eux ne possedast pas quel-
ue chose de toutes; Et certes, il n'eût
û avoir le nom d'Orateur, si l'une luy
ust entierement manqué; mais celuy-
excelloit en une partie, & celuy-cy
n une autre. Antonius avoit l'inven-
on bonne, il choisissoit bien ce qu'il
lloit dire, il sçavoit le preparer, & le
ettre en sa place, & aprés l'avoir ainsi
isposé, il avoit une memoire heureuse
our le retenir: il avoit d'ailleurs l'ac-
on merveilleuse, & comme en quel-
ues-unes de ces qualitez il estoit égal
Crassus, il le surpassoit mesme en d'au-
es, mais le discours de Crassus avoit
us d'éclat & de lumiere. Au reste, il
e se peut faire, que ny Sulpitius, ny

Cotta, ny aucun autre bon Orateur aient
esté entierement dépourveus des choses
qui dépendent de ces cinq belles & ex-
cellentes parties. L'exemple donc de
Curion fait connoistre qu'il n'y a rien
qui donne plus de reputation à l'Ora-
teur que la beauté du langage & l'affluen-
ce des paroles; car autant qu'il estoit
tardif à concevoir, sa composition estoit
rompuë, & sans liaison. Il ne reste que
l'action & la memoire, mais en l'une &
en l'autre il estoit ridicule, il avoit l
mouvement du corps si desordonné
que Caius Julius en fit une raillerie
dont on s'est tousiours depuis souvenu
Car voiant comme il se penchoit & s
balançoit de costé & d'autre, il deman
da qui estoit celuy qui haranguoit dan
une barque. Cneius Sicinius luy don
na un autre trait sur le mesme sujet
Cét homme qui estoit extrémement l
bre en paroles, & qui n'avoit rien de
qualitez d'un Orateur, sinon qu'il sça
voit railler admirablement, estant Tri
bun du peuple, & aiant un jour reten
fort long-temps les Consuls Curion &
Octavius, aprés ce long discours qu
Curion fit devant Octavius son Colle
gue qui étoit assis, & qui à cause de l

goutte avoit les membres embarassez, & le corps frotté d'onguens, s'adressant à Octavius, luy dit : Certes , Octavius , vous avez une extréme obligation à vôtre Collegue; car s'il ne se fust point remué & agité à son ordinaire , les mouches vous eussent icy mangé aujourd'hui. Mais Curion avoit si peu de memoire , que quelquesfois aiant proposé de parler de trois choses ; ou la troisiéme luy échappoit , ou il en adjoutoit une quatriéme dont il n'avoit point parlé au commencement ; & que dans une affaire importante où je plaidois contre luy pour Titinia , & luy contre moy pour Servius Nævius, lors que j'eus conclu , & qu'il voulut prendre la parole , il oublia en un instant toute la cause : il disoit que Titinia l'avoit ensorcelé, & que cette disgrace luy estoit arrivée par ses enchantemens. Voila de grandes marques d'une mauvaise memoire : mais ce qui est étrange , est que lors qu'il faisoit quelque ouvrage, il ne se souvenoit pas de ce qu'il avoit écrit peu auparavant, ce qui se voit dans le livre , où il s'introduit luy - mesme , parlant avec nostre amy Pansa , & avec Curion son fils , à la levée du Senat que Cesar qui

estoit alors Consul avoit assemblé, sur ce que son fils luy avoit demandé ce que l'on avoit fait au Senat. Curion fait dans ce livre une longue invective contre Cesar, & dans l'entretien qu'il a avec Pansa, & avec son fils Curion, selon la coutume des Dialogues, quoy qu'ils parlassent de ce qui s'estoit passé dans l'assemblée du Senat tenu par Cesar lors qu'il estoit Consul, il reprend beaucoup de choses que Cesar ne fit qu'un an aprés, & durant les années suivantes qu'il eut le gouvernement des Gaules. Alors Brutus plein d'étonnement : Est-il possible, s'écria-t'il, que cét homme eût tellement perdu la memoire, que mesme en lisant ce qu'il composoit, il ne s'avisast pas d'une telle erreur où il estoit tombé : mais adjoutay-je, s'il vouloit reprendre les choses dont il parle, il n'avoit qu'à commencer son livre d'un autre temps, auquel elles étoient déja faites ; Enfin il est si étourdi, que dans le mesme ouvrage où il dit qu'il sortoit du Senat assemblé par l'autorité de Cesar Consul, il ne feint point de dire qu'il n'alloit point au Senat durant le Consulat de Cesar. Il ne faut point s'étonner, si un homme en qui cette par-

tie de l'eſprit, qui eſt comme le treſor de toutes les autres, eſtoit ſi foible, qu'en compoſant il ne ſe ſouvenoit pas de ce qu'il avoit écrit peu de lignes auparavant, perdiſt en un inſtant les eſpeces des choſes qu'il avoit à dire, & qu'il avoit conceuës ſur le champ ſans une plus longue meditation. Cela eſtoit cauſe, qu'encore qu'il ne manquaſt pas de civilité & d'affection de ſervir ceux qui vouloient l'emploier, & qu'il eût une extréme paſſion de plaider, on luy portoit fort peu de cauſes: cependant il tenoit un rang honorable parmy les Orateurs de ſon aage, & on eſtimoit qu'il ſuivoit de prés les plus excellens de cette profeſſion; ce qu'il faut, comme j'ay dit, attribuer à l'élegance de ſon langage, & à la qualité de ſon élocution, qui eſtoit accompagnée d'une vivacité, d'une viteſſe, & d'une fecondité incroiable. J'eſtime donc que ſes Oraiſons meritent d'eſtre leuës. Il eſt vray qu'elles ont quelque langueur, mais elles ne laiſſent pas d'eſtre capables de donner aliment à l'Eloquence: & quoy que j'avoüe que la faculté qui eſtoit en Curion eſtoit mediocre, elle eut neantmoins le credit de le faire paſſer pour

Orateur, sans les autres parties qui forment la gloire des Orateurs.

Mais reprenons la suitte de nostre sujet. Dans ce mesme ordre fut Carbo, dont le pere estoit extrémement éloquent : & quoy que son esprit eust peu de pointe, & de subtilité, il ne laissa pas d'estre mis au nombre des Orateurs : ses paroles estoient graves, il parloit aisément, & son discours avoit une autorité qui luy estoit naturelle. Quintus Varius inventoit subtilement, & n'avoit pas moins de facilité ; mais il estoit puissant, & plein de vehemence, sa diction n'estoit ny sterile, ny basse, & l'on pouvoit dire hardiment qu'il estoit Orateur. Cneius Pomponius parloit avec tant de contention & avoit la voix si forte, qu'on l'entendoit de toutes parts ; il jettoit l'émotion dans les ames, & il estoit aigre & injurieux. Lucius Fusius estoit bien au dessous de ces personnages, toutesfois l'accusation de Marcus Aquilius luy avoit donné la reputation d'homme exact & diligent. Mais, Brutus, puis que nous en sommes venus à Marcus Drusus vostre grand oncle, qui estoit certes un grave Orateur, quoy

qu'il ne se servist de son éloquence, lors qu'il s'agissoit des affaires d'Etat ; à Lucius Lucullus, qui avoit l'esprit si beau ; à vostre pere, qui sans doute avoit grande connoissance du Droit Public & Privé ; à Marcus Lucullus ; à Marcus Octavius fils de Cneius Octavius, qui par son autorité, & par la force du discours qu'il fit contre la loi Sempronia, concernant la provision des bleds, la fit revoquer par les suffrages de tout le peuple ; à Cneius Octavius fils de Marcus, à Marcus Caton le pere, à Quintus Catulus le fils, mettons tous ces illustres personnages hors de la lice de la plaidoirie, pour leur laisser le soin de l'Etat, & le maniment des affaires, qui est leur veritable emploi, & une occupation digne de leur haute suffisance, & de leurs grands genies.

Je pourrois aussi mettre dans ce rang Quintus Cæpio, s'il ne se fust point separé du Senat par un trop grand attachement à l'Ordre des Chevaliers. Je pourrois icy parler de Cneius Carbo, de Marcus Marius, & de plusieurs autres de cette trempe, qui ne meritoient pas l'attention d'une assemblée d'habiles gens, & que je n'ay connus que pour

des esprits propres à monter dans la Tribune, & haranguer un peuple turbulent & seditieux. Et puis qu'il vient àpropos de parler des personnes de cette sorte, je puis dire en troublant un peu l'ordre & la suite des temps, que Lucius Quinctius en estoit nagueres. Palicanus estoit un homme tel qu'il le faut pour se faire écouter par des ignorans; mais Lucius Apuleius Saturninus a esté aprés les Gracches le plus éloquent de tous les auteurs de trouble & de sedition; il faut neantmoins remarquer qu'il se rendoit maistre des esprits plutost par sa façon exterieure, par son port & par sa propreté, que par son esprit & par son éloquence. J'adjoute Caius Servilius Glaucia, le plus meschant qui fut jamais, mais subtil, rusé, & d'ailleurs personnage extremement ridicule; quelque reproche qu'il y eût en sa vie, & avec quelque infamie qu'il eût exercé la Preture, il fût parvenu au Consulat si on l'eût admis à la poursuite de cette dignité; car il avoit le menu peuple à sa devotion, & ayant obligé l'Ordre des Chevaliers par la grace qu'il luy avoit procurée, il pouvoit aussi esperer toutes choses de sa faveur. Il fut

fait Preteur le mesme jour que Saturninus Tribun du peuple fut tué d'autorité publique sous le Consulat de Marius & de Flaccus : c'estoit un homme semblable à cét Hyperbole Athenien, dont les qualitez malignes ont esté censurées par les anciennes comedies Grecques. Sextus Titius est venu aprés, c'estoit un grand parleur, & qui ne manquoit pas de pointe d'esprit, mais il y avoit tant de negligence & de mollesse dans son geste, que l'on donna son nom à une danse nouvelle; de sorte que l'on doit bien prendre garde de ne rien faire, & de ne rien dire que l'on puisse contrefaire, & qui puisse donner sujet de rire.

Mais nous sommes remontez sans y penser, à un aage plus ancien que celuy où nous estions descendus, retournons maintenant à celuy dont nous avons déja parlé. Publius Antistius estoit du méme temps que Sulpitius: c'estoit un plaideur de causes assez supportable; mais parce qu'on ne laissoit pas de le mépriser, & de railler de ce qu'il disoit, il demeura quelques années sans se produire; & enfin estant Tribun on approuva l'action qu'il fit plaidant une

cause entiere, & dans toutes ses parties contre la poursuite extraordinaire que Caius Julius faisoit du Consulat : & ce qui luy fit avoir en cette occasion, l'approbation publique fut, que Sulpitius mesme son Collegue traitant le mesme sujet, il dit de plus belles choses, & en plus grand nombre que cét excellent Orateur : Ce fut-là le commencement de sa reputation. Aprés son Tribunat, on se mit à luy porter plusieurs affaires ; & depuis toutes les plus importantes furent pour luy : Il examinoit la cause avec jugement, il s'en preparoit avec soin ; Il avoit bonne memoire, ses paroles n'estoient ny basses, ny elegantes ; il parloit viste, il avoit le discours coulant & facile, & semblable à un habit qui a quelque chose du bel air & de la mode. Il y avoit toutesfois à redire en son action, tant par le defaut de sa voix, que par les inepties où il tomboit quelquesfois. Il fleurit en un temps mal-heureux, entre le depart & le retour de Sylla, l'Etat estant sans puissance & sans dignité ; mais la vraie cause qui le faisoit estimer, estoit la solitude du Barreau où il n'y avoit plus d'Orateurs, Sulpitius estoit mort, Cotta & Cu-

on étoient absens ; il ne restoit des
dvocats de cét aage que Carbo &
omponius ; mais il les surpassoit tous
eux. Lucius Sisenna se trouva à l'en-
ée de l'aage suivant : il estoit homme
çavant & studieux, il parloit bien, il
ntendoit les affaires d'Etat, son discours
'estoit pas dépourveu des belles raille-
ies; mais il ne pouvoit se charger d'un
rand travail, & il n'avoit pas assez
'usage dans la plaidoirie. Il se rencon-
a entre le temps de Sulpitius & celuy
'Hortensius ; & comme il ne pouvoit
tteindre au merite du premier, il falloit
u'il cedast à la gloire du second. Tout
on genie se reconnoist par l'Histoire
u'il a faite : il est vray qu'elle est plus
elle que toutes celles qui l'ont prece-
ée, mais on ne laisse pas d'y apercevoir
ombien il estoit éloigné de la perfe-
tion, & l'on découvre aisément qu'il
e donne pas à ce genre d'écrire tout
ornement qu'il est capable de recevoir.
Ce fut en ce temps, qu'Hortensius
ommença à paroistre : il estoit encore
ort jeune ; mais dés que son esprit se
nontra, il eut l'aprobation universelle,
emblable à quelque admirable statuë
le Phidias. Il plaida la premiere

fois devant les Consuls Lucius Crassus, & Quintus Scævola, & il n'y eut un seul des Juges qui ne fist état de son action; les Consuls mesmes la loüerent, & l'honneur qu'il receut fut d'autant plus grand qu'ils estoient tous extrémement capables: il n'avoit alors que vingt un an, & aiant vécu jusqu'au Consulat de Lucius Paulus, & de Caius Marcellus, il se trouve qu'il a fait quarante ans la profession d'Avocat. Nous parlerons encore dans la suite de nostre discours de cét illustre Orateur, & nous avons voulu en cét endroit le joindre avec d'autres Orateurs d'un aage different du sien: & certes c'est une chose assez ordinaire, & méme qui a quelque sorte de necessité, que ceux qui vivent long-temps se rencontrent avec de plus vieux & de plus jeunes qu'eux, & qu'on les compare aux uns & aux autres. Accius dit, que Pacuvius & luy donnerent la comedie en mesme année: mais Accius estoit aagé de quatre vingts ans, & Pacuvius n'avoit que trente ans. De mesme on ne met pas seulement Hortensius avec ceux de son aage, mais on le joint au mien, & mesme Brutus au vostre, & on le joint encore à l'aage

ui le precede un peu, car il plaidoit du ivant de Crassus, il estoit en sa force u temps de Antonius, tenant le Bar-eau avec luy, & avec Philippus ; méme n cette cause que Philippus plaida en sa ieillesse pour les biens de Pompée. Il it le principal Avocat dans cette affai-e, quoy qu'il fût bien jeune, & déja il stoit parvenu au rang de ceux que j'ay is dans l'ordre de Sulpitius. Et quant Marcus Piso, Marcus Crassus, Cneius entulus, & Publius Lentulus Sura, tous)rateurs de son aage, il avoit plus de eputation qu'eux ; De leur temps j'é-ois encore dans mes premieres années, n effet j'estois plus jeune que Horten-us de huict ans, & je puis dire que ce rand homme m'a tenu dans un long xercice de cette illustre profession par quelle nous aspirions à une méme gloi-e, & comme j'ay plaidé contre vous our diverses personnes, Hortensius ous eut aussi pour adversaire en la cau-e qu'il plaida peu devant sa mort pour ppius Claudius.

Ainsi Brutus, nous sommes parvenus isques à vous. Vous voyez que je n'ay oint parlé de grand nombre d'Ora-eurs qui ont fleuri entre mon commen-

cement & le voſtre : il y en a qui ſont encore vivans ; mais j'ay reſolu de ne les point nommer, afin de n'eſtre pas obligé de vous dire le jugement que j'en fais, & je me contenteray de vous nommer ceux qui ne ſont plus. Ce n'eſt pas, dit alors Brutus, la raiſon que vous alleguez qui vous empéche de nommer les vivans. Quelle eſt-elle donc à voſtre avis, luy dis-je ? Vous craignez, me répondit-il, que l'on ne ſçache de nous ce que vous dites icy, & que ceux que vous auriez obmis ne vous en ſceuſſent mauvais gré. Eſt-ce dis-je alors, que vous ne pouvez garder le ſecret ? Nous le garderons fort bien, me dit-il, mais je croy que vous aimés mieux n'en point parler que de dependre de noſtre diſcretion. A ne vous en point mentir, lui dis-je, je n'eſtimois pas que ce diſcours deuſt venir juſques à nous, mais la ſuite des aages des Orateurs m'a conduit inſenſiblement juſques à ceux de ce temps. Si vous le trouvez bon, repartit Brutus, parlez-nous de quelques uns, & retournons auſſi-toſt à vous & à Hortenſius. Nous reviendrons à Hortenſius, luy dis-je, & je laiſſe à d'autres à parler de moy. Non, non, me

dit-il, car encore que tout le discours que vous avez fait jusques à cette heure m'ait esté fort agreable, je l'ay neantmoins trouvé un peu long, par l'impatience que j'avois de vous entendre parler de vous méme. Ce n'est pas que je desire que vous nous entreteniez de la gloire de vostre Eloquence, dont les belles qualitez sont assez connuës, & de tous en general, & de moy en particulier; mais je veux aprendre par quels degrez elle est parvenuë au point où vous l'avez mise, & par quels exercices elle a fait un si merveilleux progrez. Je satisferay, luy dis-je, à vostre desir, puis que vous ne voulez pas que j'entreprenne icy l'Eloge de mon esprit, mais seulement que je vous fasse le recit de mes labeurs. Toutesfois je parleray auparavant de quelques autres, puisque vous me l'avez permis.

Je commenceray par Marcus Crassus qui fleurit en méme temps que Hortensius; il estoit pourveu d'une mediocre doctrine, & la nature l'avoit encore moins avantagé de ses dons, mais en recompense il estoit laborieux; & d'ailleurs comme il emploioit beaucoup de soin à rechercher les affaires, & qu'il

sçavoit les attirer par sa civilité, il fut durant quelques années au rang des premiers Orateurs; il parloit bien, sa diction n'avoit rien de bas; il y avoit de l'art dans sa composition, mais elle estoit sans ornemens; il montroit dans son discours beaucoup de generosité, & neantmoins son action estoit sans chaleur par le defaut de sa voix qui ne s'élevoit jamais, de sorte qu'il disoit toutes choses d'un méme ton, & que sa prononciation estoit toûjours égale. Caius Fimbria estoit de son temps, il faisoit profession d'inimitié avec luy; celuy-cy ne dura gueres, parce qu'il se produisoit comme un estourdy, il ne pouvoit rien dire sans crier, ses paroles estoient assez bonnes, mais il les poussoit avec trop de vehemence: il avoit une éloquence furieuse, & il y avoit sujet de s'estonner que le peuple fût tellement aveugle que de mettre cét extravagant au rang des hommes diserts. Cneius Lentulus avoit l'action si belle, qu'elle le faisoit passer pour plus éloquent qu'il n'estoit; il n'avoit pas l'esprit extremement subtil, & on le reconnoissoit méme aux traits de son visage; il n'estoit pas abondant en paroles, mais il avoit l'adresse de ca-

cher

ıer ce defaut, & les auditeurs y étoient
ompez ; il prenoit la liberté de se tai-
par de certains intervalles ; il usoit
frequentes exclamations ; il gagnoit
bien-veillance par l'agréement de sa
oix douce, & son air estoit de se mo-
ıer des choses en les admirant, & de
mettre en chaleur en parlant: & quoy
ıe des qualitez d'un Orateur il en
anquast beaucoup à Lentulus, on ne
s trouvoit pas à redire en luy : &
omme Curion a possedé ce nom glorieux
ns autre avantage que d'avoir eu quel-
ıe facilité de s'exprimer, & une heu-
u se affluence de paroles ; ainsi Lentu-
s aiant l'action excellente, a couvert
ut ce qu'il n'avoit pas des autres par-
es oratoires, & a estably sa reputation
ıelque mediocre que fût son Eloquen-
. Peu de temps apres a paru Publius
entulus ; il estoit lent & à concevoir
à parler, mais il avoit bonne mine, &
luy le mouvement du corps estoit
ein d'art & de grace, il avoit d'ailleurs
voix douce & forte : ce personna-
n'avoit rien de beau que l'action, &
eut moins de qualitez d'un Orateur
ıe Cneius Lentulus. Marc Pison n'a-
oit rien qu'il n'eust acquis par son

eſtude, & l'on peut dire que de tous ceux qui l'ont precedé, c'eſt celuy qui a eu le plus de connoiſſance des diſciplines des Grecs. La nature luy avoit donné une pointe d'eſprit qu'il avoit méme renduë plus parfaite par le ſecours de l'art ; il eſtoit ſubtil & adroit à pointiller ſur les paroles, & méme en cela il ſe rendoit ſouvent faſcheux & incommode, quelquefois il y rencontroit froidement, mais d'autres fois auſſi il y eſtoit agreable. Il ne pût ſoutenir long-temps le travail du Barreau, & continuer cette courſe laborieuſe de la plaidoirie, car il n'avoit pas la vigueur du corps, & il trouvoit d'ailleurs inſuportables les folies des hommes qu'il faut que nous devorions : quelquefois méme il témoignoit avec chaleur l'averſion qu'il en avoit, ſoit que ce fût un effet de ſon chagrin comme l'on croioit, ou que ſa propre inclination luy donnat un genereux dégouſt de cét employ ; ainſi il décheut de cette belle reputation qu'il avoit acquiſe en ſa jeuneſſe, toutesfois la cauſe des Veſtales luy donna depuis une gloire extremement illuſtre, & de ce moment il rentra dans cette noble carriere, où il demeura autant de temps qu'il

en put ſuporter les labeurs : mais venant à relaſcher, l'honneur qu'il poſſedoit luy échapa, & il vid perir ſon eſtime à meſure qu'il ſe retira de l'eſtude. Publius Muræna avoit un eſprit mediocre, mais il ſe portoit avec grande ardeur à la recherche de l'antiquité ; il avoit de l'amour pour les belles lettres, il en ſçavoit quelque choſe, & il eſtoit homme de grand travail. Caius Cenſorinus étoit aſſez ſçavant en Grec, il diſoit facilement ce qu'il avoit medité; quand il parloit il y aportoit quelque grace, mais il eſtoit pareſſeux & ennemy du Barreau. Lucius Turius avoit peu d'eſprit, mais il eſtoit laborieux : de quelque ſorte qu'il plaidaſt il plaidoit ſouvent, & il s'en fallut peu de voix qu'il ne parvint au Conſulat. Caius Macer n'eut jamais gueres de credit, mais il travailloit à ſes affaires avec tout le ſoin que doit avoir un Advocat. Il euſt obtenu un rang plus illuſtre dans cette profeſſion, ſi ſa vie, ſes mœurs, & enfin ſa mauvaiſe mine ne luy euſſent oſté tout ce que ſon eſprit luy donnoit de reputation ; il n'avoit la diction ny feconde, ny ſterile; ſon diſcours n'eſtoit ny fort éclatant, ny extremement groſſier ; ſa voix, ſon

geste, & toute son action estoit sans agreément, mais il estoit merveilleusement exact soit dans l'invention des choses, soit dans la composition, & je n'en ay point veu qui le surpassast en cela : toutesfois cette exactitude estoit plutost la qualité d'un homme fin & rusé, que celle d'un veritable Orateur; on faisoit estat de luy pour les causes publiques, mais il avoit encore plus de vogue pour les causes privées. Caius Pison parloit sans agitation, il avoit le discours égal & uniforme, il n'avoit pas la conception tardive; mais faisant bonne mine & couvrant adroitement son jeu, il paroissoit plus fin & plus habile qu'il n'estoit. Marcius Glabrio qui estoit de l'aage de Pison, avoit esté bien instruit par les soins de Scævola son ayeul, mais il estoit demeuré derriere par le deffaut de son naturel negligent & paresseux. Lucius Torquatus parloit elegamment; il estoit fort judicieux dans ses advis, & au reste c'estoit un homme extremement agreable. Quant à Pompée, nous estions luy & moy d'un méme aage, c'estoit un personnage né pour toutes les grandes choses, & qui pouvoit atteindre à la supréme Eloquence ; mais il aima

mieux cultiver les vertus militaires, & il eut l'ambition de parvenir à une gloire plus illuſtre; Il parloit avec aſſez d'abondance; il examinoit les affaires avec beaucoup de jugement, ſon action eſtoit belle, il avoit la voix éclatante, & dans ſes mouvemens il conſervoit une grande dignité. Decimus Syllanus voſtre beaupere eſtoit de mon aage, & de celuy de Pompée; il avoit peu d'eſtude, mais il avoit de l'eſprit & aſſez d'Eloquence. Quintus Pompeius ſurnommé le Bithinique, eſtoit plus aagé que moy de deux ans; il avoit grande affection pour le Barreau, & beaucoup de doctrine: c'eſtoit un homme fort laborieux, & je le connoiſſois fort particulierement, car il eſtoit amy de Piſon, & le mien, & nous eſtions dans les mémes eſtudes, & dans les mémes exercices; ſon action n'eſtoit pas digne de ſon Eloquence; car il avoit le diſcours aſſez plein & aſſez abondant & il plaidoit avec peu de grace. Publius Antonius eſtoit de méme aage que luy, il n'avoit rien de conſiderable que la voix qu'il avoit haute & perçante. Lucius Octavius Reativus avoit un grand employ, & mourut en ſa jeuneſſe; l'on peut

dire de luy qu'il se presentoit au Barreau avec plus d'audace que de preparation. Caius Stajenus qui s'estoit adopté luy-mesme, & qui s'estoit donné le nom d'Ælius, avoit une façon de parler enflammée, petulante, & furieuse, il avoit l'aprobation de plusieurs personnes, & il fût parvenu aux honneurs sans le desordre où il tomba, aiant esté surpris dans un crime, & n'aiant pû se garantir de la peine ordonnée par les loix. Caius & Lucius Cepasius freres furent en ce temps, c'estoient des hommes inconnus qui s'éleverent en un instant à la charge de Questeurs; ils avoient un langage grossier, & qui se sentoit du village: Et pour n'obmettre aucun de ceux qui se sont fait écouter, Caius Cosconius Calidianus n'avoit point du tout de lumieres d'esprit, mais il distribuoit au peuple ses paroles telles qu'elles estoient, & le peuple qui venoit l'entendre en foule les recevoit avec de grandes acclamations. Il en estoit de méme de Quintus Arius, qui fut comme le second de Marcus Crassus. L'exemple de ce personnage nous aprend combien il est utile & avantageux en cette ville de s'accommoder au temps, de

ſuivre le vent de la faveur & de la puiſſance, & de s'aprocher des grands pour les ſervir dans leurs pretentions, ou les aſſiſter dans leurs diſgraces ; ce ſont les voies par leſquelles cét homme de baſſe naiſſance eſt parvenu aux honneurs, & a acquis des richeſſes & du credit, il avoit auſſi par les meſmes moiens obtenu quelque rang dans le Barreau, quoy qu'il n'euſt ny eſprit ny doctrine : mais comme des Athletes qui ne ſont pas accoutumez au travail, s'ils ont le courage de recevoir quelques bleſſures, n'ont pas le cœur de ſuporter dans les Jeux Olimpiques les raions du Soleil : Tout de méme Arrius aiant donné un heureux établiſſement à ſa fortune, a perdu le fruit de ſes grands travaux, & la ſeverité de cette année fameuſe, où l'on a fait de ſi beaux reglemens pour l'honneur de la Juſtice, a eſté pour luy un ſoleil incommode dont il n'a pû ſouffrir la lumiere.

Il y a long-temps, me dit alors Atticus, que vous puiſez dans la fange, mais je n'en diſois rien, ne croiant pas que vous en deuſſiez venir juſques à des gens de la trempe d'un Stajenus & d'un Antronius. Je n'eſtime pas, luy dis-je,

que vous aiez cette pensée de moy que je le fasse par vanité, puis que je parle de ceux qui sont morts : mais je suis l'ordre du temps, & je ne puis éviter qu'il ne me souvienne des personnages qui ont esté, & dont j'ay la connoissance, & je garde cette Justice que je parle de tous également, & si vous voulez sçavoir pourquoy j'observe les qualitez de tous, c'est pour faire connoître, que de ce grand nombre de personnes qui ont eu l'assurance de parler en public, il y en a peu qui meritent que l'on fasse état d'eux ; & qu'il n'y en a pas beaucoup à qui cét exercice ait donné quelque nom. Mais retournons à nôtre discours. Titus Torquatus fut homme sçavant, il avoit étudié à Rhodes sous la discipline de Molon ; il estoit naturellement disert, & avoit la parole assez belle, & le langage assez facile ; s'il eust vécu plus long-temps les brigues ne donnant plus les dignitez, il fût parvenu au Consulat ; il avoit les qualitez pour reüssir au Barreau, mais il n'y avoit point d'affection ; il n'a pas fait aussi ce que demande une profession si laborieuse, & toutesfois il n'a ny perdu l'occasion de servir ses amis dans

leurs

leurs affaires, ny manqué à son honneur dans le Senat, lors qu'il a esté question d'y dire son avis, & de l'appuier par le discours. Marcus Pontidius & moy nous sommes sortis d'une méme ville, il a plaidé plusieurs causes devant les Juges, il avoit la langue diserte, & les paroles luy sortoient de la bouche avec une grande vitesse, il n'estoit pas sans jugement dans les affaires, je diray plus qu'il estoit d'un degré au dessus de ceux de cette qualité, mais il estoit colere, & en plaidant il s'emportoit avec trop de vehemence : il ne s'échauffoit pas seulement contre son adversaire; mais ce qui est merveilleux, il querelloit souvent le Juge, quoy qu'il soit du devoir de l'Orateur de se le rendre favorable. Marcus Messala estoit plus jeune que moy, mais s'il ne manquoit pas de paroles, celles qu'il disoit, avoient peu d'ornement; il estoit judicieux & subtil, & n'estoit pas dépourveu de la prudence que doit avoir un Advocat, il voioit bien ses causes, il estoit soigneux de s'en bien preparer, il estoit homme de grand travail, & son esprit se déméloit aisément de plusieurs affaires. Les deux Metellus Celer, & Nepos ne s'é-

toient pas exercez à la plaidoirie, ils n'étoient pas sans esprit, ils avoient mesme quelque doctrine, & leur genre de discourir estoit propre pour haranguer le peuple. Cneius Lentulus Marcellinus ne passa jamais pour homme qui ne fut pas disert; mais il fit voir dans son Consulat qu'il avoit beaucoup d'Eloquence. Les sentences ne manquoient pas à son discours, il avoit assez de paroles, sa voix estoit claire, & sonore, & il étoit assez agreable. Caius Memmius avoit bien étudié, il s'estoit fort adonné aux livres Grecs, & il avoit du dégoût pour les Latins; c'estoit un Orateur subtil & qui avoit la parole douce, toutesfois comme il estoit ennemi, non seulement de la plaidoirie; mais aussi de la meditation, il perdit le talent qu'il avoit pour l'Eloquence, à mesure qu'il perdit le soin de cultiver son esprit.

Je souhaiterois, dit alors Brutus, qu'il vous pleust de parler des Orateurs qui sont vivans, aussi bien que de ceux qui sont morts, ou du moins que si vous ne trouvez pas bon de parler de tous, vous voulussiez bien choisir les deux que vous avez accoutumé de loüer. Cesar & Marcellus sont ceux que je vous

propoſe, & je vous aſſeure que j'ay la meſme paſſion de vous entendre ſur le ſujet de ces deux perſonnages, que j'avois de vous oüir parler de ceux que nous avons perdus. Pourquoy deſirez-vous cela de moy, luy dis-je? eſt-ce que vous voulez ſçavoir ce que je juge de ces grands hommes que vous connoiſſez autant que je les connois? Certes, me dit-il, je connois aſſez Marcellus, mais j'ay peu de connoiſſance de Ceſar, car j'ay entendu parler aſſez ſouvent le premier; mais depuis que j'ay pû faire jugement de l'Eloquence, Ceſar a toûjours eſté abſent de Rome. Hé bien, lui dis-je, que vous ſemble de celui que vous avez oüi ſi ſouvent? Je fais, me dit-il, le meſme jugement de luy que je fais de vous. S'il eſt ainſi, luy repartis-je, je ſouhaite que Marcellus vous ſoit fort agreable, & que vous l'approuviez extrémement. Je fais auſſi grand état de luy, me dit-il, & ce n'eſt pas ſans cauſe que je l'eſtime: car il a bien travaillé pour devenir éloquent, & cette étude le poſſedant tout entier, elle luy a fait laiſſer les autres, & il s'eſt exercé à écrire & à compoſer ſans aucun relaſche; auſſi ſes paroles ſont bien choiſies, & il en a

grande abondance ; elles sont accompa-gnées d'une belle voix, d'une action pleine de dignité, & qui rend tout ce qu'il dit illustre & magnifique : enfin je le trouve tellement orné des bonnes qualitez qui forment un Orateur, que je crois qu'il les a toutes ; & il est certes loüable de ce qu'en ce temps mal-heureux, au milieu des calamitez fatales qui nous environnent, il use de la liberté qui nous reste de nous consoler, & tire sa satisfaction de la joie que les gens de bien ont en eux-mémes, & des douceurs qui se goutent dans l'étude. Je l'ay veu nagueres en la ville de Mitylene ; mais bons Dieux quel homme ay-je veu? j'ay veu un homme merveilleux, & à n'en point mentir un vray homme ; son Eloquence avoit autresfois de la ressemblance avec la vostre, mais maintenant je le trouve plus semblable à vostre ami Cratippus, personnage pourveu d'une excellente doctrine, & d'une infinie abondance de toutes choses. Encore, luy dis-je, que je sois ravy de vous oüir parler à l'avantage d'un si homme de bien, & d'une personne que j'aime si parfaitement ; toutesfois ce que vous en dites me remet dans la memoire l'i-

image de nos infortunes que je taſchois de chaſſer de mon eſprit par la longueur de ce diſcours.

Mais je voudrois bien qu'Atticus nous vouluſt dire ce qu'il juge de Ceſar. Vous eſtes bien ferme, me dit-il, dans la reſolution de ne parler point des vivans. Il eſt vray que ſi vous vouliez nous entretenir de la meſme ſorte que vous nous avez entretenus de ceux qui ſont morts, & parler de tous, ſans en laiſſer un ſeul, vous rencontreriez bien des gens de la taille d'un Antronius, & d'un Stajenus. Que ſi vous avez voulu vous deffaire de cette foule de perſonnes de neant, ou que vous aiez apprehendé que quelques-uns ne ſe plaigniſſent d'avoir eſté oubliez, ou d'avoir eſté loüez mediocrement; vous pouviez neantmoins nous parler de Ceſar, puis que l'on ſçait aſſez quel jugement vous faites de ſon eſprit, & en quelle eſtime il a le voſtre. Mais, adjouta Atticus, adreſſant ſa parole à Brutus, le jugement que je fais de Ceſar, & ce que j'en entends ſouvent dire à ce grand Juge de l'Eloquence, eſt que c'eſt celuy de tous les Orateurs qui parle le plus élegamment, & cette qualité n'eſt pas

feulement en luy une vertu domeftique, comme l'on difoit nagueres des familles des Lelius, & des Mucies. Ce n'eft pas que Cefar n'ait auffi trouvé dans fa maifon l'élegance ; mais il l'a cultivée par un grand travail, & il en a acquis la perfection par une longue eftude, par des labeurs continuels, & par une haute & exquife connoiffance des chofes. L'on fçait que ce grand Homme au milieu de fes graves occupations, adjouta encore Atticus jettant les yeux fur moy ; vous a dedié un ouvrage, où il traite fort exactement par quels moiens on peut acquerir l'élegance de noftre langue. Il enfeigne au premier livre de ce bel ouvrage, que le choix des mots eft la fource de l'Eloquence ; & puis fe tournant à Brutus ; Il donne, dit-il, une loüange finguliere à noftre ami, qui s'eft difpensé de parler de luy, & s'en eft déchargé fur moy; Et voicy en quels
„ termes il le loüe. Plufieurs ont tra-
„ vaillé long-temps, & par le fecours
„ de l'étude, & de l'ufage ont tafché de
„ fe rendre capables d'exprimer noble-
„ ment leurs pensées ; mais quant à
„ vous, il faut avoüer que vous eftes
„ l'Auteur de toute noftre abondance,

que c'eſt de vous que nous la tenons, "
& que c'eſt un ſervice ſignalé que "
vous avez rendu à voſtre Patrie, & "
qui a relevé l'honneur & la gloire du "
peuple Romain. Certes, dit enfin Atticus, c'eſt trop peu pour un homme d'un tel merite, que de dire qu'il a ſceu le langage ordinaire, & qu'il a eu l'élegance qu'une perſonne de condition peut apprendre dans ſa famille. Il me ſemble, dit alors Brutus, s'adreſſant à moy, que la loüange que Ceſar vous donne eſt belle & magnifique, puis qu'il ne ſe contente pas de vous nommer l'Autheur de noſtre abondance & de dire que c'eſt à vous que nous en ſommes redevables, qui eſt, ſans doute un éloge illuſtre; mais que de plus il ne feint point de reconnoiſtre que ce preſent que nous avons receu de vous a fait honneur au nom & à la dignité du peuple Romain. En effet, par voſtre moien la Grece que nous avons vaincuë n'a plus d'avantage ſur ſes vainqueurs: elle ne nous ſurpaſſoit qu'en une ſeule choſe qu'elle ne poſſede plus, ou qui au moins nous appartient maintenant auſſi bien qu'à elle. Au reſte je prefere ce témoignage de Ceſar & la gloire

qu'il vous attribuë, non pas seulement aux honneurs que Rome vous a rendus, mais aux triomphes des autres. Vous avez raison, luy dis-je, & je dois estre glorieux de ce que Cesar dit de moy, pourveu qu'il en parle selon sa pensée, & que ce ne soit pas un effet de sa bien-veillance : car quiconque soit celuy, je ne dis pas qui a orné l'Eloquence; mais qui l'a engendrée dans cette ville, & qui en a esté comme le Pere, si toutesfois il y a quelqu'un à qui cét honneur soit deu, je puis asseurer qu'il a rendu un plus grand service au peuple Romain, que ceux qui ont pris quelques chasteaux dans la Ligurie, & qui ont fait de ces petites conquestes pour lesquelles nos ancestres ont decerné plusieurs fois le triomphe. Et de vray, pour ne parler point des biens que cette ville a receus dans la paix, ou dans la guerre, de la sagesse de ces grands Hommes à qui elle a donné les commandemens, dont les divins conseils ont souvent sauvé cét Etat, & empéché sa ruine, n'est-il pas certain qu'un Orateur est preferable à ces petits Generaux d'armée ? Mais pourra-t'on m'objecter, le service d'un General d'armée est plus utile que celui

d'un Orateur? Perſonne ne le nie, je ne laiſſe pas neantmoins de donner la preference à l'Orateur, ſans craindre que vous me condamniez; & pour en parler franchement, j'aimerois mieux avoir fait l'action que Craſſus fit pour Marcus Curius, que d'avoir obtenu deux fois le triomphe, pour avoir mis quelques petites places ſous l'obeïſſance du peuple Romain. Mais me dira-t'on, il étoit plus important à l'Etat que ces places fuſſent priſes, que non pas que la cauſe de Marcus Curius fuſt bien plaidée; J'en demeure d'accord, mais il eſtoit auſſi plus important aux Atheniens que leurs maiſons fuſſent bien couvertes, que d'avoir cette belle ſtatuë d'yvoire de la Deeſſe Minerve, toutesfois j'aimerois mieux eſtre Phidias, cét illuſtre & admirable Sculpteur que d'eſtre un fort habile Charpentier. Il faut conſiderer, non pas combien une perſonne eſt utile; mais quel eſt ſon veritable prix: Il y a peu de grands Peintres, & d'excellens Sculpteurs; mais il y a aſſez d'artiſans & de gens de travail, & nous ne pouvons jamais en manquer.

Pourſuivez, dis-je alors à Atticus,

de parler de Cesar, & dites-nous ce qui vous avez encore à nous en dire. La pureté de la diction, dit-il, est donc comme le fonds & tout le fondement de l'Orateur, mais jusques à cette heure, ce n'étoit pas une qualité qui vint de la raison ou de l'étude, & ceux qui la possedoient ne la tenoient que de la coutume & du bon usage de leur temps. C'est ainsi qu'elle estoit en Caius Lelius & en Publius Scipion, c'estoit une vertu de leur siecle, ils avoient l'élegance du langage de la méme sorte qu'ils avoient l'innocence des mœurs: toutesfois tous ne l'avoient pas, car Cæcilius & Pacuvius parloient mal, mais il se peut dire que tous ceux qui n'avoient point vécu hors de Rome, ou dont le langage n'avoit point esté corrompu par quelque vice domestique, parloient élegamment. Cette pureté si agreable n'a pû durer en cét état, & l'antiquité en a veu la decadence & à Rome & en Grece: c'est un desordre qui a pris naissance de l'abord d'un grand nombre de gens, qui sont venus à Athenes & en cette ville, & qui y ont aporté les defauts de leur païs. Nous devons purger nostre langue de ces corruptions, & comme on éprouve l'or à la

coupelle, il faut qu'en cela nous nous servions de nostre raison qui ne peut estre sujete à changement, & il se faut bien garder de suivre aveuglement le mauvais usage. Lors que j'estois encore bien jeune je voiois Titus Flaminius qui a esté Consul avec Quintus Metellus, on tenoit qu'il parloit bien, mais c'étoit un homme sans étude. Catulus n'estoit pas sans doctrine, comme vous avez remarqué; mais la seule chose qui le faisoit passer pour Eloquent estoit la douceur de sa voix & la delicatesse de sa prononciation. Cotta avoit pris une autre route pour acquerir cét illustre titre, il trainoit ses paroles pour s'éloigner de la façon de parler des Grecs, & tout contraire à Catulus son discours avoit je ne sçay quoy de dur, de sauvage, & de rustique. Sisenna se méloit de corriger le langage ordinaire, & le tour que luy fit Caius Ruscius ne le pût empécher de se servir de mots inusitez. Quel tour, dit Brutus, & qui est ce Caius Ruscius ? c'est un homme, dit Atticus, qui fut accusateur de Chirtilius. Sisenna defendoit l'accusé, & dit en plaidant qu'on luy imputoit quelque crimes de neant, & pour exprimer le peu de cas qu'il en faisoit, il se servit d'un mot qu'il

Sputatilica crimina. avoit formé de la ſalive qu'on jette par terre quand on veut mépriſer quelque choſe ; mais comme ce mot eſtoit nouveau & ſans uſage , Ruſcius prenant la parole dit aux Juges: Je vous demande, Meſſieurs, voſtre protection, je ne ſçay où j'en ſuis , j'apprehende les ſurpriſes & les embuſches, je n'entends pas Siſenna, le ſens de vos paroles. Que veut dire ce mot que vous venez de prononcer? je n'en connois qu'une partie, & l'autre m'eſt abſolument inconnuë. Cela fit faire de grandes risées , toutesfois cét homme qui eſtoit mon ami, eſtimoit que c'eſtoit bien parler que de parler d'une façon nouvelle.

Quant à Ceſar, il a recours à la raiſon, pour corriger par le bon uſage la coutume vicieuſe & corrompuë , & comme l'élegance des mots eſt une qualité neceſſaire non ſeulement à l'Orateur, mais méme à tout citoien Romain, quoy qu'il ne faſſe pas profeſſion d'Eloquence, elle eſt touſiours merveilleuſe en ſa bouche , & lors qu'il joint à l'élegance des mots les ornemens Oratoires, c'eſt une excellente peinture qu'il met en un beau jour. Je n'eſtime pas qu'il y ait quelqu'un à qui il doive ceder pour la pureté du

angage, qui consiste à se bien servir des
ermes communs & des mots receus
dans l'usage : mais il a davantage une
Eloquence pleine d'éclat & de dignité,
l a une action genereuse & magnifique;
en luy tout est grand, & majestueux, il a
a voix, le geste, & toute la grace du
corps en un haut degré de perfection.
Certes, dit Brutus, j'ay leu plusieurs de
es Oraisons qui me plaisent extreme-
ment, il a encore composé des Com-
mentaires que l'on ne peut assez estimer.
Car la diction en est propre, pure, & j'o-
se dire toute nuë, c'est une beauté natu-
relle sans ajustement & sans fard, il n'a
relevé d'aucunes fleurs cét excellent ou-
vrage, & il l'a dépoüillé de tout orne-
ment comme un beau visage que l'on
découvre & à qui l'on oste le voile;
mais voulant preparer à d'autres de la
matiere pour en faire une Histoire, il a
peut-estre obligé les ignorans qui s'i-
maginent que pour estre agreable, elle
doit estre bien peignée; & au contraire
il a fait perdre à tous les habiles gens le
dessein d'y travailler. En effet il n'y a
rien de si agreable dans une Histoire que
cette brieveté illustre, & cette incom-
parable pureté qui éclatent dans cette
belle piece.

Mais il eſt temps de laiſſer les vivans & de revenir aux morts. Caius Sicinius petit fils de Quintus Pompeius, & qui mourut apres avoir fait la charge de Queſteur, eſtoit Orateur aſſez conſiderable, & on fit eſtat de ſon Eloquence qu'il avoit étudiée ſous Hermagoras. La methode de ce perſonnage n'a rien de l'abondance neceſſaire pour orner le diſcours, mais elle eſt propre pour l'invention, elle preſcrit des regles, & donne certains preceptes qui n'élevent pas l'eſprit & qui ne font guere paroiſtre l'Orateur, mais ils luy montrent l'ordre, & le mettent dans des routes aſſeurées & qui l'empéchent de faillir. Sicinius donc aiant fait cette eſtude & eſtant venu au Barreau avec ces diſpoſitions, & d'ailleurs les paroles ne luy manquant pas pour s'expliquer raiſonnablement, & obſervant bien les regles qu'il avoit apriſes, avoit obtenu un rang honorable parmy les Avocats. Caius Viſellius Varro mon couſin qui eſtoit de méme aage que Sicinius, avoit beaucoup de doctrine; il mourut apres avoir exercé la charge d'Edile Curule, eſtant appellé au jugement d'une affaire criminelle. J'advouë que le jugement du peuple a eſté

different du mien touchant l'Eloquence de Varro, car le peuple n'en estoit point satisfait, il avoit le discours prompt & precipité, il estoit obscur, parce qu'il estoit remply de pointes, & enfin il parloit avec une vitesse & une rapidité qui offusquoit les lumieres de son Oraison. Mais j'ose dire qu'il n'y en a point eu qui eût des paroles mieux choisies, & plus grand nombre de belles Sentences : Il estoit homme consommé dans les bonnes Lettres & sçavant dans le Droit civil, qu'il avoit estudié sous la discipline de son pere. Je trouve encore parmy les morts Lucius Torquatus, que peut-estre vous n'eussiez pas si tost pris pour un Rheteur, quoy qu'il ne fust pas sans éloquence, que pour un homme d'Etat. Il avoit beaucoup d'estude, ses connoissances n'estoient communes, au contraire elles estoient toutes rares & relevées; il avoit une memoire divine, & des paroles pleines d'élegance & de gravité ; enfin il ornoit toutes ces belles qualitez d'une vie où reluisoit une grande integrité & une merveilleuse sagesse. Mais il me souvient de l'éloquence de Triarius, qui dans cét aage venerable parloit avec la suffisance & l'erudition

d'un homme vieilly dans les livres : j'y prenois un ſingulier plaiſir, j'admirois l'autorité avec laquelle il diſoit les choſes, & il me ſemble que je voy encore ce viſage ſevere, & que j'entens ces paroles prononcées, avec tant de conſideration, & tant de poids. Alors Brutus vivement excité au nom de Torquatus & de Triarius qui eſtoient ſes intimes amis. Certes dit-il, je ne parle point des autres pertes que nous avons faites dont le nombre eſt infiny; mais quand je penſe à ces deux perſonnages, je regrette que les conſeils que vous avez toûjours donnez pour le bien de la paix, n'aient eſté ſuivis; nous n'euſſions pas perdu ces hommes illuſtres, ny tant d'autres que cette guerre fatale nous a malheureuſement ravis. Ne renouvellons pas, luy dis-je, nos douleurs par le ſouvenir de nos infortunes, la memoire des choſes paſſées ne fait qu'aigrir nos maux, qui peut-eſtre à l'avenir deviendront encore pires. Ne nous arreſtons donc pas à nous plaindre; & continuons d'examiner les qualitez de nos Orateurs. Marcus Bibulus qui eſt mort dans ces troubles, a fait divers écrits, & quoy qu'il ne fût pas Orateur

teur, ce que nous avons de luy est neantmoins bien travaillé. Nous pouvons encore le loüer de generosité. Appius Claudius vostre beaupere, mon Collegue & mon amy, estoit studieux, docte & fameux Orateur, fort exercé dans la plaidoirie & sçavant en l'antiquité, en la fonction des Augures, & en tout ce qui depend du Droit public. Lucius Domitius n'avoit point du tout d'art, mais il parloit bien, & il parloit d'ailleurs avec beaucoup de liberté. Il y a encore Publius & Lucius Lentulus, tous deux Consulaires; le premier qui se porta si genereusement à venger mes injures, & qui fut autheur de mon salut, devoit à son travail tout ce qu'il avoit d'Eloquence: La nature ne l'avoit pas orné de ses graces, mais il y avoit tant de vertu dans son ame, & il avoit le cœur si vaste & si grand qu'il s'élevoit à la dignité des plus excellents hommes, qu'il aspiroit à toutes les choses, où il les voioit aspirer, & y parvenoit avec toute la gloire dont elles sont accompagnées. Lucius Lentulus estoit Orateur assez puissant, si toutesfois il estoit Orateur, mais il ne pouvoit suporter le travail de la meditation; il avoit la voix belle, & quoy

que ses paroles ne fussent pas bien polies, elles n'estoient pas extremement rudes & incultes, mais il parloit avec un merveilleux effort, & son discours portoit la terreur dans l'esprit. Il est vrai que l'on pouvoit desirer quelque chose de plus achevé pour le Barreau, mais il en sçavoit assez pour parler des affaires publiques, & pour en dire son avis dans le Senat. Titus Posthumius méme plaidoit assez raisonnablement: mais quand il s'agissoit de l'Estat il se montroit aussi vehement Orateur, qu'il estoit grand homme de guerre; il s'emportoit alors avec trop de violence, & au reste il avoit grande connoissance du Droit public, & estoit bien informé des choses establies par nos Loix.

Certes, dit Atticus, je vous accuserois de vanité, si comme vous disiez tantost; tous ces personnages dont vous parlez estoient encore vivans, vous n'oubliez pas un de ceux qui ont eu l'asseurance de plaider; de sorte qu'il me semble que vous ne deviez pas obmettre Marcus Servilius. Je n'ignore pas, luy dis-je, qu'il n'y ait bien des hommes qui sans avoir jamais paru en public eussent mieux parlé que ces Orateurs dont je

remarque icy les qualités ; mais ce que j'en fais eſt pour vous faire connoiſtre, que ceux qui ont oſé parler ſont en petit nombre, & qu'entre eux-mémes il y en a peu qui meritent qu'on les eſtime. Je ne laiſſeray donc pas ces Chevaliers Romains nos amis qui ſont morts naguéres, Publius Cominius, que j'eus pour adverſaire en la cauſe de Caius Cornelius qu'il avoit accuſé; il y avoit de l'ordre dans ſon diſcours, & il eſtoit d'ailleurs prompt & vehement; & Titus Accius contre qui je defendis Aulus Cluentius ; il avoit la diction pure & aſſez feconde, & il eſtoit ſçavant dans les preceptes de Hermagoras; que s'ils ne donnent pas les grands ornemens de l'Eloquence, ils fourniſſent des argumens propres à toute ſorte de cauſes, & qui ſont toûjours preſts dans l'eſprit de l'Orateur, ſemblables à ces longues javelines que l'on donne aux ſoldats armez à la legere, afin que le bras où elles ſont attachées, porte ſon coup avec plus de roideur. Mais certes, je n'ai veu perſonne qui ait ſurpaſſé mon gendre Piſon, ny en affection au travail, ny en lumiere d'eſprit ; il emploioit tout ſon temps ou à plaider, ou à eſtudier, ou à

écrire, ou à mediter; en effet il faiſoit de tels progrez, que je puis dire qu'il voloit plutoſt qu'il ne couroit à l'Eloquence; il eſtoit excellent dans le choix des mots, & il avoit les periodes juſtes, & bien arrondies; il eſtoit plein d'argumens, & de raiſons pour confirmer ce qu'il avoit propoſé; il avoit avec cela des ſentences agreables & de belles pointes; enfin la nature luy avoit donné le geſte ſi parfait, que l'on croioit qu'il y euſt de l'art où il n'y en avoit point, & qu'il ſembloit que toute ſon action fût eſtudiée. J'ay peur qu'on ne s'imagine que je me laiſſe emporter à mon affection, & que je le loüe avec excez; mais je puis aſſeurer ſans flatterie que j'en dis encore trop peu: il avoit bien de plus grandes qualitez, & je n'eſtime pas qu'aucun autre de ſon aage eût une moderation & une pieté égale à la ſienne, & poſſedaſt une ſeule vertu au méme degré que luy. Je ne veux pas oublier Marcus Cælius, quelque malheur ou quelque deſſein qu'il ait eu à la fin de ſa vie; tant qu'il a ſuivi mes conſeils, il eſt demeuré conſtamment attaché aux intereſts du Senat & de tous les gens de bien, & il n'y a point eu de Tribun du

peuple plus affectionné que luy au bon party, & plus ennemy des entreprises des méchans & des attentats des seditieux; Cette conduite estoit belle & le faisoit bien considerer, mais il agissoit avec une Eloquence noble, & éclatante; son discours estoit galant & du bel air, & il l'ornoit d'une gayeté si merveilleuse, que ce qu'il faisoit en estoit encore plus estimé; Il a fait quelques harangues au peuple qui ont eu de la reputation; il a entrepris trois accusations, toutes trois avec chaleur; mais il les a entreprises pour l'interest de l'Estat, il a aussi plaidé quelquesfois pour la defense des accusez, & quoy que ses autres actions dont j'ay parlé fussent plus parfaites, celles-cy ne laissoient pas d'avoir leur prix, & d'estre de quelque merite. Il fut élevé à la charge d'Edile Curule avec l'aprobation des bons Citoiens; mais je ne sçay comment il est arrivé, que dans mon éloignement de cette ville, il s'est éloigné de ses bonnes inclinations, & que depuis il est tombé dans le precipice, voulant se rendre imitateur de ceux qu'il avoit si genereusement destruits.

Mais parlons un peu de Marcus Calli-

dius, qui ne fut pas de la foule des Orateurs, & qui au contraire se tira de la foule comme une personne singuliere; & fut un excellent Orateur; Il avoit une diction delicate & éclatante, dont il ornoit de hautes & de rares pensées. Il ne paroissoit rien de si facile & de si maniable que son stile, il en estoit le maistre, & il n'y a point eu d'Orateur qui ait sceu tourner le sien à sa volonté comme luy: ses paroles estoient si pures; qu'on peut dire que c'estoit la pureté méme, elles couloient avec une liberté incroyable, & il n'y avoit rien qui les pût arrester, il ne disoit pas un seul mot qu'il n'eut adroitement placé, comme quelque piece de prix delicatement enchassée dans un ouvrage de marqueterie, pour user de la comparaison de Lucilius: il n'avoit point de termes durs à l'oreille, de mots bas, ou nouveaux, & il ne traisnoit point ses paroles; non content d'emploier les mots en leur signification propre, il se servoit souvent de metaphores, & il sembloit, tant elles estoient justes, non pas que les mots eussent esté transportez dans un lieu estranger, mais qu'ils n'eussent fait que passer à leur place naturelle; au-

reste il ne répandoit pas ses paroles à l'avanture & sans y observer le nombre, au contraire il sçavoit les renfermer dans un tour & dans une cadence, dont l'artifice estoit couvert, & qui ne finissant pas toûjours de la méme sorte avoit une varieté agreable. Son discours estoit d'ailleurs enrichi des figures des mots, & des sentences qui sont comme les lumieres d'une piece oratoire, & c'estoient de superbes ornemens qui relevoient toutes les parties de son Oraison; il alloit droit au point d'une affaire; il touchoit judicieusement le nœud de la difficulté, & connoissoit avec une grande clarté ce qui est compris en divers lieux dans les Formules des Jurisconsultes, le sujet de la controverse, & l'estat de la question: Il avoit avec tout cela un fort bel ordre & où l'art estoit exquis; son action estoit élegante & tout son caractere estoit sain, & avoit une agreable douceur. Que si c'est estre parfait Orateur que de parler avec cét agréement, il n'en faut point chercher de plus excellent que luy; mais des trois choses que doit avoir l'Orateur, & que nous avons cy-devant remarquées, d'instruire, de réjoüir, & d'émou-

voir ; Callidius fit admirablement les deux premieres, il expliquoit parfaitement la cause, il remplissoit de volupté l'esprit des auditeurs, & il l'attachoit à ses paroles par de merveilleuses chaisnes : mais il ne possedoit pas la troisiéme qualité, & il n'avoit pas le don d'émouvoir & de transporter les esprits, & c'est neantmoins en quoy consiste la plus grande force de l'Orateur. Son Oraison n'avoit ny contention ny vigueur, soit qu'il l'évitast de sa propre inclination, & qu'il estimast que ceux qui parloient avec cette émotion ; & cette ardeur, étoient des furieux, ou que naturellement son action n'eust pas cette chaleur, ou qu'il n'y fût pas accoutumé, ou qu'il ne peust la supporter ; enfin, cette seule qualité n'a point esté en luy, & l'on peut dire que si elle estoit inutile, il ne l'a point euë, & que si son éloquence en eut esté plus parfaite, elle luy a manqué. Il me souvient qu'il accusa Quintus Gallius d'avoir voulu l'empoisonner, il disoit qu'il avoit découvert cét attentat, que les preuves en estoient invincibles, qu'il avoit dequoy convaincre Gallius par ses écrits, par la deposition des témoins, par la force des tortures, & par

l'autorité

l'autorité des Loix : & enfin „que c'étoit un crime manifeſte. Aprés qu'il eut plaidé cette cauſe d'une façon belle & exquiſe ; je deffendis Gallius, & je me ſervis de tous les moiens que le ſujet me peût fournir ; mais entre les autres choſes que je dis aux Juges, j'uſay de cét argument contre luy, Qu'il n'étoit pas croiable que s'il avoit, comme il diſoit, des preuves évidentes de ce crime, s'il avoit des indices ſi apparens d'une entrepriſe ſur ſa vie, il euſt parlé en cette occaſion avec ſi peu de force, avec tant de froideur, avec ſi peu d'émotion, & avec tant de negligence. Dites-moy Callidius, ſi ce que vous imputez à Gallius n'eſtoit pas une impoſture, agiriez-vous de cette ſorte dans une action de cette importance ; eſt-il poſſible que vous fiſſiez ſi peu d'eſtat de voſtre ſalut, vous qui montrez pour le ſalut des autres tant de vigueur, & tant d'éloquence ? où ſont les mouvemens d'une douleur ſi juſte ? où eſt cette ardeur, & ce courage qui tire meſme des plaintes & des cris de la bouche des enfans quand leur ame eſt touchée de quelque déplaiſir ? Quoy, vôtre eſprit n'eſt point agité ? vous ne

Les Orateurs dans la chaleur de leur action, portoiēt la main au front & frappoient sur la cuisse.

donnez aucunes marques de passion & de trouble? vous ne portez point la main sur le front & sur la cuisse? vous n'en étes pas plus échauffé? & ce qui est bien étrange, vous ne frappez pas seulement du pied. Certes, tant s'en faut que vostre discours ait émeu nos esprits, & enflammé nos cœurs, que lors que vous parliez, nous avions de la peine à nous garantir du sommeil. C'est ainsi que je prenois avantage, ou de la vertu, ou du defaut d'un excellent Orateur, pour refuter le crime dont Gallius estoit accusé. Je ne sçay, dit Brutus, si c'estoit vertu, ou si en verité ce n'estoit pas un defaut, car puis que la plus grande force de l'Orateur est de mettre l'esprit de l'auditeur en flamme, & de luy donner l'inclination que la cause demande, ne faut-il pas avoüer que celuy qui n'a pas eu cette faculté a esté privé du plus important, & du plus illustre effort de l'éloquence? Oüi sans doute, luy dis-je mais revenons à Hortensius.

Il ne nous reste plus à parler que de luy, & puis que vous le voulez, aprés que j'auray parlé de luy, je diray quelque chose de moy-méme: Toutesfois il me semble que nous ne devons pas ou

blier deux hommes qui eussent esté de grands Orateurs, s'ils eussent vécu plus long-temps. C'est, me dit Brutus, de Caius Curion, & de Caius Lucinius Calvus que vous voulez parler. Il est vray, luy dis-je, & le jugement que je fais de l'un est qu'il raisonnoit avec tant de facilité, & avec une telle affluence de paroles, & qu'il avoit un si grand nombre de beaux sentimens, qu'il expliquoit quelquesfois avec assez de pointes, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus vif, & de plus élegant. Il avoit fait peu de profit avec ses Maistres, & ce qu'il avoit d'éloquence, il le devoit au merveilleux talent que la nature luy avoit donné. Je n'ay point eu connoissance du progrez qu'il a fait depuis dans l'étude, où certes il avoit de l'affection; que s'il eust continué d'écouter mes conseils, comme il avoit commencé, je suis asseuré qu'il eust preferé les honneurs qu'il pouvoit obtenir à la puissance qu'il a acquise. Quelle distinction, me dit, Brutus, faites-vous entre les honneurs & la puissance? Voicy, luy dis-je, comment je la connois. L'honneur est la recompense de la vertu deferée à quelqu'un par le jugement

& par l'amour de tout le peuple. Celuy donc qui l'a obtenuë par les voies legitimes, & par la liberté des suffrages, est à mon avis un honneste homme, & l'on peut dire qu'il est parvenu aux honneurs, & aux dignitez de l'Etat, au contraire, quand on a recherché la puissance & l'autorité dans quelque rencontre extraordinaire, & que pour l'acquerir, on a forcé les Loix, & violenté les esprits, j'estime que l'on ne possede pas veritablement l'honneur, & que c'est n'en avoir que le nom. Que si le personnage dont nous parlons eust voulu me croire, & qu'il se fust contenté de s'élever par les degrez ordinaires des dignitez de cét Etat, & de tenir la route qu'avoit tenu son pere, & tant d'autres excellens hommes, il eust atteint au comble des honneurs, il y fust parvenu avec l'approbation de tout le monde : & sa gloire eust esté immortelle. J'ay souvent exhorté Publius Crassus fils de Marcus Crassus à demeurer dans cette mesme conduite ; il estoit alors bien jeune, & dans les premieres années de son aage il avoit recherché mon amitié, & il faisoit état de mes avis, je luy conseillois

de ſe tenir ferme dans cette belle voie de grandeur & de dignité par où avoient paſſé ſes anceſtres, il avoit eſté fort bien élevé, il eſtoit plein de doctrine, il y avoit de la vigueur dans ſon eſprit, & ſa diction eſtoit abondante & aſſez fleurie : D'ailleurs il eſtoit grave ſans eſtre ſuperbe, & il avoit du courage avec une honneſte pudeur : mais il fut auſſi emporté par le feu de la vanité, il aſpira à une gloire precipitée, & la paſſion immoderée d'une jeune ardeur le perdit: il avoit eu employ dans la guerre auprés de ſon General, il voulut commander en un moment & devenir General avant le temps : mais c'eſt avec beaucoup de ſageſſe que nos peres ont preſcrit un certain aage pour parvenir à cette charge importante ; & certes, ils auroient beaucoup fait, ſi comme ils ont reglé l'aage d'un General d'armée, ils en avoient auſſi pû regler la fortune : mais ce perſonnage s'eſtant propoſé de ſe rendre ſemblable à Cyrus & à Alexandre qui avoient precipité le cours de leurs années, il s'eſt trouvé enfin fort diſſemblable de Lucius Craſſus, & de tant d'autres de ce nom illuſtre & glorieux. Mais retournons à Calvus, car

c'eſt de luy que je voulois parler; il étoit plus ſçavant que Curion, & il avoit la diction plus polie & plus travaillée que luy; en effet, ſon diſcours avoit de la doctrine & de l'élegance; mais il eſtoit exceſſivement exact, & en ſe jugeant luy-meſme avec trop de ſeverité il perdoit le bon ſang, craignant d'en faire paroiſtre de mauvais. Ainſi ſon ſtile épuré par une delicateſſe trop ſcrupuleuſe, paſſoit pour excellent auprés des habiles gens qui l'écoutoient avec attention; mais la multitude & l'aſſemblée du peuple, pour qui l'éloquence eſt née ne le pouvoit gouter, & n'en eſtoit point ſatisfaite.

C'eſt, dit alors Brutus, que noſtre Calvus affectoit le nom d'Orateur Attique de-là luy venoit cette baſſeſſe, dont il eſtoit ſi amoureux. Il eſt vray, luy dis-je, qu'il ſe donnoit ce titre; mais en cela il erroit, & faiſoit errer les autres. Car s'il eſt vray que ce ſoit avoir l'Eloquence Attique de ne parler pas ſans raiſon, ſans pudeur & ſans retenuë, il n'y a point d'Orateur que l'on puiſſe approuver qui n'ait l'éloquence Attique: on a de la haine pour l'impertinence & pour l'effronterie, parce que c'eſt

s'il faut ainsi dire, la fureur & le déreglement de l'Oraison ; & au contraire ; on aime le bon sens, & la bien-seance, d'autant que ce sont les vertus de l'Orateur, & les images de sa sagesse & de sa modestie, & telle doit estre l'opinion de tous ceux qui sont profession de l'éloquence ; que si l'on veut que la bassesse, l'indigence & la pauvreté du langage convienne à l'éloquence Attique, pourveu qu'elle ait de l'élegance & de la politesse, & qu'elle se sente du bel air des honnestes gens, je le veux bien aussi; mais il faut considerer que l'Eloquence Attique a quelque chose de meilleur, & qu'en s'arrétant à ce qui est de moins estimable, on montre que l'on ne connoist pas les divers degrez & les differentes qualitez des Orateurs Attiques. Je veux, dira quelqu'un, imiter les Orateurs Attiques, mais je luy demande qui sont ceux d'entre les Attiques qu'il veut imiter, car il y en a de divers genres ; il n'y a rien de si dissemblable que Demosthene & Lysias ; que Lysias & Hyperides, que ces trois Orateurs & Æschinés; Qui est donc celuy que vous voulez imiter; si vous en choisissez un, dites-moi si les autres n'étoient

pas Orateurs Attiques ; & si vous voulez les suivre tous, le pouvez-vous faire, puis qu'il y a entr'eux si peu de ressemblance. Mais je voudrois bien que l'on me dist si Demetrius a eu l'Eloquence Attique. De moy, il me semble que je reconnois dans ses Oraisons le bel air d'Athenes : que s'il est plus fleury qu'Hiperides & que Lysias, c'est que son genie le portoit à parler avec tant de graces, ou que ces beautez luy estant agreables, il travailloit à en orner son discours. En ce mesme temps il y a encore eu deux autres Orateurs qui ont esté fort differens l'un de l'autre, & qui ont neantmoins esté tous deux Orateurs Attiques. Charisius est auteur de plusieurs Oraisons qu'il a composées pour d'autres, & l'on reconnoist que son but est d'imiter Lysias. Demochares neveu de Demosthene a aussi laissé quelques Oraisons, & une histoire de ce qui s'étoit fait de son temps a Athenes, où il s'est moins montré Historien, qu'Orateur. Hegesias s'efforce de se rendre semblable à Charisius, & a si bonne opinion de luy-mesme, qu'il croit estre vraiement Orateur Attique, & que l'éloquence des autres est rustique & cham-

Demetrius Phaleteus.

pestre auprés de la sienne. Toutesfois se peut-il rien voir de si lasche & de si foible, & dans cette delicatesse qu'il affecte, se peut-il rien voir de si puerile ? Nous voulons ressembler aux Orateurs Attiques, le dessein en est loüable. Mais ces Orateurs-cy sont-ils Orateurs Attiques ? Qui en doute ? oüi, ce sont ceux que nous imitons. Quoy vous imitez ceux qui sont dissemblables entr'eux & qui n'ont aucune ressemblance avec les autres ? Nous imitons Thucidide. Vous prenez un excellent modele si vous voulez faire une histoire, mais vous en devez prendre un autre si vous voulez vous former à la plaidoirie. En effet, Thucidide est un historien illustre & sincere, il écrit les choses passées avec beaucoup d'élegance & de fidelité, mais il n'a aucun usage de ce genre qui convient au Barreau, & qui est propre pour les affaires : son histoire a plusieurs harangues, qui certes sont belles, & que je loüe assez souvent, mais de les imiter je ne le puis quand je le voudrois, & quand je le pourrois, je ne sçay si j'en aurois la volonté, non plus que je ne voudrois pas boire d'un vin d'un excellent terroir s'il estoit trop nouveau, &

que je ne l'aimerois pas aussi s'il estois trop vieux : ce n'est pas que ce vin n'ait la bonne marque ; mais il est trop vieux, & il n'a plus cette pointe qui réjoüit, & à peine peut-on le souffrir ; il y a un milieu que l'on doit garder en ceci & celui qui aimera le bon vin ne fera tirer ny d'un vin trop vieux , ny d'un vin trop nouveau. J'endis de méme de l'Eloquence, je crois que l'on doit éviter celle qui a trop de nouveauté , & qui est encore dans ses premiers boüillons, comme l'on ne s'expose pas volontiers aux premieres fumées d'un vin genereux, & que l'on ne doit pas aussi s'arrester au caractere de Thucidide qui a trop d'années pour avoir les graces que nous desirons en l'Orateur ; & certes si Thucidide eût vécu aux siecles suivans, sa diction eût été plus meure, & eût eu plus de douceur & de lumiere.

Imitons donc Demosthene ; c'est aussi ce que nous faisons avec tant de labeurs, c'est la fin de tous nos travaux, sans que nous puissions y atteindre , tandis que toutes choses sont faciles à nos Orateurs Attiques : mais qu'ils sçachent que l'on acouroit à Athenes de toute la Grece pour entendre Demosthene, & que quand il devoit parler on s'assembloit de toutes

parts pour oüir cét admirable Orateur, qui entraisnoit tous les esprits par les torrens de sa haute, & incomparable Eloquence: Au contraire lors que ces Orateurs Attiques ont la parole, non seulement le peuple les abandonne, ce qui les doit toucher sensiblement, mais les Advocats mesmes se retirent. Que si c'est là qualité des Orateurs Attiques que d'avoir la diction basse & de parler sans élevation, qu'ils soient à la bonne heure Orateurs Attiques; mais qu'ils viennent au Palais avec cette Eloquence, qu'ils plaident devant un Juge attentif, ces grands Barreaux demandent une voix forte & éclatante, & c'est-là où j'appelle l'Orateur: & je desire que quand l'on sçait qu'il doit plaider, on ait le soin de retenir sa place, qu'il n'y ayt point de siege vuide, que l'audiance soit toute pleine, que les Officiers soient assez civils pour faire seoir ceux qui se pressent, qu'il y ait grande assemblée, que le Juge se tienne droit & témoigne qu'il est prest d'ouïr favorablement l'Advocat; que lors qu'il se presente au Barreau, & qu'il prend la parole tout le monde fasse signe qu'il est temps de se taire & de demeurer dans le si-

lence. Je desire encore que ses paroles soient accompagnées des acclamations frequentes des auditeurs, qu'ils applaudissent, qu'ils admirent, qu'ils aient des mouvemens de joie & de tristesse, qu'ils rient, & qu'ils pleurent quand il luy plaist : & enfin je desire que celuy qui voit ces actions de loin, quoy qu'il ignore ce qui se passe, connoisse neantmoins que les auditeurs sont satisfaits, & qu'il y a sur la scene un grand & merveilleux Acteur. Ne doutez point que l'Orateur dont l'action a cét illustre succez, ne soit vraiement Orateur Attique : tel estoit Pericles, tel Hiperides, tel Æschines, mais principalement tel estoit Demosthene. Que si quelques-uns approuvent le genre d'oraison où le raisonnement est orné de pointes, & dont le corps est assez sain & assez solide, mais est sec, & n'a point de nerfs & de sang, & qu'ils estiment que ce soit le propre des Orateurs Attiques, de n'avoir pas les belles lumieres & les grands ornemens de l'Eloquence ; je crois que ce sentiment se peut defendre, car dans un art si vaste & si susceptible de tant de formes differentes, ce genre subtil & delicat peut avoir son

estime & son prix, mais il ne sera jamais un grand Orateur, & l'on peut dire asseurément que tous les Orateurs Attiques n'ont pas le caractere de la haute Eloquence, mais que tous ceux qui ont le caractere de la haute Eloquence sont vraiement Orateurs Attiques.

Mais encore une fois revenons à Hortensius. Je vous en conjure, me dit alors Brutus, j'ay de la passion de vous oüir parler de luy, & neantmoins j'avoüe que j'ay pris plaisir à vostre digression, & qu'elle m'a esté fort agreable. J'ay esté tenté plusieurs fois, me dit Atticus de vous interrompre, mais je n'ay pas trouvé à propos de vous arrester au milieu de vostre discours, maintenant donc que je vous vois sur le point de finir, je veux vous dire ce que je pense. Parlez, luy dis-je. J'estime, me dit-il, que l'Ironie dont se servoit Socrate, & que Platon, Xenophon & Æschines luy mettent ordinairement en la bouche est une figure bien galante; car c'est avoir l'esprit bien adroit & bien enjoüé, en parlant de la sagesse, de témoigner qu'on ne la possede pas, & de dire en riant, qu'elle apartient à ceux qui se l'attribuent, comme nous voions que Socra-

te fait dans Platon contrefaisant l'ignorant & le grossier, & élevant jusqu'au Ciel Protagoras, Hippias, Prodicus, Gorgias & les autres Sophistes. Et certes cette sorte de raillerie est bienseante en la personne de Socrate, & je ne puis approuver la censure qu'en fait Epicure; mais je considere que tout le discours que vous nous avez fait, est une Histoire des Orateurs & de leurs qualitez, & je ne sçay si l'ironie n'est pas aussi vicieuse en cecy, que dans un témoignage, où la sainteté du serment nous oblige de dire la verité. A quel propos, luy dis-je, parlez-vous icy d'ironie? J'en parle, me dit-il; parce que de la sorte que vous avez loüé certains Orateurs, vous pourriez tromper ceux qui ne s'y connoistroient pas. Certes j'ay eu peine à m'empécher de rire lors que vous compariez Caton à Lysias. J'avouë que Caton estoit un grand homme, que c'étoit un personnage illustre, & qui n'a presque point eu de semblable, il n'y a personne qui ne soit de ce sentiment, mais qu'il ait esté Orateur, qu'il ait égalé Lysias, dont les ouvrages ont toutes les delicatesses de l'Oraison, c'est

une belle ironie, si nous avons dessein de railler, mais si nous avons intention de parler serieusement, croyez-vous que cette comparaison soit juste ? Et ne devons-nous pas dire icy la verité aussi religieusement que nous la dirions dans un témoignage, & en la presence des Juges ? J'honore vostre Caton comme un excellent Citoien, comme un sage Senateur, comme un brave General d'armée, enfin comme un homme qui a possedé toutes les grandes vertus ; je louë ses Oraisons comme on doit louër des productions de son siecle ; il y paroist quelques lumieres d'esprit, mais sans grace & sans politesse ; vous avez parlé de ses Origines, & vous avez dit qu'elles ont toutes les beautez & tous les ornemens de l'Eloquence, vous l'avez comparé à Philistus & à Thucidide. Avez-vous creu que ces sentimens soient approuvez de Brutus, ou de moi? Quoi ces grands hommes, au merite desquels aucun des Grecs n'a pû s'élever, n'auroient point d'autre avantage que d'estre égalez à un personnage qui ne pouvoit encore deviner ce que c'estoit qu'une Oraison fleurie & abondante? Vous avez loüé Galba, je le trouve bon

ſi vous le loüez comme le premier de ſon temps, car nous avons apris qu'il l'eſtoit; mais ſi vous le loüez comme Orateur, choiſiſſez quelqu'une de ſes Oraiſons, & dites-nous ſi vous voudriez que Brutus, que vous aimez plus que vous méme, parlaſt de cét air. Vous eſtimez les pieces de Lepidus, je les eſtime comme vous, pourveu que nous diſions qu'elles ſont anciennes. Il en eſt de méme de Scipion l'Africain & de Lelius, à qui vous donnez cette loüange, qu'il n'y a rien de plus agreable que ce qu'il a écrit: vous ajoutez méme qu'il ne ſe peut rien faire de plus grand & de plus auguſte; vous avez voulu faire paſſer ces Eloges ſous le nom illuſtre de Lelius, qui certes eſtoit un homme excellent, & qui merite qu'on le loüe. Mais que l'amour que vous avez pour ces grands perſonnages ne vous emporte pas, & prenez garde que cette diction ſi douce & ſi agreable ne ſoit telle que perſonne ne la juge digne d'arreſter ſes yeux. Je ſçay que Carbo a eſté mis au rang des plus celebres Orateurs; mais l'on ſçait auſſi qu'il en eſt de l'Eloquence comme de toutes les autres choſes, & que l'on eſtime toûjours ce qui a eſté le plus parfait en ſon temps
quelques

quelques qualitez qu'il puſt avoir. J'en dis autant des Gracches & je reconnois qu'ils ont eu ces belles parties que vous avez remarquées. Je ne parle point des autres, pour venir à ceux que vous eſtimez avoir eſté de grands Orateurs, & avoir poſſedé l'Eloquence en ſa perfection. J'ay oüy ces excellens hommes Craſſus & Antonius, & je juge de leur merite comme vous : non pas que j'eſtime que cette Oraiſon pour la Loy Servilia, ait eſté voſtre modele, comme Lyſippus diſoit que le Doryphore de Polyclet avoit eſté le ſien. J'eſtime que c'eſt une vraye & naturelle ironie. Je ne vous en diray point les raiſons de peur que vous ne croiez que je vous flatte. Je paſſe tout ce que vous avez dit de ces deux Orateurs & de Cotta, de Sulpitius, & de Cælius ; j'avoüe qu'ils eſtoient Orateurs, mais je vous laiſſe à juger quel fut le genre de leur Eloquence. Je ne touche point à ce ramas que vous avez fait de tous ceux qui ſe ſont mélez de parler, & je croy que quelques-uns auroient ſouhaitté d'eſtre morts, afin que vous leur fiſſiez l'honneur de les mettre dans le nombre des Orateurs. Atticus ayant achevé. Vous

m'avez donné, luy dis-je, le ſujet d'un long diſcours, & vous avez ouvert un champ qui me fournit la matiere d'une nouvelle conference; mais remettons-la à un autre temps, car il faudroit ouvrir les livres, & principalement ceux de Caton, & je n'aurois point de peine à vous montrer qu'il n'a rien manqué aux traits de ſon oraiſon : que ces ornemens & ces couleurs qui n'eſtoient point encore en uſage. Ce que je juge de Craſſus eſt qu'il pouvoit peut-eſtre mieux écrire qu'il n'a fait ; certes aucun autre ne pouvoit écrire mieux que luy, & ne vous perſuadez pas que j'aie uſé d'ironie, quand j'ai dit que cette Oraiſon dont nous avons parlé, a eſté le modele ſur lequel je me ſuis formé ; car quelque opinion que vous ayez de cette faculté que je puis avoir acquiſe par mes longs travaux, je ſuis obligé d'avoüer que je dois quelque choſe aux productions de Craſſus, qui eſtoient en ma jeuneſſe les ſeules pieces que je peuſſe imiter. Que ſi j'ay nommé ſi grand nombre d'Orateurs, je vous ay déja dit que j'ay eu deſſein de faire connoiſtre que peu ont merité ce titre glorieux, qui eſtoit le but des eſperances de tous. Enfin, je ne veux point

passer pour une personne, dont les loüanges sont des ironies, & quand méme l'ironie auroit esté ordinairement en la bouche de Scipion l'Africain, comme Caius Fannius le dit dans son Histoire, je ne voudrois pas en user avec cette liberté. Comme il vous plaira, me dit Atticus : mais je n'estimois pas que vous voulussiez vous deffendre d'une chose qui a esté estimée en Scipion & en Socrate. Alors Brutus prenant la parole : Nous parlerons, dit-il, de cela une autre fois : mais nous promettez-vous, adjouta-t'il, en s'addressant à moy, de lire avec nous les pieces des anciens, d'y faire vos observations, & de nous en marquer toutes les beautez? Je le ferai, luy dis-je; mais il faut que ce soit dans ma maison de Cume, ou de Tuscule, où nous sommes voisins, si toutefois je puis prendre ce loisir.

Retournons maintenant où nous en estions, quand cette digression a commencé. Hortensius estant venu jeune au Barreau, eut incontinent la vogue; & se montra capable des plus grandes causes. Ses commencemens furent au temps de Cotta & de Sulpitius, & il s'éleva à la gloire de ces grands

Hommes qui le devançoient de dix ans. Cependant Craſſus & Antonius, Philippus, & Julius s'eſtant mis en grand credit, Hortenſius alla auſſi du pair avec eux, & il ſe rendit égal à ceux dont l'Eloquence avoit le plus d'éclat. Il avoit une merveilleuſe memoire, & je n'en ay point veu de pareille: quand il avoit medité ſur une affaire, il eſtoit tellement preſt, que ſans rien écrire il plaidoit ſa cauſe, & diſoit les mémes paroles qu'il avoit diſpoſées dans ſon eſprit: il ſe ſouvenoit de tout ce qu'il avoit écrit & composé, méme de tout ce que diſoient les Avocats qui plaidoient contre luy. Au reſte il avoit une telle ardeur pour l'Eloquence, que je puis dire qu'aucun de ceux que j'ay connus, n'en a eu une ſi vehemente. Il ne ſe paſſoit un ſeul jour qu'il ne plaidaſt, ou qu'il ne ſe preparaſt pour plaider quelque cauſe, & ſouvent il plaidoit une cauſe, & ſe preparoit d'une autre en un meſme jour. Mais il plaidoit d'une façon ſinguliere, & il faiſoit deux choſes, qu'autre que luy ne faiſoit: il diſtribuoit les parties de ſa cauſe, & il reprenoit enfin ſes moyens, & ceux de ſon adverſaire, ſe ſouvenant de tout, avec une admirable

presence d'esprit : il avoit la diction elegante, la forme de son discours estoit belle, & il parloit avec une heureuse fertilité de paroles & de pensées : son esprit & ses exercices luy avoient donné ces excellentes qualitez. Il comprenoit facilement les affaires, il les divisoit subtilement, & il ne laissoit aucune chose de ce qui pouvoit servir, soit pour confirmer ce qu'il avoit proposé, soit pour refuter les objections. Il avoit la voix claire & agreable, & il y avoit plus d'art dans son geste, & dans toute son action, qu'il n'estoit necessaire à un Orateur. Ce grand Homme estant dans la haute reputation, Crassus mourut, Cotta fut chassé, les desordres de la guerre firent cesser les exercices du Palais : Je vins au Barreau, Hortensius alla à l'armée : d'abord il n'eut point de commandement, l'année suivante il fut Maistre de Camp : Sulpitius qui avoit la charge de Lieutenant General, & Marcus Antonius estoient absens : il n'y avoit plus que la seule Loi de Quintus Varius qui eût autorité, toutes les autres avoient perdu leur puissance par la confusion des troubles. Lucius Memmius, & Quintus Pompeius qui estoient presens parloient pour eux

mémes : & quoy qu'ils ne fussent pas des premiers dans l'Ordre des Orateurs, ils estoient neantmoins Orateurs, & Philippus en rendoit témoignage avec une contention, une vigueur, & une abondance telle que pouvoit estre celle d'un accusateur vehement : Les autres qui tenoient le dessus parmi les Orateurs estoient dans les Magistratures, & je les entendois haranguer tous les jours dans les assemblées. Caius Curio estoit Tribun peuple; mais il ne parloit plus depuis que le peuple le laissa tout seul dans la Tribune. Quintus Metellus Celer n'estoit point Orateur; toutesfois il n'estoit pas sans quelque elegance: Les eloquens estoient Quintus Varius, Caius Carbo, & Cneius Pomponius, qui estoient toûjours dans la place, & sembloient y avoir estably leur demeure. Caius Julius Ædile Curule y faisoit presque tous les jours de fort belles harangues; mais comme j'estois dans cette passion d'écouter, & d'apprendre, Cotta fut éloigné, ce qui fut une fascheuse avanture pour moy; Cependant j'écoutois ordinairement les autres, & j'avois une si extreme ardeur pour l'Eloquence, que non content de

mes exercices ordinaires, je ne passois point de jour sans faire quelque lecture, sans écrire, & sans composer. L'année suivante Varius se retira, ayant esté condamné par l'autorité de la Loy qu'il avoit faite. J'estudiois alors le Droit civil avec Quintus Scevola, & quoi qu'il ne se mélast pas de le monstrer; neantmoins en donnant ses advis à ceux qui le consultoient, il instruisoit les studieux; & l'on apprenoit de luy la Jurisprudence, sans qu'il fist profession de l'enseigner. Apres cela vint l'année du Consulat de Sylla, & de Pompée, où je connus parfaitement le genre de discourir de Sulpitius, qui estant Tribun haranguoit tous les jours le peuple. En ce méme temps Philo le premier homme de l'Academie, avoit quitté Athenes, avec les plus grands de cette ville, à cause de la guerre de Mithridate : il s'en vint à Rome, où je me mis entierement sous sa discipline. J'estois plein d'une merveilleuse affection pour la Philosophie; & je prenois tant de plaisir dans cette estude, que je ne pouvois m'en retirer : quoy que j'eusse grande passion pour les affaires, & que la varieté & la grandeur des su-

jets qui s'y traittent touchast extrémement mon esprit; mais les choses estoient reduites à un tel point, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit point d'esperance de voir jamais la Justice dans son autorité, & le Barreau dans son lustre. Sulpitius estoit mort cette année, l'année suivante Quintus Catulus, Marcus Antonius, & Caius Julius qui estoient venus en divers temps à la plaidoirie, furent cruellement massacrez. Ce fut alors que je me mis à entendre Molon, il estoit ensemble grand Maistre de Retorique, & grand Avocat. Que si ces choses ne sont pas trop à propos sur le sujet de cette conference, vous sçavez, Brutus, que je les remarque, parce que vous avez voulu aprendre de moy le cours de mes labeurs, & ce que j'ay fait pour suivre les traces de Hortensius; le recit en est superflu pour Atticus qui en est assez informé. Apres cela Rome fut prez de trois ans en paix; mais elle n'avoit presque plus d'Orateurs, les uns estoient morts, les autres en fuite, quelques-uns s'estoient retirez, méme ces lumieres naissantes Marcus Crassus, & les deux Lentulus estoient absens. Hortensius estoit dans la gran-

de

de estime, & sa reputation augmentoit tous les jours. Antistius Piso plaidoit souvent, Pomponius n'avoit pas tant d'affaires, Carbo en avoit peu, Philippus encore moins, & une cause ou deux faisoient tout son emploi : de moy j'étudiois pendant tout ce temps, & les jours & les nuits, & je remplissois mon esprit de toutes les belles connoissances. J'avois en ma maison Diodorus le Stoïcien, qui y est mort depuis peu, aprés avoir demeuré, & avoir vécu assez long-temps avec moy ; nous nous occupions ensemble, principalement en l'étude de la Dialectique, qui peut estre nommée l'abregé de l'Eloquence. Vous sçavez, Brutus, le jugement que vous en avez fait, vous avez estimé que sans elle vous ne pouviez acquerir la vraie Eloquence que l'on peut aussi nommer la pleine Dialectique. J'estois fort assidu auprés de ce personnage, je l'écoutois avec grande attention & je m'instruisois dans toutes les belles choses qu'il sçavoit, & neantmoins je ne laissois pas de m'exercer à l'Eloquence. Je declamois assez souvent avec Marcus Piso, & tous les jours avec Quintus Pompeius ou avec quelque autre, je declamois en

Latin, & encore plus en Grec, soit que la langue Grecque estant pleine de fleurs & d'ornemens contribuast mesme à me donner l'élegance de la langue Latine, soit que parlant devant des Grecs tres-sçavans en l'art oratoire, je ne pusse rien apprendre avec eux, & qu'ils ne pussent m'avertir de mes fautes, si je ne declamois en Grec.

Cependant il s'éleva un grand trouble dans l'état, ceux qui estoient éloignez voulant rentrer dans l'autorité, survint la mort cruelle de trois grands Orateurs, Scævola, Carbo, Antistius, le retour de Cotta, Curion, Crassus, des deux Lentulus, & de Pompée; les loix reprirent leur puissance, la justice fut rétablie, l'Etat recouvra sa splendeur, on perdit de l'ordre des Orateurs Pomponius, Censorinus, & Muræna. Alors je me mis à la plaidoirie, & je me chargeay de toute sorte de causes publiques & privées : au reste je vins au barreau non pas pour y aprendre comme plusieurs y sont venus, mais pour faire parade de ma doctrine, & y montrer le fonds que j'avois, & les fruits de tous mes labeurs. Sylla estoit alors Dictateur, & Molon aiant esté envoié au Senat pour traiter

des affaires de ceux de Rhodes, je l'écoutois ſoigneuſement, & la premiere cauſe publique que je plaiday fut celle de Sextus Roſcius : cette action fut ſi eſtimée, que l'on me jugea capable de plaider les plus grandes cauſes. J'en plaiday depuis pluſieurs autres, mais je venois toûjours bien preparé, & je composois mes plaidoiers avec beaucoup de ſoin & de travail. Mais parce que vous ne vous contentez pas de me reconnoiſtre ſeulement par quelques marques, & que vous voulez que je me montre à vous tout entier, je vous diray certaines choſes qui peut-eſtre ne ſont pas bien neceſſaires.

En ce temps-là j'eſtois maigre, j'avois la complexion foible, le col long & menu, & j'eſtois d'un temperament qui ſembloit ne pouvoir ſouffrir le travail, le mouvement & l'agitation, ſans mettre ma vie en peril: & parce que quand je plaidois, je pouſſois ma voix de toutes mes forces, que je me mettois tout en chaleur, que je faiſois de grands efforts, que je ne prenois point de relaſche, & que je parlois tout d'une haleine ſans ſoulager mes poulmons, mes amis ſe metoient en peine pour moy, ils me prioient, &

les Medecins m'exhortoient aussi avec eux, de quitter le barreau, mais je jugeay que je devois plutost mettre tout au hazard, que de quiter un emploi qui me promettoit tant de gloire ; Neantmoins je creus que je devois avoir soin de me conserver, & que je pouvois éviter le peril dont j'estois menacé en me moderant, parlant avec moins d'effort, relachant de ma vehemence, & changeant enfin toute mon action. Pour cela je me resolus de faire un voiage en Asie, de sorte qu'aiant paru au barreau deux ans entiers, & mon nom estant déja assez connu, je partis de Rome; je demeuray six mois à Athenes avec Antiochus grand & celebre Philosophe de l'ancienne Academie, & je me remis avec luy à l'étude de la Philosophie; dés ma jeunesse j'y avois eu une singuliere affection, qui s'estoit accruë dans mon esprit avec l'aage, & à dire vray, je ne l'avois jamais quittée, & elle avoit tousiours esté un de mes plus doux entretiens. Cependant je voiois Demetrius ancien maistre d'Eloquence, & assez habile avec lequel je continuois mes études. Je quittay Athenes & je m'en allay par toute l'Asie, où j'eus ce bon-

Demetrius Syrus.

heur que les plus grands Orateurs vouloient bien m'admettre dans leurs exercices : Menippus estoit le premier d'entr'eux, & à mon jugement c'estoit le plus éloquent, & certes Menippus étoit un vray Orateur Attique, si pour estre Orateur Attique c'est assez de ne dire rien que de bon sens & d'agreable. Au reste j'avois ordinairement auprés de moi Dionysius, Æschyle, & Xenocles, qui estoient les premiers Maistres de Rhetorique de l'Asie. Mais je ne me contentay pas de m'estre exercé avec tous ces personnages, je m'en vins à Rhodes, & je travaillay encore à l'Eloquence auprés de Molon, que j'avois oüi à Rome ; il estoit grand Avocat & excellent Ecrivain, il remarquoit d'ailleurs fort judicieusement les defauts, & ses instructions dressoient admirablement l'esprit : Son travail fut de reprimer la licence de mon élocution, de la resserrer dans ses bords, de moderer ces boüillons qui s'enfloient excessivement, & retenir cette jeune ardeur qui se laissoit emporter à sa fougue, & semblable à un torrent rouloit avec des efforts vehemens & impetüeux. Je revins à Rome deux ans aprés que j'en fus

Menip pus Stra tonicen sis.

Dioni- sius M gnes, Æschil Gnidiu Xenocl Adram tenes.

party, & j'y revins non seulement plus accoutumé à parler, mais aussi presque tout changé : car je ne forçois plus ma voix, j'avois moderé cette excessive ardeur qui enflammoit tout mon discours; j'estois devenu assez vigoureux, & mes poulmons ne faisoient plus ce grand effort, & soutenoient mieux mon action. Il y avoit alors au barreau deux excellens Orateurs qui piquoient mon ambition, c'estoit Cotta & Hortensius; j'avois passion de les imiter, mais ils avoient des qualitez differentes; l'un estoit temperé, avoit la parole douce, & exprimoit ses pensées avec facilité & avec des termes propres; l'autre estoit élegant, & avoit l'action vehemente. Il est vray, Brutus, que lors que vous l'avez veu il commençoit à perdre son éclat; mais quand son Eloquence estoit dans sa force, il y avoit du feu dans ses paroles, & de l'émotion dans tout son discours; c'est d'Hortensius que je parle, & c'est avec luy que mon esprit avoit le plus de raport, parce qu'outre que j'aprochois plus de son aage que de celuy de Cotta, j'avois encore quelque chose de son ardeur & de sa vehemence. J'avois veu qu'en l'affaire de Marcus

Canuleius, & en celle de Cneius Dolabella homme Consulaire, Cotta estoit le principal Avocat, mais qu'Hortensius avoit eu le fort de la cause : En effet ce grand abord de peuple, ce bruit, & ce murmure de tant d'auditeurs, demande un Orateur vehement, enflammé, actif, & dont la voix éclatante se fasse entendre de toutes parts. Je demeuray une année au barreau à mon retour d'Asie, & durant cette année je plaiday de grandes causes. Ce fut en ce temps que je demanday la Questure, que Cotta aspira au Consulat; & Hortensius à la charge d'Ædile. Cependant j'allay en Sicile en qualité de Questeur, Cotta fut Consul, & eut le gouvernement des Gaules; Hortensius estoit à Rome le premier des Orateurs. L'année suivante je revins de Sicile, & certes ce que j'avois acquis d'usage & d'experience par mes labeurs touchoit alors à sa perfection, & sembloit estre parvenu à sa maturité. Il me semble que j'en ay assez dit, & que je n'ay peut-estre que trop parlé de moy-mesme. Toutesfois je n'ay eu intention que de vous faire connoistre mes travaux & mes estudes, & je n'ay pas eu dessein de celebrer mon

esprit, & de me vanter d'Eloquence, dont je sçay que je suis fort éloigné. Aprés donc que j'eus passé cinq ans au barreau plaidant plusieurs causes, & courant dans la mesme carriere que les plus grands Orateurs, j'entrepris cette grande affaire, & ce combat fameux de la cause des Siciliens, j'estois designé à la charge d'Ædile, & j'eus pour adversaire Hortensius qui estoit designé Consul.

Ce n'est pas satisfaire à ce que j'ay entrepris, si je me contente de vous dire quelles qualitez a eu Hortensius, il faut que j'en tire quelques preceptes, & que je marque ce qui se doit considerer en sa conduite. Aprés qu'il eut esté Consul il vid que des Orateurs qui avoient esté élevez à cette dignité, il n'y en avoit un seul qui luy fust comparable, & il creut que les autres luy estoient trop inferieurs. Cela fut cause, qu'il commença à perdre cette chaleur, que depuis son enfance il avoit tousiours euë pour l'étude, & comme il estoit riche, & dans l'abondance de toutes choses, il se resolut de vivre plus à son aise, & à son avis avec plus de facilité. Les trois premieres années qu'il passa en cét état, luy osterent quelques ornemens,

comme le coloris d'une peinture qui s'efface & qui perd ſon éclat ; mais il n'y avoit que les Maiſtres qui puſſent reconnoiſtre ce changement. Les années ſuivantes, on le veid deſcheoir dans toutes les parties de l'Eloquence, & principalement on reconnut qu'il n'avoit plus cette habitude de parler promptement, & ſans heſiter, que quelquesfois il ne trouvoit pas facilement ſes paroles ; & enfin qu'il devenoit de plus en plus different de luy-meſme.

De moy, je ne demeurois pas dans l'oiſiveté, je n'obmettois aucun de mes exercices, j'écrivois continuellement, & travaillant à rendre mon ſtile auſſi pur & auſſi élegant que je pouvois, j'augmentois tous les jours ce que j'ay de faculté de parler. Je laiſſe pluſieurs choſes qui ſe paſſerent en ce temps, & aprés que j'eus fait la charge d'Ædile, pour venir à ma Preture ; je fus éleu le premier Preteur, & je parvins à cette dignité avec des témoignages d'une merveilleuſe affection de tout le peuple. Et certes j'avois gagné ſa bienveillance, ſoit en plaidant ordinairement, & donnant tous les jours des

preuves de mon travail & de mes études, ſoit par le genre de ma diction qui avoit quelques qualitez exquiſes & hors du commun; je parlois d'une façon nouvelle, & cette nouveauté me faiſoit ſuivre & eſtimer de tout le monde. Je ne diray rien de ce que je puis avoir fait par mes labeurs; mais quant aux autres Orateurs de mon temps, il n'y en avoit un ſeul qui ſe fût relevé par l'eſtude au deſſus du vulgaire, & qui euſt acquis quelque rare connoiſſance dans les bonnes lettres, qui neantmoins ſont les ſources d'où découlent les fleuves de l'Eloquence; il n'y en avoit un ſeul qui eût embraſſé la Philoſophie, cette feconde mere des vertus, & de tout ce qu'il y a de plus excellent dans le diſcours; il n'y en avoit un ſeul qui ſceût le Droit civil, quoy qu'il ſoit ſi neceſſaire pour les affaires, & pour former le jugement de l'Orateur; il n'y en avoit un ſeul qui ſceût noſtre Hiſtoire, d'où cependant, on peut tirer d'illuſtres témoignages pour s'en ſervir dans les occaſions; Il n'y en avoit un ſeul qui aiant preſſé ſon adverſaire, & par un raiſonnement ſerré & ſubtil, l'aiant mis en eſtat de ne pouvoir échaper, ſceût l'art de recreer

l'esprit des Juges, de les transporter adroitement de la severité à la joie, & de les faire rire aprés les avoir entretenus d'un discours solide & serieux; Il n'y en avoit un seul qui sceût estendre & relever son Oraison, & d'une question particuliere se faire un chemin pour entrer dans une proposition generale, & traiter son sujet avec dignité; Il n'y en avoit un seul qui sceût user de quelque agreable digression pour réjouïr l'auditeur; qui sceût mettre le Juge en colere, & exciter son indignation; qui sceût tirer des larmes de ses yeux, & luy donner enfin les mouvemens que la cause demande, & que l'affaire qui se traite doit produire dans son ame, en quoi consiste la grande force de l'Orateur.

L'Eloquence d'Hortensius, estant donc presque évanoüie, je fus eslevé au Consulat six ans aprés luy: alors comme il me veid son égal, il se remit à ses estudes & à ses travaux, afin qu'aiant tous deux la mesme dignité je n'eusse point davantage sur luy. Nous avons depuis vécu douze ans dans les mesmes exercices; nous plaidions les grandes causes, & nous estions si unis ensemble, que je le preferois,

toûjours à moy, & qu'il me preferoit toûjours à luy ; & mon Consulat qui l'avoit d'abord legerement touché, fut une rencontre qui nous lia plus étroitement, tant il fut ravy de la grandeur des choses que je fis durant cette année. Nous courions dans cette lice, nous voions nos labeurs couronnez d'une haute estime, & enfin nous joüissions de nostre gloire, peu devant ce desordre, où le bruit des armes a jetté la terreur par tout ; dans cét accident nous avons perdu la voix, & nos langues sont devenuës muettes. La Loy de Pompée aiant limité à trois heures la longueur d'une plaidoirie, & nous obligeant de plaider tous les jours des causes toutes semblables, si je ne dis plutost les mesmes causes, & les mesmes sujets, Il vous peut souvenir, Brutus, que vous en avez plaidé plusieurs de cette sorte, & seul, & avec moy, & Hortensius mesme a esté dans cette carriere comme nous, quoy qu'il y ait peu esté par l'accident de sa mort, également prompte & funeste. Il estoit dans la plaidoirie dix ans avant vostre naissance, & peu de jours devant sa mort il defendit avec vous Appius vostre beau-

pere, n'eſtant aagé que de ſoixante quatre ans.

Ses Oraiſons & les miennes feront voir meſme à ceux qui viendront apres nous, quel fut noſtre caractere. Mais ſi nous voulons ſçavoir d'où vient que Hortenſius eut plus de gloire en ſa jeuneſſe, que depuis qu'il fut dans un aage plus avancé, nous en trouverons deux cauſes, qui ſont certes veritables. La premiere eſt, que le genre de ſon éloquence eſtoit Aſiatique, plus propre aux jeunes gens qu'aux vieillards : Ce genre Aſiatique eſt de deux ſortes, l'un eſt plein de Sentences & de pointes, & les Sentences y ſont plutoſt belles & delicates que graves, & ſerieuſes, tel fut Timée dans ſon Hiſtoire, & dans nos premieres années, Hierocles parla de cét air, & Meneclés ſon frere encore plus, nous avons les Oraiſons de l'un & de l'autre qui meritent qu'on en faſſe eſtat, comme des meilleures pieces de ce genre. L'autre n'a pas tant de Sentences qu'il a de feu & de rapidité dans les paroles ; & telle eſt maintenant l'Eloquence de toute l'Aſie : elle ne coule pas ſeulement avec

Hierocles, Ala-bandeu

la viteſſe d'un grand fleuve; mais elle a de l'ornement dans la diction, & il y entre auſſi de la raillerie & de la gaieté: c'eſtoit le genre d'Æſchile & d'Æſchinés, ils parloient avec une activité admirable; mais ils n'avoient point la beauté des Sentences, & ils ne ſçavoient pas donner cét ornement à l'Oraiſon.

Æſchilus Gnidius & Æſchines Mileſius.

Ces genres d'Eloquence ſont, comme j'ay dit, propres à la jeuneſſe; mais ils ne conviennent pas à la gravité des vieillards. Hortenſius donc qui eſtoit excellent en l'un & en l'autre, raviſſoit tout le monde, lorſqu'il eſtoit jeune, & ſes actions avoient de merveilleux applaudiſſemens. C'eſtoit le caractere de Meneclés de ſe ſervir d'un grand nombre de belles Sentences; mais comme ce Grec en chargeoit trop ſon diſcours, de meſme Hortenſius affectoit tellement d'en dire, qu'il en diſoit qui eſtoient plus agreables & plus ajuſtées qu'elles n'eſtoient utiles & neceſſaires à ſon ſujet; au reſte, ſon langage eſtoit poly, & ſes paroles bien choiſies, & il ſçavoit joindre l'elegance avec une incroiable vigueur: mais les vieillards n'approuvent pas cette façon de parler ſi

vive & si enflammée,& j'ay veu assez souvent que Philippus en rioit, & que quelquefois mesme il en avoit de l'indignation ; mais la jeunesse admiroit son genie ; & le peuple se sentoit émeu; la multitude le trouvoit excellent Orateur, & dés qu'il commença à paroistre en public ces nobles qualitez le mirent dans les premiers rang : Car encore que ce genre de parler ait peu de majesté,on disoit qu'il estoit propre à son aage ; on voioit dans ses discours des lumieres d'esprit,les graces d'un homme nourry dans l'estude,& façonné par l'exercice ; on voioit encore cette belle forme & ce tour agreable qu'il donnoit à ses periodes, toutes ces choses le faisoient considerer comme un grand & merveilleux esprit ; mais lors qu'il eut passé par les charges, & que son aage & les honneurs qu'il possedoit sembloient desirer plus de gravité, il avoit toûjours la méme eloquence, quoy qu'elle n'eust pas la mesme bienseance, & les mesmes graces. Il y avoit encore une autre cause de la diminution de sa gloire ; c'est qu'il s'estoit relasché dans ses estudes, & dans ses exercices, & bien qu'il eust toûjours

conservé cette delicatesse, & cette fecondité de Sentences & de pensées, il ne leur donnoit plus ces grands & ces magnifiques ornemens dont il avoit accoutumé de les relever : De sorte, Brutus, qu'il ne faut pas s'estonner, si les actions que vous luy avez veu faire, n'ont pas répondu à sa reputation ; puisque vous ne l'avez pas veu dans sa fleur, & lors que ses estudes estoient dans leur force, & son Eloquence au comble de sa perfection.

Je connois bien, dit alors Brutus, l'importance des choses que vous avez remarquées ; mais certes, j'ay toûjours tenu Hortensius pour un grand Orateur, & j'approuvay extremement l'action qu'il fit pour Messala durant vostre absence. Je l'ay oüy estimer, luy dis-je, & pour témoigner l'excellence de cette piece, l'on dit qu'il l'avoit écrite mot pour mot, comme il la prononça. Hortensius donc a fleury depuis le Consulat de Crassus, jusques à celuy de Paulus & de Marcellus : Et quant à moy, j'ay esté dans la mesme lice depuis la Dictature de Sylla, jusques à cette méme année, où Hortensius a perdu la voix par l'ordre

de

de sa destinée, moy la mienne par le sort mal-heureux, & la fatalité de cét Estat. Je vous conjure, me dit Brutus, d'augurer mieux de la fortune publique : Je le veux, luy dis-je, puisque vous le desirez, & je le veux plutost pour vostre consideration que pour la mienne ; mais il me semble que Hortensius est mort heureusement pour luy ; puisqu'il n'a pas veu les malheurs que nous voions, & qu'il a tant de fois preveus. Nous avons souvent deploré ensemble les calamitez dont l'Estat estoit menacé : nous sçavions que des interests particuliers estoient les causes de nos desordres, & nous jugions bien qu'enfin ils allumeroient une guerre civile, & que ceux qui avoient l'autorité éloigneroient toutes les propositions de paix & d'accommodement. La mort à garenty Hortensius du sentiment de ces miseres, & il a joüy jusqu'à sa derniere heure de la felicité qui l'a toûjours accompagné; mais Brutus, Hortensius estant mort, l'Eloquence est demeurée sans appuy, si nous ne la prenons en nostre protection, & si nous ne voulons bien estre les tuteurs de cette pupille. Rete-

nons la donc auprez de nous, aions soin de la conserver, ne souffrons point qu'elle ait aucun commerce avec ces inconnus, & ces insolens, & gouvernons-la comme une fille bien née, sans permettre que des amans indiscrets l'importunent.

Certes j'ay du regret d'estre entré un peu trop tard dans le chemin de cette vie, & que cette nuit obscure des affaires publiques m'ait surpris avant que j'aye achevé ma traicte : mais Brutus, au milieu de mes déplaisirs, je ne suis pas sans consolation, vos lettres qui me sont toûjours si agreables m'ont fait prendre courage, & m'ont donné des avis dignes de vostre vertu. Vous m'avez dit que je devois supporter nos infortunes; que mes actions sont si illustres, que quand je ne seray plus, elles parleront toûjours de moy, que ma gloire me survivra, & que si dans l'estat present des affaires mon autorité peut servir à la reünion des esprits, & au rétablissement de la paix, j'aurai le bon-heur avant que de mourir, de contribuer encore au salut de ma Patrie. Que s'il faut que je perisse dans cette fatale conjoncture, ma mort me sera glorieuse, & ren-

dra méme témoignage à la posterité de la generosité de mes conseils. Je suis donc, Brutus, assez consolé pour ce qui me regarde; mais quand je jette les yeux sur vous, j'ay une extreme douleur, que vostre jeunesse soit arrestée au milieu de sa course, & que la belle carriere de vostre gloire, & de vos loüanges soit traversée par ce desordre public, & par cette malheureuse calamité. C'est le sujet de mes afflictions, c'est la cause de mon inquietude, & c'est encore ce que regrette Atticus, qui vous estime autant que je fais, & qui a pour vous les mémes tendresses que moy : nous vous souhaittons tous les avantages que vous meritez ; nous avons une passion extreme que vous puissiez joüir des fruits de vostre vertu, & que Rome recouvrant sa splendeur avec sa tranquilité vous puissiez y faire encore éclater vos grandes qualitez, y renouveler la memoire de cette divine Eloquence, & en augmenter méme le lustre & la dignité. Vous estiez l'honneur, & le plus riche ornement du Barreau ; vous couriez dans une lice, où vous surpassiez tous les autres : Car non seulement vous y aviez apporté un esprit formé par l'estu-

de,& par l'exercice; mais vous y faisiez paroistre une Eloquence ornée de tout ce que les autres sciences ont de rare & d'exquis; & avec tout cela vostre ame se montroit sur cét illustre theatre, dans l'habitude de toutes les vertus. Ainsi deux choses nous affligent en méme-temps, & que vous soiez privé de la gloire de servir vostre Patrie, & que vostre Patrie soit privée de l'utilité de vos services; mais bien que nos malheurs vous empéchent de poursuivre une si noble course, je vous exhorte, Bruus, de n'arrester pas celle de vos études, & de vos labeurs, achevez ce que vous avez presque fait, ou plutost ce que vous avez déja parfaitement accomply: je veux dire que vous vous mettiez hors de la foule de tous ces Orateurs que j'ay ramassez dans ce discours. Et certes il n'y a point d'apparence que l'on ne vous place que dans le rang du commun des Avocats, vous qui avez travaillé plus que tous les autres, pour acquerir toutes les belles connoissances, & qui n'en trouvant pas dans Rome autant que vous desiriez, en avez cherché jusques dans cette ville, qui a toûjours

esté la demeure de l'Eloquence. Que vous auroit servy de vous estre si soigneusement exercé avec Pammenés le plus éloquent homme de la Grece? Quelle utilité aurions-nous tirée de l'ancienne Academie, & de nos conversations avec son successeur cét excellent Ariste, mon hoste & mon amy, s'il faut qu'avec toutes nos estudes nous n'aions rien qui nous releve au dessus de la pluspart de ce grand nombre d'Orateurs? Ne voyons-nous pas qu'à peine un siecle entier en a produit deux qui eussent quelque nom. Galba parmy tous ceux qui tenoient le Barreau avec luy, estoit le seul qui meritast le titre de grand Orateur: Nous avons appris que l'ancien Caton ne l'égaloit pas, ni ceux qui les suivoient. Lepidus & Carbo sont venus apres. Les Gracches haranguoient le peuple d'un air plus facile, & plus libre que n'avoient ceux qui les ont precedez; mais l'éloquence jusques à ce temps-là estoit imparfaite. Depuis on a veu s'élever la gloire de Antonius & de Crassus, & depuis encore on a veu paroistre celle de Cotta, de Sulpitius, & de Hortensius. C'est icy qu'il faut que je m'arreste, &

que cét entretient finiſſe ; & je ne puis mieux achever que par la loüange de ces grands Hommes, au rang deſquels il eſt honorable de trouver place ; Et certes c'eſt la rencontre la plus favorable que je puiſſe avoir, & la plus digne des ſouhaits d'un eſprit genereux.



LE SONGE
DE
SCIPION.



LE SONGE DE SCIPION.

C'est Scipion qui parle.



STANT arrivé en Afrique pour exercer, comme vous sçavez, la Charge de Colonel de la quatriéme Legion sous le Consul M. Manilius, la premiere chose que je fis ce fut d'aller trouver le Roy Massinissa, lequel aimoit passionnément toute nostre famille pour beaucoup de sujets & de raisons. Dés qu'il me vid chez luy, ce bon vieillard me courut embrasser avec beaucoup de tendresse & de larmes. Jettant quelque temps aprés les yeux au Ciel: je te rends graces, s'écria-t'il, auguste Soleil, & à vous aussi grands Dieux qui peuplez le Firmament, de ce qu'a-

vant que de mourir je vois dans mon Royaume & dans ma maiſon P. Cornelius Scipion, dont le nom meſme eſt capable de me remplir de joye, tant je cheris & porte fortement gravé dans l'eſprit le ſouvenir de ce meilleur & de ce plus invincible des hommes qui le portoit, il n'y a pas long-temps. Aprés je me mis à luy demander des nouvelles de ſon Royaume, & luy s'informa de l'eſtat où ſe trouvoit noſtre Republique : Nous tinſmes pluſieurs autres diſcours le reſte de la journée, qui ſe paſſa de la ſorte. Quand nous fuſmes ſortis de table, où je fus regalé d'un ſouper fort ſomptueux, nous continuâmes noſtre entretien bien avant dans la nuit ; ce bon Vieillard ne me parlant d'autre choſe que du Grand Africain, & ſe ſouvenant non ſeulement de toutes ſes actions ; mais meſme de toutes ſes paroles.

Comme nous nous fûmes allé coucher, la fatigue du chemin & le trop long-temps que nous demeuraſmes, avant que de nous retirer en nos chambres, furent cauſe que je fus ſaiſi d'un ſommeil bien plus profond qu'à l'ordinaire. Alors, à ce que je crois, en

ſuitte de noſtre converſation paſſée (car il arrive ſouvent que nos penſées & nos entretiens nous cauſent des ſonges, ſemblables à ceux qu'Ennius écrit qu'il avoit d'Homere, duquel il avoit le ſouvenir toûjours preſent, & couſtume de parler preſqu'à toutes les heures du jour) alors, dis-je, le Grand Africain m'apparut avec un air & un viſage, qui m'eſtoit plus reconnoiſſable par le portrait que j'avois de luy, que par l'idée qui m'en pouvoit reſter pour l'avoir veu autrefois. Dés que je l'apperceus, je friſſonnay de de frayeur; mais, aye bon courage, me dit-il, Scipion, & quitte ta peur, ne ſonge qu'à te bien ſouvenir de ce que je te vay dire. Découvres-tu cette Ville, qui s'eſtant veu forcée par mon bras de ſe ſoûmettre à l'Empire Romain, rallume une guerre éteinte & ne ſe ſçauroit tenir en repos, (or il me monſtroit Carthage d'un certain lieu fort élevé, tout rayonnant d'étoiles, & remply d'un luſtre & d'un éclat merveilleux) au ſiege de laquelle tu viens preſque en l'équipage d'un ſimple ſoldat; avant deux ans d'icy, eſtant Conſul tu la mettras à feu & à ſang, & ce

beau ſurnom que tu ne tiens juſqu'icy qu'en qualité de mon heritier, ſera deu à ton propre merite. Lors que tu auras ruiné Carthage, que tu auras eu l'honneur du triomphe, que tu auras eſté fait Cenſeur, & eſté de ſuite Lieutenant en Egypte, en Syrie, en Aſie, en Grece, tu ſeras éleu Conſul pour la ſeconde fois en ton abſence, & tu viendras à bout d'une guerre fort importante : tu détruiras Numance ; mais aprés que tu ſeras entré triomphant dans le Capitole, tu trouveras la Republique toute troublée par les mauvais deſſeins de mon neveu. Dans cette conjoncture il faut, Africain, que tu faſſes voir à ton pays juſqu'où va la grandeur de ton Ame, de ton eſprit & de ta prudence. Je vois qu'aprés ce temps-là ton deſtin prend une route incertaine : car lors que tes années auront parcouru huit fois ſept cours du Soleil, & que ces deux nombres dont chacun pour des raiſons particulieres, paſſe pour accomply, auront achevé par leurs periodes celuy qui ſemble devoir eſtre le dernier de ta vie, toute la Ville de Rome ne jettera plus les yeux que ſur toy, & n'a-

dorera que ton nom ; le Senat, toutes les personnes d'honneur, les alliez, les Latins auront une extréme veneration pour toy, tu seras l'unique appuy sur lequel Rome fondera l'esperance de sa conservation & de son bonheur, & pour tout dire en un mot, il faut qu'en qualité de Dictateur tu établisses & affermisses la Republique, si tu te peus sauver des mains parricides de tes parens.

Lelius ayant poussé un grand cry à ces paroles, & tous les autres quelques soûpirs; Scipion leur dit avec un soûris : De grace n'interrompez pas mon sommeil, faites silence, je vous en prie, & écoutez le reste. Mais, Africain, afin que tu sois plus prompt & plus disposé à secourir & à défendre la Republique, apprens que tous ceux qui auront maintenu, assisté ou agrandy leur pays, trouveront dans le Ciel un beau lieu, lequel est reservé & destiné pour eux, où durant toute une eternité ils seront inondez de plaisirs & de felicitez : car il n'y a rien que ce grand Dieu qui gouverne tout ce monde, trouve plus charmant & plus agreable sur la terre,

que ces aſſemblées & ces troupes d'hommes, que l'équité ramaſſe & tient unies, leſquelles vous appellez Villes & Citez ; & ceux qui les ont bien gouvernées, & qui en ont eſté les Protecteurs & les ſoûtiens, à leur départ de la terre, paſſent dans cet ineſtimable ſejour.

Là, quoy que je ne me ſentiſſe point émeu de la crainte de la mort, & que je ne fuſſe touché que de la trahiſon de ceux de ma maiſon, je luy demanday pourtant, s'il eſtoit vray qu'il fuſt en vie, & que Paulus mon Pere & les autres que nous tenons pour morts, ne le fuſſent pas ? Bien davantage me répondit-il, il n'y a que les perſonnes qui ſont delivrées de la priſon de leur corps qui ſoient en vie ; & la voſtre à qui l'on donne ce nom, ne merite que celuy de mort. Pour voir une preuve de ce que je dis, regarde ton pere Paulus, qui te vient trouver. D'abord que je l'eus apperceu, je ne pûs m'empeſcher de répandre beaucoup de larmes, pendant qu'il me les eſſuyoit par ſes embraſſemens & par ſes baiſers. Dés que je pûs parler & ſecher leur cours : pourquoy, luy dis je, mon tres-vertueux

& tres-bon Pere ! faut-il que je demeure encore sur la terre ; puisqu'à ce que j'apprends du Grand Africain, c'est icy qu'est la vie ? Pourquoy tarde-je de me rendre auprés de vous ? Il ne le faut pas, me repartit-il, parce que si ce Dieu, dont tout ce vaste Univers, que tu vois est le Temple, ne te tire des fers & du cachot de ton corps, tu ne sçaurois avoir entrée dans ce lieu delicieux: car les hommes sont produits, à condition qu'ils maintiendront cette petite boule que tu vois suspenduë au milieu de ce grand Temple, laquelle se nomme la Terre ; l'esprit qu'ils ont a esté tiré de ces feux eternels que vous appellez les astres & les étoiles, dont la rondeur estant animée par des intelligences celestes, parcourt d'une vîtesse merveilleuse la carriere qui leur est assignée. Il faut donc, mon fils, qu'avec tout ce qu'il y a de gens de bien, tu laisses ton ame dans la prison de ton corps, & que tu ne partes de la vie de là bas, que lors que celuy qui t'y a mis l'ordonnera, de crainte qu'on ne vous puisse accuser d'avoir lâchement abandonné la besongne & la tâche que Dieu vous y avoit donné à

faire. Mais à l'exemple de ton ayeul que voila, & au mien, embrasse sur la terre & pratiques-y soigneusement des actions de Justice, d'équité & de pieté; & crois que cette derniere vertu, qui considere beaucoup le pere & la mere & les parents que l'on a cheris, & honnore encore davantage le pays dont l'on tient sa naissance. C'est là le chemin par où l'on arrive au Ciel, & par où l'on parvient au rang de ceux, qui aprés avoir achevé le cours de leurs jours, & aprés avoir esté détachez de leurs corps habitent l'aimable lieu que tu vois, lequel vous nommez, ainsi que les Grecs, voye lactée. Or cet endroit ravissant estoit revestu d'une blancheur tres-éclattante, & toute entremeslée de flames tres-pures. D'où regardant toutes les autres merveilles d'alentour, elles me sembloient extremement ravissantes. Je remarquois des astres que l'on n'a jamais découvert de dessus la terre, & je les apercevois tous si grands que nous ne sçaurions soupçonner ny nous figurer qu'ils le soient à ce point; entre lesquels celuy-là estoit le plus petit, qui estant au bord du Ciel plus prés de la

terre, brilloit d'une lumiere empruntée & est la Lune. Le globe des étoilles estoit sans difficulté beaucoup plus gros que celuy de la terre, laquelle me sembloit si petite, que je dédaignois tout à fait l'étenduë de nostre Empire, qui n'en paroist renfermer qu'un point. Comme je m'amusois toûjours davantage à la considerer : jusqu'à quand, me dit le grand Africain, ton esprit arrestera-t'il ses regards lá bas : ne vois-tu pas le Palais, où tu te trouves ? Regarde, il est composé de neuf Spheres ou plûtost de neuf globes, creux en leur dedans, dont l'un est le Ciel le plus élevé & sert de surface aux autres & les enveloppe, estant le plus grand des Cieux, enfermant & retenant les autres, soûtenant & appuyant les roulemens & les periodes eternels des étoiles fixes. Sept autres sont au dessous de luy, lesquels ont un mouvement contraire à celuy de ce firmament. L'astre que vous autres nommez de Saturne en occupe l'un : le second celuy de Jupiter, dont les influences sont extremement salutaires au genre humain : le troisiéme porte celuy de Mars, dont les rayons sont trop étin-

celans, & ont quelque chose d'affreux: l'on trouve le Soleil en suite presqu'au milieu de tous, lequel est le Chef, le Roy & le Souverain des astres, l'ame, la vie, & le gouverneur du monde; sa grandeur & sa force sont si prodigieuses, qu'il n'est rien où sa lumiere n'arrive, & où ses rayons ne se répandent & ne penetrent : deux autres planetes sont toûjours à ses costez & l'accompagnent inseparablement, dont l'un est celuy de Venus, & l'autre celuy de Mercure: on voit la Lune au dernier de ces sept estages, laquelle reçoit toute sa lumiere & sa clarté du Soleil. Tout ce qui est plus bas est mortel & perissable, hors les esprits dont les Dieux ont favorisé les hommes : Au dessus de la Lune il n'y a rien que d'ternel La terre qui est au centre, & la neufiéme de toutes ces spheres, est immobile, & tient le lieu le plus bas; toutes les choses lourdes & pesantes s'y portent & s'y rendent d'elles-mesmes.

Ayant consideré tout cela avec beaucoup d'attention & avec un étonnement merveilleux, dés que j'en fus un peu revenu, & que je me fus remis; mais quelle est, luy dis-je; cette gran-

de & cette charmante harmonie, que j'entends, & qui me frappe les oreilles? C'eſt une harmonie, me répondit-il, composée de parties inégales qui ont du rapport enſemble, laquelle eſt formée par l'agitation & par le roulement des ſpheres, & fait entendre cette belle melodie de differents accords, en meſlant avec proportion les tons hauts & les bas; car il ne ſe peut faire qu'un mouvement ſi rapide ne faſſe du bruit, & il eſt naturel, qu'une des choſes, qui ſont à deux extremitez oppoſées, produiſe un ſon enfoncé, & que l'autre en rende un élevé. C'eſt pourquoy le cours du firmament, lequel eſt le plus haut des Cieux, eſtant le plus vîte & le plus impetueux ſert de ſuperius, & rend un ton tres-perçant & tres-vif; ainſi que d'un autre coſté il n'en ſort qu'un fort pas & enfoncé du Ciel de la Lune, qui eſt le dernier de tous; car la terre qui eſt encore au deſſous, demeure immobile, & attachée au centre du monde. Pour les huit mouvemens circulaires des ſpheres precedentes, entre leſquelles il y en a deux, Mercure & Venus, qui ſont de la meſme force, ils font ſept ſortes

de tons & de chants ; lequel nombre de ſept eſt preſque l'encloüeure de toutes choſes. Ce que des habiles gens ont contretiré ſur leurs inſtrumens de Muſique & dans leurs concerts ; & ils ſe ſont ouvert par ce moyen une entrée en ce lieu, auſſi-bien que ces eſprits excellents qui ſe ſont adonnez dans la vie à des occupations celeſtes. Vos oreilles ont eſté étourdies de la grandeur de ce ſon, & ſe rencontrent veritablement le ſens le plus émouſſé que vous ayez, ainſi que la Nation qui habite les Catadupes du Nil, où ce fleuve ſe precipite & tombe de quelques montagnes fort hautes, a perdu l'ouye par le bruit exceſſif que cauſe cette grande cheute d'eau. Celuy qui ſort du roulement infiniment vîte & rapide de cet Univers, eſt ſi penetrant, que vos oreilles ne le ſçauroient entendre, de meſme que vous ne ſçauriez voir le Soleil en face, parce que la force de ſes rayons ſurmonte celle de vos yeux & de voſtre veuë. J'écoutois toutes ces choſes avec beaucoup de ſurpriſe & d'admiration, ſans pourtant laiſſer de jetter de temps en temps quelque œillade ſur la terre : J'apperçois, me

dit le grand Africain, que tu regardes encore l'element grossier qui sert de sejour & de demeure aux hommes, que s'il te semble si petit, ainsi qu'il l'est, loge & adresse au Ciel toutes tes pensées & toutes tes affections, & n'ayes que du mépris pour les choses de la terre. Apres tout quelle reputation & quelle gloire peux tu acquerir, qui vaille la peine d'estre recherchée? tu vois qu'il n'y a que bien peu d'endroits, & quelques méchans recoins, qui soient habitables ; qu'entre ces petits points, pour ne pas dire ces petites taches, où l'on peut habiter, il y a plusieurs vastes solitudes, & que les nations qui peuplent la terre ne sont pas seulement separées par des si fortes barrieres qu'il ne peut rien passer des unes aux autres ; mais encore que les unes se trouvent opposées du levant au couchant, celles-cy du septentrion au midy, & celles-là sont entierement Antipodes aux autres, chez lesquelles vous ne sçauriez esperer la moindre renommée du monde. Remarque que le mesme globe est partagé de plusieurs zones, & tout entouré & comme couronné de di-

vers cercles, dont les deux plus éloignez, qui ſemblent eſtre attachez aux poles de l'Univers, ſe monſtrent tout blancs de gelée : pour celuy du milieu, lequel eſt le plus grand, il paroiſt tout fumant & tout roſty des ardeurs du Soleil : il y en a deux qui ſont habitables, dont celuy qui s'approche du midy, où ſe trouvent nos Antipodes, ne vous touche en rien, & n'a nul commerce avec vous ; l'autre qui regarde le ſeptentrion eſt une bien mediocre portion de la terre, ainſi que tu peus voir ; car ce que vous en habitez eſt une petite iſle extremement retreſſie par le haut & par le bas, & un peu plus large par ſes coſtez, laquelle eſt entourée & baignée de toutes parts de cette mer que vous appellez là bas Atlantique, grande, Oceane, laquelle te doit ſembler maintenant bien petite pour de ſi grands noms. N'eſt-il pas vray, que de tous ces endroits habitez & connus, il n'en eſt point au delà du Caucaſe & du Gange, où ton nom, ny meſme celuy d'aucun Romain, ait pû arriver, & que noſtre reputation n'a jamais pû traverſer cette montagne & ce fleuve ? Qui t'entendra

jamais nommer dans toutes ces parties les plus reculées du levant & du couchant, du nort & du midy; lesquelles estant retranchées, tu peux remarquer combien est étroit & borné le theatre, où vostre gloire cherche à s'étaler? Dis-moy, ceux qui doivent parler avantageusement de nous, combien de temps le feront-ils? quand mesme les descendans de la posterité voudroient faire passer à la leur nostre nom & nos eloges, qu'ils auroient appris de la bouche de leurs peres, neanmoins les deluges & les embrazemens, qui de necessité doivent arriver là bas de temps en temps, nous empécheront toûjours non seulement d'acquerir une renommée qui soit eternelle; mais mesme qui soit d'un peu de durée. Pourquoy t'interesser si fort, que ceux qui viendront aprés toy, parlent de toy, puisque tant de personnes qui ont esté dans ce monde, avant que nous y fussions, dont le nombre aussi-bien que le merite est notablement plus grand que celuy de la posterité, n'en ont dit mot, ny eu aucune connoissance? Bien plus, nul de tous ceux qui peuvent parler de nous ne sçauroient

ſe ſouvenir d'une année entiere : car la ſupputation des hommes eſt ridicule, lors qu'ils meſurent l'année par le cours d'un ſeul aſtre, & la bornent á celuy du Soleil. Si l'on veut parler proprement, une année ne s'acheve que lors que les aſtres ſont retournez en la meſme place, & qu'aprés des periodes innombrables & immenſes, ils viennent à rendre aux Cieux la meſme face, qu'ils avoient auparavant ; ce qui n'arrive qu'en un ſi long-temps, que je n'oſe dire combien il y entre de vos ſiecles. Les hommes virent autrefois le Soleil tomber en eclipſe, quand l'ame de Romulus monta dans ces lieux ſacrez : lors qu'autant de parties du meſme aſtre s'éclipſeront preciſement à meſme heure & à meſme temps, toutes les conſtellations & toutes les étoiles eſtant revenuës & ſe trouvant au meſme poſte, alors vous pouvez dire qu'une année eſt paſſée ; mais ſçachez que vous n'en avez pas fait encola vingtiéme partie. Tellement que ſi tu ne pouvois pretendre & eſperer d'avoir un jour entrée dans le fortuné ſejour que tu vois tout remply de grands & d'illuſtres Perſonnages, quel eſtat devrois-

devrois-tu faire d'une reputation, qui ne sçauroit qu'à grand peine durer l'espace d'une tres-petite partie d'une année veritable? Si tu as donc le cœur bien assis, & que tu vueilles aspirer au bonheur d'avoir une place dans ce delicieux pourpris de l'eternité, tu ne dois nullement t'attacher aux discours du peuple, ny établir la recompense de tes beaux faits en celle qui nous peut venir de la part des hommes: Il faut que la vertu t'attire par ses propres appas, à la recherche du veritable honneur. C'est aux autres à voir comment ils parleront de toy, & je te puis asseurer qu'ils en parleront; pour toy, considere que l'enceinte de bien peu de pays doit borner & renfermer toute cette renommée; que personne n'en a jamais acquis une qui ait esté immortelle, qu'il n'en est point parmy les hommes qui ne meure & ne passe avec eux, & que la posterité ne laisse enfin ensevelir aux tenebres de l'oubly.

Comme il m'eut tenu ce discours: Grand Africain, luy dis-je, puisque la porte du Ciel est ouverte à ceux qui rendent du service à leur pays, encore que dés ma jeunesse j'aye tasché de sui-

vre exactement les traces de mon Pere & les voſtres, & de ne rien faire qui démentiſt la nobleſſe de mon ſang; je vous diray neanmoins qu'à la veuë d'une ſi grande recompenſe, je ne puis qu'avoir deſormais un ſoin tout particulier de le faire. Ne t'y épargnes nullement, me répondit-il, & apprends que tu n'es pas mortel, & que ce nom n'eſt deu qu'à ton corps: Ta perſonne n'eſt pas ce que l'on la voit par le dehors: Noſtre eſprit & noſtre ame eſt ce que nous ſommes, & cette figure exterieure, que l'on peut monſtrer du bout du doigt, n'eſt nullement ce que nous appellons nous-meſmes. Tu dois paſſer à tes yeux pour un Dieu; n'eſt-ce pas un Dieu, que ce qui vit, qui ſent, qui ſe ſouvient, qui prevoit, & qui ne gouverne & ne remuë pas moins le corps dont il eſt chargé, que ce Dieu principal qu'on adore, anime cet Univers. Ainſi que Dieu eſtant eternel, vivifie le monde lequel eſt en partie mortel, de meſme noſtre eſprit n'eſtant nullement periſſable meut un corps qui l'eſt. Ce qui ſe meut de luy meſme eſt eternel; pour les choſes qui empruntent d'ailleurs le mouvement

qu'elles ont, dés qu'on ne leur preste plus elles perdent de necessité la vie qu'elles avoient auparavant ; il n'y a que celles qui ne tiennent le leur que d'elles-mesmes qui n'en sont jamais privées, parce qu'elles ne le sçauroient jamais estre de leur presence. Ce sont ces dernieres, qui sont la source & le principe du mouvement, qui se remarque dans les autres. Un principe ne vient pas de quelqu'autre chose, ce sont les autres choses qui viennent de luy : il luy est mesme impossible de reconnoistre quelques Auteurs, puisqu'il ne seroit pas principe, s'il tiroit & s'il avoit l'estre qu'il a, d'ailleurs que de luy-mesme. Que s'il ne naist jamais, & ne sçauroit estre produit, il s'ensuit qu'il ne meurt & ne perit jamais : car supposé qu'il eust une fois perdu l'estre, il ne pourroit ny le recevoir de quelqu'autre cause, ny le communiquer aux choses qu'il doit produire, puisqu'il est necessaire qu'un principe le soit des autres choses. D'où je conclus que la vie & le mouvement vient & procede de ce qui l'a de luy-mesme, qui ne sçauroit par consequent ny naistre ny mourir, qui subsisteroit quand

le Ciel tomberoit par pieces, & la terre s'en iroit en fumée & en cendres, & qui ne tient le pouvoir qu'il a de se mouvoir, que de celuy qui luy est essentiel sans que rien luy en ait jamais fait part. Puisqu'il est donc visible, que ce qui se meut par sa propre force est eternel, qui pourroit nier que nostre esprit ne le soit? car tout ce qui est inanimé a besoin d'une main estrangere pour avoir du mouvement, & tout ce qui est vivant & animé ne tire le sien & son action que de son propre fonds: c'est là l'essence & une des prerogatives de l'ame; laquelle estant la seule chose qui s'agite & se remuë d'elle-mesme, paroist bien estre la seule qui n'a point eu de commencement & n'aura point de fin. Employe la tienne, mon fils, à de bonnes choses. Les soins que l'on prend en faveur de son pays, sont extremement loüables; l'esprit qui s'y est occupé, en ayant esté beaucoup épuré, trouve une facilité merveilleuse à monter dans ce ravissant sejour, lequel est son veritable pays: Il luy sera encore plus aisé de s'y rendre, s'il fait quelques sorties & prend quelquefois l'essor durant qu'il est ren-

fermé dans ſon corps, & s'il s'en dégage autant qu'il peut, par la contemplation des choſes qui ſont au dehors de luy. Pour les Ames des gens qui ſe ſont addonnez aux plaiſirs du corps & s'en ſont rendus les eſclaves, qui n'ont point fait de ſcrupule de violer à leur ſollicitation & à leur ſuitte les loix divines & humaines, aprés qu'elles ſeront ſorties de leurs corps elles ſont contraintes de rouler parmy les bouës & les fanges de la terre, & d'attendre qu'un long cours d'années les ait purifiées avant que de pouvoir eſperer d'eſtre receuës en ce lieu fortuné. A ces paroles il diſparut & je me reveillay.

FIN.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré en l'Université de nostre bonne Ville de Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il a acquis des heritiers de défunt Antoine de Sommaville le droit qu'il avoit dans les Traductions du feu sieur DU RYER; Lesquelles Versions sont si belles & si recherchées du public, & notamment de toute l'Université, qu'il est sollicité journellement de les faire reimprimer, n'y ayant presque plus d'Exemplaires: mais comme lesdites Versions sont d'une dépense de plus de vingt mille livres, comme il est aisé de juger par le nombre des ouvrages, qui est, *les Oeuvres de Ciceron, de Seneque, de Tite-Live, d'Herodote, & les Metamorphoses d'Ovide*, il craint qu'apres avoir fait une dépense si considerable, quelques autres par envie ou jalousie ne voulussent faire pareille chose que l'Exposant; ce qui luy causeroit sa ruine totale, s'il ne luy estoit pourveu: A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces presentes d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter en tous lieux de nostre obeïssance toutes les Versions cy-dessus énoncées, en telles marges, formes, caracteres & autant de fois que bon luy semblera durant le temps de dix ans, à commencer du jour que chacun desdits Livres sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Faisons tres-expresses défenses à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, de reimprimer, vendre ny distribuer lesdits Livres sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hospital General de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des Exemplaires contrefaits,

& de tous dépens, dommages & interests : à la charge qu'il sera mis deux Exemplaires de chacun desdits Livres en nostre Bibliotheque, un en celle de nostre Cabinet du Louvre, & un autre en celle de nostre tres-cher & feal le sieur Seguier, Chevalier, Chancelier de France, avant que de les exposer en vente : Et qu'ils seront registrez dans le Livre de la Communauté des Libraires de nostredite Ville de Paris : Si vous mandons & enjoignons que du contenu en ces presentes, vous fassiez joüir & user l'Exposant, & tous ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens au contraire : VOULONS qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun des Exemplaires un extrait des presentes, elles soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y soit ajoustée, & aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, comme à l'original. MANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes tous Exploits necessaires, sans demander autre permission : Car tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. DONNÉ à S. Germain en Laye, le dix-neufiéme jour de Decembre mil six cens soixante-neuf, & de nostre Regne le vingt-septiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, D'ALENCÉ.

Et ledit de Luyne a fait part dudit Privilege à Iean Cochart, Estienne Loyson, Gabriel Quinet, Claude Barbin, & René Guignard Marchands Libraires à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté le 6. Decembre 1669. Signé, ANDRÉ SOUBRON, Syndic.

Achevé d'imprimer le 7. Fevrier 1670.

